





NOUVELLE NÉMÉSIS.

(tome I)

TABLE

DES SATIRES CONTENUES DANS CE VOLUME.

I. Réveil.
II. L'Angleterre
III. Explications.
IV. Taïti.
V. La Séance Royale.
VI. L'Adresse.
VII. Aux Deux-Cent-Treize
VIII. Les Escarpes.
IX. Les Ultramontains.
X. Les Impuissants.
XI. Le Pamphlétaire.
XII. Les Fortifications.
XIII. La Fête du Roi.
XIV. Les Décorations.
XV. L'Algérie.
XVI. Les Travailleurs.
XVII. Les Prétendants.
XVIII. La Clôture.
XIX. La Dissolution.
XX. M. Guizot.
XXI. Au Roi de Prusse.
XXII. La Vapeur.
XXIII. Djemma-Ghazaouat.
XXIV. Mes Vacances.

IMPRIMERIE LANGE LEVY ET COMP.,
Rue du Croissant, 16.

NOUVELLE

NÉMÉSIS

SATIRES

PAR

BARTHÉLEMY.

TOME PREMIER.

PARIS

LALLEMAND-LÉPINE,

Éditeur de l'*Art de Fumer,* par BARTHÉLEMY,

Rue Richelieu, 52.

ET CHEZ MARTINON, ÉDITEUR, 4, RUE DU COQ-SAINT-HONORÉ.

1845

NOUVELLE

NÉMÉSIS

SATIRES

PAR

BARTHÉLEMY.

I

RÉVEIL.

PARIS

CHEZ B. DUSILLION, 13, RUE DU COQ-SAINT-HONORÉ,

ET TOUS LES MARCHANDS DE NOUVEAUTÉS.

1844

I

RÉVEIL.

(3 novembre 1844.

EPHPHETHA.

« Laisse là Juvénal; est-ce ton vrai destin
» De tordre en vers français l'hexamètre latin?
» Si cette œuvre distrait ta muse mécontente,
» Promets une reprise à tes pierres d'attente;
» Tu finiras plus tard ces lubriques tableaux
» Qu'à peine il est permis de montrer à huis clos.
» Faut-il que, pour trouver des sujets de satire,
» Le poëte aujourd'hui se transforme en vampire,
» Qu'il exhume à tâtons, de ses terreuses mains,
» Les vices périmés des cadavres romains?

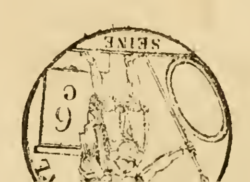
» Non, non, cette autopsie est peut-être savante,
» Mais il faut opérer sur la fibre vivante.
» Viens donc, viens, hâte-toi, ressaisis ton scalpel;
» C'est le dernier délai, c'est le dernier appel,
» C'est l'heure où de tes jours l'avenir se décide;
» Ta main est encore ferme et ton cerveau lucide,
» N'attends pas cette époque où l'homme le plus fort
» N'est plus qu'une ombre vaine, un spectre sans ressort,
» Où, par l'hiver des ans sur la tête amassée,
» La neige des cheveux engourdit la pensée.
» Sans doute, il faut oser un effort surhumain
» Pour remettre le pied dans ton premier chemin,
» Pour affronter l'accueil d'un éclatant orage;
» Mais songe, quel que soit cet excès de courage,
» Qu'il t'en fallut bien plus, il doit t'en souvenir,
» Pour quitter ce sentier que pour y revenir. »

Voilà ce que criait à ma sombre indolence
La voix de mes amis, et même leur silence,

Et plus que tout encor cet instinct obsédant,
Despote intérieur dont l'homme est dépendant.
Ce poignant aiguillon, bon ou fatal génie,
Harcèle chaque nuit ma pensive insomnie.
C'est trop lutter, je cède et franchis d'un seul bond
De l'un à l'autre bord cet abîme profond;
M'y voilà!... Maintenant, je sais ce que j'affronte :
Du passé d'où je sors j'entends demander compte;
Je crois voir, à travers un long bourdonnement,
Se dresser devant moi les pourquoi, les comment.
On exige le mot de cette énigme étrange
Qui des sublimes lieux précipita l'archange,
— Car une voix alors m'appela de ce nom.
Est-ce la soif de l'or? Non! — Est-ce la peur? Non!
C'est une cause aveugle, une force inconnue,
Qui monte du Tartare ou descend de la nue;
C'est cette main de fer, cette nécessité,
Ce *fatum* qu'inventa la sage antiquité,
Ce trouble accidentel, par qui de nos organes
La raison s'évapore en accès monomanes,

Ce vertige, ce spectre à l'œil fascinateur,
Qui sollicite un homme au bord d'une hauteur.
Énumérez encor des causes secondaires :
La fatigue, après tant d'efforts hebdomadaires,
Et l'enfantin désir de revoir mon soleil,
Et le tiraillement du perfide conseil,
Et l'ennui d'essuyer la censure morose
Des Brutus qui trouvaient mon style à l'eau de rose,
Et le poignant dépit d'avoir souvent connu
Des cœurs ossifiés que j'avais mis à nu,
Et mille autres secrets qu'un homme ne confie
Qu'en évoquant des morts dans sa biographie.

Certes! quand mon vaisseau sombra sur cet écueil,
Le ciel m'en est témoin, je n'avais pas l'orgueil
De croire que ma perte, ou tramée, ou fortuite,
D'aussi longs ouragans armerait la poursuite,
Et cet amas pressé d'ennemis imprévus
Me révéla combien d'amis j'avais perdus.



Aussi, lorsque la Presse, aux échos populaires,
Amoncela sur moi les publiques colères,
Même lorsque les coups de son bras irrité
Soulevait l'hyperbole avec la vérité,
Bien que le ciel n'ait pas pétri ma frêle argile
De ce miel onctueux que prescrit l'Évangile,
J'imposai l'inertie à mes transports ardents,
Je ne me souviens plus de mes cruelles dents,
Je n'oubliai jamais, sous les tentes contraires,
Que mes persécuteurs avaient été mes frères.
Que dis-je! plus leurs traits s'enfonçaient dans mes chairs,
Plus ils fesaient ma joie et me devenaient chers,
Plus je reconnaissais, comme preuve certaine,
Leur antique amitié par leur nouvelle haine.
C'est à vous que je parle, hommes aux cœurs brûlants,
Hommes qui comprenez ces généreux élans,
Cette fièvre qui fait la sainte poésie;
Je sortis de vos rangs, mais sans hypocrisie;
M'y voici revenu sans qu'on me commandât;
Je veux servir encor comme simple soldat,

Et peut-être, à vos yeux, la Némésis puînée
Ne se montrera pas indigne de l'aînée.

Depuis que j'ai cessé de mordre le pouvoir,
Ma colère mâchée a fait un réservoir,
Et le poison vengeur dont se teint ma parole
A de ma dent à jeun regonflé l'alvéole.
Que n'ai-je, sans complaire à de lâches lenteurs,
Dressé, depuis deux mois, mes vers flagellateurs!
J'eusse mêlé ma voix à votre voix amie
Chaque fois qu'acceptant un traité d'infamie
L'égoïste pouvoir, qui ne voit que lui seul,
Du drapeau tricolore a fait un blanc linceul.
O pudeur! comme aux jours où, terrible Gorgone,
La France de Juillet, flamboyant sur Ancône,
Vit Casimir Périer, blême de nos exploits,
Le *Sémaphore* en main, paralyser Gallois,
Ce poltron ministère a, dans la métropole,
Désavoué la gloire errante sous le pôle;

Et, laissant nos marins dans un lâche abandon,
A l'apôtre-consul a demandé pardon.
L'audace ! s'écriait Danton, toujours l'audace !
La peur ! toujours la peur ! voilà leur mot de passe ;
C'est elle qui franchit le détroit de Calais,
Pour mieux serrer la main du cordial Anglais.
John Bull ne peut suffire à tant d'illustres hôtes.
N'était-ce pas assez que deux ou trois despotes,
Dans son protectorat voulant prendre leur part,
Eussent visité Londre, où le vieux léopard
A flatté de sa griffe, un moment raccourcie,
Les aigles courtisans de Prusse et de Russie,
Sans que le coq gaulois, d'un insolite essor,
Vînt percher, à son tour, sur les toits de Windsor ?
Lorsque des empereurs, des reines, des monarques
Veulent de leur amour se prodiguer les marques,
Cet échange courtois de dons et de fadeurs
Se fait tout aussi bien par des ambassadeurs.
Quoi ! parce qu'une enfant insouciante et folle,
Profitant d'un congé surpris à son école,

Dans sa trirème en fleurs, sur de soyeux coussins,
S'en vint passer trois jours chez d'honnêtes voisins,
Fallait-il qu'un roi grave, à la barbe blanchie,
Désertât son conseil pour cette naumachie,
Pour que Guizot pût dire à ses plus chers élus :
Me voici ; les Anglais n'ont qu'un Anglais de plus!
Non, je n'approuve pas les majestés touristes.
Que me font les vivat de quelques journalistes,
Les vœux des aldermen courbés sous l'encensoir,
Les courses du matin et les fêtes du soir?
Qu'importent les houras de l'Angleterre entière?
Le nœud qui nous unit n'est qu'une jarretière.

Fuyons, fuyons cette île aux horizons brumeux,
Où la diplomatie est sinistre comme eux;
Sous le ciel africain dilatons nos poitrines,
Poussons des chants guerriers sur ses plages marines,
Saluons nos soldats, dont les flagrants exploits
Valent des *Te Deum* comme ceux d'autrefois;

Qu'on leur donne un théâtre, ils donneront un drame;
Si la France retrouve un nouvel Abder-Rhamme,
Abder-Rhamme retrouve un moderne Martel;
Dix ennemis contre un tombent dans ce cartel;
Et, presque en même temps que l'Afrique étonnée
Contemple, aux champs d'Isly, cette chaude journée
Où l'ombre de Kléber a reconnu les fils
De ceux qu'il fit si grands sous Héliopolis,
On dirait que la mer, jalouse de la terre,
Veut contenter aussi notre orgueil militaire :
Elle invite, pour voir, pour mieux juger les coups,
Dix vaisseaux de l'Europe à l'ancre autour de nous,
Et, sur ce grand théâtre, où la scène palpite,
Deux fois nous rend vainqueurs en face du *Warspite;*
Noble image, promise aux plus hardis crayons,
Où le jeune amiral jettera des rayons!

C'étaient là des sujets où ma muse rapsode
Eût trouvé la satire, ou les pompes de l'ode,

Et qu'elle eût illustrés avec un soin pareil,
Si septembre eût brillé sur son premier réveil.
Mais ne nous fondons pas en regrets inutiles ;
En semblables moissons tous les mois sont fertiles,
Et le ciel, par malheur, n'offrira que trop bien
A ma faim satirique un pain quotidien.
Chaque jour voit éclore un scandale, une fraude ;
L'hôtel du ministère est une serre chaude
Où, quoique notre acier les extirpe souvent,
Les visqueux aconits poussent comme en plein vent.
Si la matière manque à mes réquisitoires,
Je n'aurai qu'à fouiller dans ces laboratoires ;
Là je retrouverai des visages connus,
De vieux clients, mêlés à des nouveaux venus
Dont les noms, installés au nombre des intimes,
A moins d'avoir sept pieds, illustreront mes rimes.
Quant aux autres, parmi ces petits souverains
Que Némésis première eut pour contemporains,
Il n'en reste que trois, et de ces trois encore,
Il en est un, un seul que son grand nom décore,

Et dont le front, blanchi par quatre-vingts hivers,
Ne subira jamais l'audace de mon vers.
Il est si haut placé qu'il ne peut que descendre ;
C'est le Parménion du second Alexandre ;
Quand devant nos drapeaux tout s'inclinait d'effroi,
Il passa maréchal, et duc, et presque roi ;
Nulle date immortelle où son nom ne se lie ;
Sa botte éperonnée a foulé l'Italie,
La Pologne, Berlin, Vienne, l'Escurial :
Respect au vieux tronçon du sabre impérial !
Le poëte, du moins, prouvera par ce culte
Que tout n'est pas l'objet de sa banale insulte,
Et que son vers, parfois, peut être circonspect ;
Mais il ne promet pas un si profond respect,
Ni pour ce froid rhéteur qui, d'une épaule oblique,
Se courbe sous le poids de la chose publique,
Ni pour ce lord Nîmois qui, d'un air effronté,
se pose en professeur d'impopularité.
Voilà bientôt quinze ans qu'il fonda ce système,
Et, rendons-lui justice, il est toujours le même.

Le ciel fit un chef-d'œuvre en ses traits impudents,
Qui n'ont jamais rougi, ni pâli, qu'en dedans :
En vain vous lui jetez, en mots non équivoques,
Ses péchés capitaux de toutes les époques,
Le voyage de Gand, l'histoire de Pritchard ;
Comme un triomphateur qui plane sur son char,
La main dans le gilet, à la manière anglaise,
D'un front parlementaire il masque son malaise,
Et contemple sous lui l'ouragan tracassier,
Sans mouvoir un moment sa prunelle d'acier.

Et voilà quatre jours qu'en pompe anniversaire,
Il a solennisé quatre ans de ministère,
Qu'il a de nos affronts saturé son orgueil !
Eh bien ! moi, j'ai saisi cette date de deuil !
Pour rompre ma torpeur et bondir de ma tente ;
Et pour rendre encor plus ma sortie éclatante,
Pour que plus de témoins vissent partir mon dard,
J'ai choisi tout exprès le plus large étendard ;

Enrôlé, dès cette heure, à la cause commune,
J'aborde, en palpitant, cette immense tribune,
Forum typographique où, chaque jour du mois,
Cinq cent mille auditeurs recueillent notre voix.

Barthélemy.

Imprimerie Lange Lévy et Comp., 16, rue du Croissant.

NOUVELLE

NÉMÉSIS

SATIRES

PAR

BARTHÉLEMY.

II

L'ANGLETERRE.

PARIS

CHEZ B. DUSILLION, 13, RUE DU COQ-SAINT-HONORÉ,

ET TOUS LES MARCHANDS DE NOUVEAUTÉS.

—

1844

II

L'ANGLETERRE.

(17 novembre 1844.)

Alas! could she but fully, truly, know
How her great nàme is now thoughout abhorr'd;
How eager all the earth is forthe blow
Which shall lay bare her bosom to the sword!

Hélas! si elle pouvait savoir pleinement et en toute vérité combien son grand nom est partout abhorré maintenant; avec quelle impatience toute la terre attend le coup qui exposera son sein nu au glaive!

BYRON. — *Don Juan.*

Tandis que, chauds encor des caresses bretonnes,
Du *Journal des Débats* les chantres monotones
En mystiques versets par le peuple incompris,
Nazillent l'hosannah pour la paix à tout prix;
Que le Juste-Milieu, rehaussé dans sa taille,
Rêve d'éterniser par une autre médaille

Le mémorable jour où Guizot-d'Outremer,
L'olivier à la main, s'élança du Gomer;
Nous qui, loin de sourire à l'ivresse vulgaire,
Restons silencieux et sur le pied de guerre,
Toujours prêtant l'oreille au sinistre tamtam
Qui peut, dans Robert Peel, ressusciter Chatam,
Osons, à notre tour, franchir l'étroit espace;
Du rêve impérial réalisons l'audace;
Devançons, non le fer, mais la plume à la main,
Un jour qui, par malheur, ne sera pas demain.

Le steamboot a reçu *Némésis* passagère;
Au large! la mer grince à sa poupe légère,
Et déjà, sous les flots agités ou dormants,
S'abaisse et disparaît la côte des Normands,
Et déjà nous courons sur des ondes anglaises,
Et bientôt apparaît l'île aux blanches falaises,
Et la plage où son fleuve arrive en souverain;
Hâtons-nous; effleurons le tableau riverain,

Et sans percer la brume où semblent se confondre
Gravesend et Wolwich, arrêtons-nous à Londre.
Terre de liberté, salut! ton horizon
Pour premier monument dessine une prison;
Salut, peuple penseur! déjà sur mon épaule
Le spleen s'appesantit comme un manteau de tôle;
Mon front semble subir le choc matériel
De la voûte de zinc qu'on nomme ici le ciel,
Et l'air ferrugineux de la crasse atmosphère
Infuse dans mes sens un ennui somnifère.
N'importe; visitons les populeux quartiers,
Les squares, les jardins, les bazars, les chantiers;
Partout nous rencontrons des êtres symétriques,
Monotones et froids comme leurs murs de briques;
On dirait que chaque homme est, dès l'instant qu'il sort,
Pour le reste du jour monté comme un ressort,
Comme un rouage huilé d'une machine immense;
Il est méditatif jusques dans sa démence.
Même dans ces moments où l'esprit excité
S'évapore en élans de franche hilarité,

Au milieu d'une fête, ou privée ou publique,
Il épanche le deuil de sa gaîté biblique,
Et, pareil à Banco, glace tout un festin
Sous l'aspect astringent du flegme puritain.
Heureux qui, dans ces lieux, trouve la poésie !
A peine si ma vue un moment s'extasie
Sur ce dégorgement de luxe et de trésors,
Qui scintille aux vitraux, qui bouillonne au dehors,
Sur ce fleuve éternel qui pousse, à pleines rives,
Un informe chaos de voitures massives,
De chars enchevêtrés entre les fouets sifflants.
De chevaux dont la peur éperonne les flancs,
De piétons effarés parmi les véhicules,
D'imperceptibles grooms, de chasseurs majuscules ;
Je sais trop que ce luxe est un voile opportun
Étendu par l'orgueil sur la misère à jeun,
Qu'un deuil couvert dément cette opulence feinte ;
Non, le pavé public n'exhale aucune plainte,
Et le front du passant ne fut jamais terni
Par un souffle de voix qui demande un penny ;



Non, car il faut cacher une angoisse étrangère
A la sérénité de l'homme qui digère,
Et la barbare loi qui proscrit le haillon
Dans la bouche du pauvre enfonce le bâillon.
Sans doute le cœur saigne, alors qu'un spectre jaune
Du geste et de la voix implore notre aumône;
Mais la faim, immobile à l'angle du trottoir,
La faim silencieuse est plus horrible à voir;
Argument cancéreux, révoltant disparate
Que heurte à chaque pas l'heureux aristocrate.

Ah! détournons les yeux! Mais où les reporter
Sans que d'autres tableaux viennent les attrister?
Je ne vois que sophisme, impudence, mensonge,
Qu'embonpoint boursoufflé sous la lèpre qui ronge;
Escobar et Tartuffe, admirez vos rivaux!
Ils fouettent leurs soldats bien plus que leurs chevaux;
Sur nos atrocités ils épanchent leur bile;
Dès qu'un fusil français couche en joue un Kabyle,

Ils se fondent en pleurs pour un peuple si doux,
Mais leur philanthropie égorge les Indous ;
Quand ils donnent au nègre un baiser judaïque,
Ils savent que l'Irlande est une Jamaïque ;
Ce n'est qu'un jeu de mots de droits, de liberté.
Ils vantent de leurs mœurs l'austère pureté ;
Au moindre sens douteux leur pudeur s'effarouche;
Les *shame* et les *shoking* s'échappent de leur bouche ;
Le chaste polisman condamne sans appel
A cinq livres sterling un péché véniel ;
D'oripeaux faufilés leur vertu se galonne;
Ils parlent de morale ! ô vieille Babylone !
O perverse Ninive, impudiques cités,
Prostibules béants par la Bible cités,
O Canope, Tarente, Amathonte, Lampsaque !
O noire Sérapis, temple aphrodisiaque!
O villes d'Israël que le souffre engloutit,
Pendant que vous râliez d'un lubrique appétit !
O Rome gangrenée, étouffante sentine,
Où la femme de Claude, où Julie, où Faustine,

Où tout le genre humain, sénat, peuple, empereurs,
Vautrèrent si longtemps leurs putrides horreurs !
Centres d'iniquités, métropoles des vices,
Rougissez, vous n'étiez que des vierges novices;
Cédez la palme à Londre, inclinez vos regards
Devant cette cité reine des *lupanars*.

Quel homme, à moins d'avoir la parole stridente
De Juvénal mon maître, ou les couleurs de Dante,
Quel poëte intrépide oserait mettre au jour
La turpitude anglaise, effroi du carrefour!
Je frissonne, à travers la poussière ou la fange,
De suivre, de compter l'hystérique phalange,
D'aspirer, sous le gaz aux blanchâtres lueurs,
Son souffle alcoolique et ses fades sueurs;
Fourmilière sans frein, sans gîte, sans pâture,
Guirlande pestifère, élastique ceinture
Que chaque nuit déroule et qui va s'allongeant
Des antres du tunnel jusqu'au parc du Régent.

Comme Rome autrefois, esclave souveraine,
Pour complaire à son peuple entassé dans l'arène,
Jetait à ses plaisirs un rugissant amas
De fauves habitants ravis à cent climats ;
Ainsi, pour assouvir le cirque de ses rues,
Dans l'univers entier Londres fait ses recrues ;
Au tribut de l'Europe et de son propre sol
Elle mêle le sang du Cap et du Mogol,
Les types de Madras, les teints noirs ou mulâtres ;
Tout piétine et bondit dans ses amphithéâtres ;
La débauche blasée, aux appétits pervers,
Jamais n'ouvrit l'oreille à tant d'accents divers,
Jamais ne dénombra tant d'immondes harpies.
Le dirai-je ? il en est qui, dans leurs bras impies,
Colportent des enfants arrachés au berceau,
Et tentent avec eux la chance du ruisseau !
Soit pour toucher les cœurs des pères anonymes,
Soit plutôt, car on m'a certifié ces crimes,
Pour jeter dans des bains ces frêles avortons,
Qui ravivent les sens des Tibères bretons.

D'un immense tableau telles sont les ébauches.
Se peut-il que, pourri parmi tant de débauches,
Ce peuple sycophante, égoïste, imposteur,
Ce peuple ait sur la terre acquis tant de hauteur?
Ce pouvoir colossal me semble un phénomène :
Dans les vieux rudiments de l'histoire romaine
On nous a toujours dit que c'est par les vertus,
Par la frugalité des Catons, des Brutus,
Par le mépris de l'or, par la justice austère,
Qu'un peuple peut prétendre à dominer la terre.
Comment donc expliquer l'immoral contre-sens
De l'Angleterre assise entre les plus puissants,
A son joug despotique inféodant l'Europe?
Le voici : comme au fond de son huileuse échoppe,
Un obscur boutiquier, qui rêve un haut destin,
A force d'exercer un trafic clandestin,
D'infecter ses flacons d'une liqueur perverse,
D'altérer à propos ses livres de commerce,
De voler ses rivaux, de frauder les octrois,
De pratiquer l'usure et la vente à faux poids,

Rehausse par degrés son comptoir de vampire,
Puis équipe une barque, et puis un gros navire,
Et, se posant enfin au rang des armateurs,
Montre à toutes les mers ses mâts triomphateurs;
De même l'Angleterre, orgueilleuse boutique,
Autour de ses voisins tordant sa politique,
En guerre comme en paix, sur tous les grands chemins,
Portant au bien d'autrui ses convoiteuses mains,
Des rapines du monde immensément gorgée,
A porté sa puissance au suprême apogée.
A chaque point du globe elle impose un tribut,
La guerre est un moyen pour elle et non un but;
La gloire n'est pour rien dans ses plans gigantesques;
Elle rit de nous voir, enfants chevaleresques,
Courir en Amérique, affronter le Croissant
Pour l'honneur, sans compter notre or ni notre sang;
Une raison plus haute est sa règle éternelle,
C'est Venise marchant sur une grande échelle,
Par le même principe elle fait tout mouvoir :
Le pouvoir donne l'or, qui donne le pouvoir.

O terreur! Voyez-la, dans son comptoir colosse,
Coter les nations comme objet de négoce;
C'est le Léviathan accroupi sur les eaux,
Flairant les archipels de ses profonds naseaux.
Comment à son empire assigner une borne?
Elle a planté partout sa bleuâtre licorne;
Geôlière impitoyable, elle tient sous l'écrou
Les rocs de Gibraltar, de Malte, de Corfou,
Les pics torréfiés et les plaines humides,
L'empire des Birmans, le sol des Pyramides,
Et dans le fleuve Jaune, impénétrable ou non,
Sa flotte empoisonneuse entre au bruit du canon.

Plus loin, plus loin encor, puisse-t-elle s'étendre!
Et sur elle, bientôt, puisse ne pas descendre
Ce jour qui, d'écarlate, est dès l'aube rayé;
Ce jour qui, sur la France, a déjà flamboyé;
L'inévitable jour des rouges saturnales
Qu'un peuple ne voit pas deux fois dans ses annales,

Où l'ébauchoir d'acier, législateur nouveau,
Plane sur tous les fronts avec son froid niveau:
Prophétiques signaux de la crise prochaine.
Dès longtemps sous ses pieds grince une vieille chaîne;
Le Cipaye adoptif et ses propres enfants
Palpitent de fureur dans ses bras étouffants,
Les montagnes d'Érin assombrissent leurs têtes.
Cependant, radieuse au sein de ses conquêtes,
Elle admire ses docks, ses fastueux travaux,
Ses chefs-d'œuvre d'acier qu'elle croit sans rivaux;
Elle aime à contempler, sous les profondes salles,
Les leviers, les pistons, les cuves colossales,
Qu'inventent pour sa gloire, en inclinant leurs fronts,
Ses fils cyclopéens, sublimes forgerons.
Elle ne voit donc pas, dans sa haute démence,
Qu'elle-même n'est rien qu'une chaudière immense,
Motrice dont le souffle est toujours haletant,
Et qui peut en éclats voler à chaque instant;
Dans son large fourneau je vois luire la braise
Non d'un quatre-vingt-neuf, mais d'un quatre-vingt-treize;

Le peuple est la vapeur qui repousse en dehors
Le couvercle oppressif de l'église et des lords...
Ah ! quand cette vapeur, que nul pouvoir ne dompte,
Déchirant les parois de sa prison de fonte,
Tels que mille boulets vomis d'un seul endroit,
Lancera ses débris à travers le détroit,
Au retentissement du terrible épisode
La terre frémira jusqu'à notre antipode ;
Londres verra sous lui se crevasser le sol,
Il entendra tomber du dôme de Saint-Paul
Ces funéraires sons qui glacent l'épiderme,
Les mêmes que sonna la cloche de Palerme,
Et l'on verra trembler, comme ivres de boissons,
Les féodales tours, monuments des Saxons.
Alors apparaîtront ces faces alarmantes
Qu'on rencontre toujours dans les grandes tourmentes,
Ces hommes par la faim et la fièvre cavés,
Qui, hagards et tout nus, surgissent des pavés,
Tels que se montraient les larves troglodytes,
Si l'enfer publiait ses œuvres inédites,

Ceux enfin que Newgate, autour de sa prison,
Évoque, pour un jour d'illustre pendaison.
Vomis par Temple-Bar, aux arceaux séculaires,
Ruisselant, se tordant en flots vermiculaires,
Ils rempliront le Strand, Pall-Mall, Piccadilly,
Quartier que leurs orteils n'avaient jamais sali;
Dans un rouilleux amas d'antiques hallebardes,
A la royale tour, entre les mains des gardes,
Ils iront ressaisir la hache et le billot
Où du sang de Boleyn reste encore un caillot;
Ils riront d'imposer à ces noires reliques
Leur service oublié sur les places publiques;
Et puisse Withe-Hall un jour ne pas revoir
La scène du bourreau couvert d'un masque noir!
Alors ces rejetons d'oligarchique race,
Ceux qu'on nomme aujourd'hui *son honneur* ou *sa grâce*,
Ces chasseurs de renards, si longtemps oppresseurs,
Se verront, à leur tour, traqués par des chasseurs :
Les uns, jusques au bout bravant la populace,
Scelleront de leur sang un torysme tenace;

D'autres, sur des esquifs fuyant devant la mort,
Aborderont de nuit sur nos côtes du Nord,
Et, contraints d'oublier leur fortune illusoire,
Pareils à nos marquis d'historique mémoire,
Ils viendront enseigner, de maison en maison,
A deux francs le cachet, leur langue et leur blason.

Pardonnez nobles lords! dans ces lignes sommaires,
Peut-être ai-je trop mis de paroles amères,
Surtout en ce moment qu'en l'une et l'autre cour
La cordiale entente est à l'ordre du jour;
D'ailleurs, voici trente ans d'une paix continue;
Je dirai même plus encor : votre venue
Trouve toujours chez nous des visages humains;
Pourvu que vous semiez de l'or à pleines mains,
Des valets flagorneurs le zèle vous accoste;
Vous êtes festoyés par les maîtres de poste,
Qui, pour nous, d'heure en heure, inventant des délais,
Pour vous, à la minute, inventent des relais.

Vous atteignez au cœur plus d'une belle actrice,
On vous ouvre les bras dans les hôtels Meurice ;
Mais, pour ne pas ici m'expliquer à moitié,
La paix n'est que la paix, ce n'est pas l'amitié ;
Sous le calme dehors couve une antipathie
Que le temps ni Guizot n'ont encore amortie ;
Nous sentons toujours là, vous le sang de Nelson,
Nous le vieux sang français de Jeanne et de Clisson,
Non pas en souvenir des rares avantages
Qu'une loyale guerre obtint à vos courages,
Des jours où le hasard a pour vous réussi,
Ainsi qu'à Waterloo répété sur Crécy,
Pas même en relevant une injure anonyme
Démentie, et tombée au fond du vaste abîme,
Ignoble calomnie, écrite sur vélin
Que put seule inventer l'âme d'un chapelain !
Mais pour ce long tissu de basses perfidies,
D'embûches, de noirceurs traîtreusement ourdies,
De guet-apens félons, de parjures patents,
D'attentats imprévus, vos œuvres de tous temps.

Nul pacte que votre or ne tente de dissoudre;
Chez tous nos ennemis nous sentons votre poudre;
Vingt fois, en pleine paix, tandis que vers nos ports
Nos vaisseaux naviguaient, toutes voiles dehors,
L'escopette à la main, éclaircissant leurs doutes,
Vous avez de la mer dévalisé les routes.
Notre histoire est pour vous un accablant recueil
Où chaque siècle évoque une date de deuil :
Sur la place de Rouen, ô tableau d'épouvante !
On sent, on sent encor brûler la chair vivante!
Sacrilége holocauste où vous dansiez en rond!
Le sang rougit encor les flots de Quiberon;
Dix ans, pour activer ses bras liberticides,
La Vendée a reçu vos infâmes subsides;
Votre haine eut sa part dans l'infernal calcul
Du volcan que trompa Bonaparte consul;
Vous avez inventé les pontons sarcophages;
Et pour digne clôture à tant de sombres pages,
Vos bourreaux, que n'a pas absous le repentir,
Ont cloué sur la croix Napoléon martyr.

Ici la voix s'éteint entre ma lèvre blême;
Mais j'ai la force encor de crier : Anathème !
Anathème sur vous ! Vos sophismes d'état
Voudraient en vain blanchir un si noir attentat,
L'arrêt de l'univers sans appel le décide :
C'est un assassinat... Non, c'est un déicide !!!
Crime éternellement plaqué sur votre front
Par nous, par nos enfants, par ceux qui les suivront;
Crime surnaturel, qui semblait impossible,
Crime, le seul de tous qui n'est pas rémissible,
Et que nul peuple enfin, nul jusqu'aux jours présents,
N'avait plus consommé depuis dix-huit cents ans.

Barthélemy.

Imprimerie Lange Lévy et Comp., 16, rue du Croissant.

NOUVELLE

NÉMÉSIS

SATIRES

PAR

BARTHÉLEMY.

III

EXPLICATIONS.

PARIS

CHEZ B. DUSILLION, 13, RUE DU COQ-SAINT-HONORÉ,

ET TOUS LES MARCHANDS DE NOUVEAUTÉS.

—

1844



EXPLICATIONS.

(1er décembre 1844.)

Eloquar,
VIRGILE.
Intùs et in cute.
PERSE.

Prenez ce feuilleton pour carte de visite,
Vous tous qui, pour fêter l'œuvre qui ressuscite,
Dans ma lointaine rue et sous des cieux couverts,
Avez porté vos noms, votre prose ou vos vers;
Vous qui, durant ces jours de rancunes félonnes,
M'avez corroboré de vos triples colonnes;
Vous, enfin, qui rendez mes efforts plus nerveux
Par des bravos secrets ou d'anonymes vœux.

Qu'importe des pamphlets avortés dans la boue ?
Je dors mieux sur la branche où le vent me secoue,
Surtout, quand je suis sûr, qu'en un moment pareil,
Vous protégez si bien mon stoïque sommeil.
Un si ferme concours double ma confiance;
Car l'homme est incomplet, et, dans sa conscience,
Lors même qu'il rencontre un vigoureux soutien,
Il faut que d'autres voix lui disent : Tu fais bien.
J'ai bien fait; je le sens, je l'éprouve au bien-être
Qui, vers moi, de partout afflue et me pénètre,
A l'air oxygéné que j'aspire, en quittant
La cloche pneumatique où j'étais haletant.
Trop longtemps, séparé des lumineuses sphères,
J'ai traîné dans l'ennui mes loisirs somnifères,
Caché dans mon manteau, comme un grave Espagnol
Qui fume son Havane à la *Puerta del Sol*;
Béni soit le moment où, dans mon purgatoire,
Serpenta ce rayon de salut et de gloire !
Ah! je le jure ici; quand je franchis d'un bond,
De l'un à l'autre bout, un abîme profond,

Je n'emportai chez vous, dans ma tête pensive,
Pas l'ombre d'un regret laissé sur l'autre rive.
Non, pendant ces douze ans dans le camp ennemi,
Où, certes ! je n'ai pas combattu, mais dormi,
Nul sympathique nœud, nulle amitié de frère,
De mes vieux souvenirs ne vinrent me distraire ;
J'ai vécu, comme seul, dans un monde inconnu;
S'ils me devinaient bien, je les perçais à nu,
Et, dans ces courts instants d'étiquette et de gêne,
Où ma main effleurait leur main hétérogène,
Nos obliques regards échangeaient des soupçons,
Et je sentais la haîne à travers les glaçons.
A leur sincérité comment pouvais-je croire !
De trop noirs précédents maculaient mon histoire,
J'avais trop secoué sur l'ignare troupeau
Le fouet alexandrin qui s'empreint dans la peau ;
Impossible de faire un pas dans cette ornière
Sans rencontrer des fronts zébrés par ma lanière ;
On n'est jamais absous par l'homme humilié ;
Le Grand-Breton Guizot n'avait point oublié

Qu'un jour, dans je ne sais quelle catilinaire,
J'avais fait avanie au sopha doctrinaire,
Ni Villemain, le tort que j'aggrave aujourd'hui,
D'avoir dit qu'Apollon était plus beau que lui.
Ainsi, j'allais traînant mon existence aride,
Comme Ovide exilé, sur la froide Tauride;
Se peut-il qu'un poète, aux transports délirants,
Se résigne à grossir ces prosaïques rangs !
Je frémis de songer qu'un jour, par aventure,
J'aurais pu m'enrôler dans leur littérature,
Trouver, en vis-à-vis, dans le même salon,
Pour dignes commensaux, frères en Apollon,
Tels hommes qui, prôneurs de tous les ministères,
N'ont que de l'encre au lieu de sang dans les artères,
Qui, traitant, en Dupin, le point d'honneur français,
Opposent au fer nu la pointe d'un procès,
Et, pour cinquante francs que Thémis leur alloue,
Conservent des soufflets incrustés sur la joue.
Du tremblottant Pouvoir tels sont les Benjamins,
Comme il n'a jamais pu rassembler sous ses mains

Des hommes au cœur libre, à l'ame bien trempée,
Des hommes dont la plume a le fil de l'épée,
Il a pris pour mignons, pour dignes favoris
Un pâle bataillon d'avortons rabougris,
De poètes manchots, d'eunuques littéraires,
Qui pensent mériter leurs scandaleux salaires,
Pour avoir griffonné d'un style obscur et bas
Quelques *premiers Paris* au *Journal des Débats*,
Et qui, si dans nos murs venait jamais éclore
De trois autres grands jours la menaçante aurore,
Au premier coup de feu, désertant leurs amis,
Rentreraient dans les trous dont ils furent vomis.
Je les plains; car la peur est une maladie;
J'ose même excuser leur plume abâtardie
Qui, chaque jour, fertile en articles poltrons,
Gagne loyalement les gages des patrons;
Et pourvu qu'assidus à l'hôtel où l'on dîne,
Ils n'aillent pas ailleurs, clients à la sourdine,
Quêter traîtreusement le pain quotidien,
Qu'ils mangent leur sportule, ils la méritent bien.

Mais ceux qui, sans pitié, méritent nos stygmates,
Nos haînes, nos mépris, ce sont ces diplomates
Qui, parlant pour le peuple, écrivant pour les rois,
Portent dans tous les temps deux masques à la fois;
Qui, flairant au début, tout journal qui s'imprime,
Lui proposent l'appui de leur banale escrime,
Prêts à plier, selon l'exigence du lieu,
Un genou pour Baal, l'autre pour le vrai Dieu,
Riant de toute cause et plaidant pour chacune,
D'ambidextres profits grossissant leur pécune,
Passant tous les partis à leur double pressoir,
Bras rouges le matin, et gants jaunes le soir.

Un jour que Némésis, d'humeur plus apathique,
Donnant quelque relâche à l'âcre politique,
Laissera reposer les Ixions nouveaux;
Pour occuper sa main à de menus travaux,
Réparant un oubli de Némésis première,
Elle fera jaillir leurs noms à la lumière,

Et bien d'autres encor qu'auprès de ces noms là
Ont inscrits, dès long-temps, mes listes de Sylla;
Car enfin, je n'ai pas voué mes hexamètres
Aux hommes du pouvoir plus qu'aux hommes de lettres,
Et la littérature, aussi, m'offre un terrain
Où poussent à la fois l'ivraie et le bon grain.
Un jour donc, que mes pieds parcourront cet espace,
Dans le crible de fer il faudra que tout passe,
Drame, Histoire, Roman, Pamphlets, Journaux, enfin
Tout ce qui du public nourrit l'avide faim.
Pour peu que dans le monde un succès retentisse,
Ma balance à chacun fera bonne justice,
Non moins au vétéran qui dort sur ses exploits,
Qu'au génie édité pour la première fois;
Les noms n'auront de prix pour moi, que par les œuvres.
J'aurai soin d'avertir mes dociles couleuvres
De ne pas caresser de nœuds trop complaisants
Quelques vieux compagnons, éprouvés par douze ans,
Comme aussi de ne pas piquer avec rancune
Ceux qui, dans mes longs jours de mauvaise fortune,

Perdirent tout-à-coup, sans être pourtant vieux,
La mémoire du cœur, même celle des yeux,
Ceux qu'on a vus depuis, dans notre double école,
Les uns, s'édifiant un petit Capitole,
Où, cerclés chaque soir d'imberbes Sénateurs,
Ils prennent, à huis clos, des airs de Dictateurs,
Les autres, parvenus de plus récente date,
Et montés assez haut par des bonds d'acrobate,
Sur les longs boulevards, apprentis Phaëtons,
Essoufflant leurs chevaux, nourris de feuilletons.

L'heure n'est pas venue... Un dernier soin me reste
Aujourd'hui : je croyais, qu'après le manifeste
Que Novembre passé produisit au grand jour,
Je pouvais sur le moi me taire sans retour ;
Mais, puisqu'à cet effort l'amitié me convie,
Puisqu'il faut au lecteur éparpiller ma vie,
Et de tous mes secrets délier le faisceau,
Comme Saint-Augustin et Jean-Jacques Rousseau

J'y consens; aussi bien, sans m'infliger moi-même
Le pudique embarras de composer ce thême,
Je n'ai qu'à rapporter, sans y retrancher rien,
Ce que j'ai retenu d'un intime entretien :
L'autre jour, pour sortir un peu de nos murailles,
Ayant pris le wagon de Paris à Versailles,
(Rive droite, attendu que l'autre est en malheur),
Le hasard me plaça près d'un couple parleur,
Deux amis, à peu près d'encolures pareilles;
Mon nom fut prononcé, j'ouvris les deux oreilles,
Et feignant de dormir, mais la tête en avant,
J'entendis, jusqu'au bout, le colloque suivant :

A., *tirant un* Siècle *de sa poche.*

Avez-vous lu....

Z.

Quoi donc ! son *Réveil ?* Oui sans doute.

A.

Eh bien ?

Z.

Eh bien ! il dit qu'il va changer de route ;

Mais, avant de tenter cet imprudent essor,
S'il eût pris mon conseil, il dormirait encor.

A.

Pourtant, ce qu'il a fait, il l'a fait sans contrainte,
Et dans son Prospectus la franchise est empreinte;
J'aime à croire, qu'enfin ses yeux s'étant ouverts...

Z.

Bon! bon! vous vous laissez enjôler par ses vers;
A ce compte, il faudrait absoudre tous les crimes
Pour un *Meà culpà* lardé de quelques rimes;
Je ne suis pas d'accord avec vous sur ce point,
Avec la trahison je ne transige point.
Il a beau s'excuser, s'accuser à voix haute,
Quand un homme a commis une aussi grave faute,
Au regret d'un moment bien loin de compâtir,
J'exigerais de lui cent ans de repentir.

A.

En ce cas, le pardon ne serait plus possible;
Mon cœur à l'indulgence est moins inaccessible;
J'ai, comme vous, gémi quand, loin de nos drapeaux,

Il s'est, près du Pouvoir, couché dans le repos ;
Mais puisque, librement, sans cause nécessaire,
Il annonce un retour que je juge sincère,
Je l'accepte, et ne puis lui faire, pour ma part,
Qu'un reproche, celui d'être venu si tard.

Z.

Tenez, il faut vous dire une vérité crue :
Je ne suis pas jaloux d'une telle recrue ;
S'il faut s'en rapporter à certaines rumeurs,
Ce n'est point un Caton sur l'article des mœurs,
Il est... prodigue... il est.....

A.

Eh! qu'importe qu'un homme
Soit de ses propres biens inhabile économe ?
Sa prodigalité n'est funeste qu'à lui.
Ses mœurs... ma foi ! ses mœurs sont les mœurs d'aujourd'hui,
Qui ne sont pourtant pas celles de Diogène ;
Et s'il n'a pas vécu comme Saint-Origène,
Il faut en accuser le soleil du Midi
Qui s'est, peut-être, en lui lentement refroidi ;

Si l'on fouillait ainsi la vie intérieure,
Que de gens passeraient un pénible quart-d'heure !
Croyez-moi ; pour porter un digne jugement,
Laissons l'homme et voyons les œuvres.

Z.

Justement,
Nous y voilà : Voyons ! dans ces douze ans d'attente
Qu'il a si bien passés, comme il dit, sous la tente,
Qu'a-t-il fait ? par quelle œuvre a-t-il été cité ?
Il a voué sa plume à l'immoralité,
Il a préconisé, comme une trilogie,
La prostitution, le jeu, la tabagie,
Que sais-je ? il a chanté la police, enfin tout
Ce qui peut soulever l'horreur et le dégoût,
Au point que le libraire, effrayé des seuls titres,
A peine les hasarde au dedans de ses vitres,
Et moi-même, en passant, je frémis de les voir.

A.

C'est que vous les voyez avec un verre noir,

Ou plutôt, j'en suis sûr, de ces œuvres indignes
Vous n'avez jamais lu peut-être quatre lignes.
Il a chanté le jeu, dites-vous! non, vraiment;
Il a sur ce sujet, par pur délassement,
Loin d'en justifier les fureurs sataniques,
Essayé l'imprévu de quelques vers techniques.
La prostitution! c'est une erreur encor;
Il a modernisé l'œuvre de Fracastor;
Des lois de la pudeur observateur rigide
A l'impure débauche opposant une égide,
Il a fait un poème où, parmi neuf cent vers,
Un enfant ne saurait trouver un mot pervers.
La tabagie! eh bien! nulle loi ne condamne
Un auteur à ne pas célébrer le Havane;
Si c'était une honte, un attentat aux mœurs
D'avoir poétisé l'extase des fumeurs,
Les plus nobles salons, non moins que la Régie,
N'en feraient pas encor la haute apologie.
Reste un dernier grief : la police! en effet
Dans une vieille épître à l'édile-Préfet,

Il fit avec courage une large revue
Des scandales publics dont la ville est pourvue;
Mais, là même, en peignant les fanges du ruisseau,
Il n'y trempa jamais un obscène pinceau,
Et si, depuis ce temps, dans l'épaisseur des ombres,
Le passant que menace un amas de décombres,
Au lieu d'un lampion qui s'éteignait souvent
Rencontre une lanterne imperméable au vent,
Si, sur nos boulevards, des tourelles de pierre
Dispensent la pudeur de baisser la paupière,
Quelques faibles qu'ils soient, ces progrès lui sont dus.
Laissez donc en repos ces délits prétendus;
Au lieu d'incriminer des bluettes frivoles
Dont le plus grave auteur remplit ses heures folles,
Enumérez plutôt les impromptus brûlants
Qui dix fois ont rompu ses loisirs nonchalants;
Le clairon à la main sa muse à la courtine,
Célébra Mazagran, Anvers et Constantine;
On n'a pas oublié son hymne avant-coureur,
Le jour où reparut l'ombre de l'Empereur;

Pendant cinq ans entiers, redoublant d'énergie,
Chaque nuit, aux lueurs d'une pâle bougie,
Tenace traducteur, il a pris corps à corps,
Douze chants de Virgile, intraduit jusqu'alors ;
Et voilà que, naguère, il tordait l'hexamètre
De ce vieux Juvenal qu'il appelle son maître,
Quand, rompant en visière au poète romain,
Il est rentré d'un bond dans son premier chemin ;
Voilà ce qu'il a fait.

Z.

Tant mieux ! je vous l'accorde;
Mais nous allons toucher une dernière corde :
Quand il fut se vautrer dans le plus noir limon,
Quand, par un pacte infâme avec l'impur Mammon,
Il mit à ses genoux sa libre poésie,
Niez-vous, qu'en retour de son apostasie,
Il ait été gorgé d'or et de pensions,
De fructueux emplois, de décorations ?
Les faits parlent plus haut que moi, pour vous confondre;
Osez-vous les nier ? dites !

A.

Je vais répondre :

D'abord, pardonnons-lui ce pouce de ruban
Que, depuis le premier jusqu'à l'arrière-ban,
Tout homme qui sait lire et mettre l'orthographe
A la place du cœur porte en guise d'agraffe.
Le reproche de l'or est plus mystérieux,
Et de pareils traités se font entre quatre yeux.
Certes ! s'il eût reçu, dans le bassin contraire
A celui qui portait son trésor littéraire,
Assez d'or pour former un équilibre égal,
Son chiffre de recette eût été colossal;
Mais, non; le ministère est mesquin quand il donne,
Cet or dont vous parlez il n'en gorge personne,
Et, quand un homme à lui se livre, son dédain
Lui jette, en place d'or, quelques livres de pain.
Mais, comme quelquefois, à ce bienfait précaire
On ajoute un emploi de bibliothécaire,
Le bruit fut répandu que l'État corrupteur
En imprimeur royal avait changé l'auteur;

Conte vraiment perfide et flagrant d'imposture,
Puisque, l'homme implanté dans cette sinécure,
C'est un monsieur Lebrun, être heureux s'il en fût,
Dormant au Luxembourg ainsi qu'à l'Institut,
Et qui, depuis vingt ans, vit encore sur la gloire
D'un drame germanique exclus du répertoire.
Quant à ces pensions dont on fait tant de bruit,
C'est un prix honorable, un modeste usufruit
Que, fière de couvrir les arts sous sa tutelle,
Vote avec le budget la Chambre paternelle.
Quel que soit le drapeau qu'arbore le talent,
Il a sa part de droits à ce don bienveillant;
Le ministre n'est là qu'un agent subalterne
Distribuant le bien du peuple qui gouverne,
Et l'homme studieux qui par de longs travaux
Du monde intelligent a conquis les bravos,
L'homme qui porte un nom jugé par cet arbitre,
Peut, sans baisser les yeux, revendiquer son titre,
Mieux que tant d'inconnus qui rampent en lézards
Dans le département des lettres et des arts,

Que tant d'auteurs marons, dont l'Hôtel des Finances,
Connaît seul les écrits, réduits à des quittances,
Et même, autant que tel académicien
Qui n'a jamais rien fait ou qui ne fait plus rien.
En un mot, pour ne rien laisser en équivoque...

Tout-à-coup, le wagon qui portait ce colloque
Sous le débarcadère arrive avec fracas;
La portière est ouverte à mes deux avocats;
Et, pendant qu'ils fuyaient entre les galeries,
Je sténographiai ces doubles plaidoiries
Dont j'ai voulu charger la balance d'airain
Que tient, en ce moment, mon Juge Souverain.

Barthélemy.

Imprimerie Lange Lévy et Comp., 16, rue du Croissant.

NOUVELLE

NÉMÉSIS

SATIRES

PAR

BARTHÉLEMY.

IV

TAÏTI.

AU CONTRE-AMIRAL DU PETIT-THOUARS.

PARIS

CHEZ B. DUSILLION, 13, RUE DU COQ-SAINT-HONORÉ,

ET TOUS LES MARCHANDS DE NOUVEAUTÉS.

1844

IV

TAÏTI.

AU CONTRE-AMIRAL DU PETIT-THOUARS.

(15 décembre 1844.)

Et pater Æneas, et avunculus excitat Hector.
(VIRGILE.)

La France veut, dit-on, te voter une épée ;
Pourquoi ? Que ferais-tu d'une arme inoccupée,
Que le pouvoir détrempe et condamne au fourreau,
Que brise avec sa plume un commis de bureau ?
Une épée en tes mains serait une menace
Suspendue au plafond de ce concert tenace
Où Guizot et Mackau, virtuoses soumis,
Chantent *God sav' the queen* avec nos ennemis.

Quelle honte ! Il faut vivre en cette fièvre lente;
Notre diplomatie est à ce point tremblante
Qu'à l'aspect d'un fer nu, dont l'éclat l'éblouit,
Comme Jacques Stuart, elle s'évanouit.
Ah ! c'est une bizarre et sombre destinée :
Vers une autre Terreur la France est ramenée;
Mais, du moins, en ces jours qu'on ne doit plus revoir,
Elle courbait la masse, aujourd'hui le Pouvoir.
O lâche contre-sens réservé pour notre âge!
Un reproche à l'honneur ! un exil au courage !
Ils n'ont pas même osé, par un brusque rappel,
Te ramener vers nous du lointain archipel;
Paris eût à deux mains salué ta venue,
Et les bravos du peuple, élancé vers la nue,
Auraient eu des échos jusque sous les remparts
Du ministère anglais qui siége aux boulevards,
Surtout en ce moment, où les grandes assises
Vont ressaisir au corps des terreurs indécises,
Et confondre, aux lueurs d'un infamant procès,
Le mensonge plaidant contre l'honneur français.

Résigne-toi, subis la gloire de l'insulte;
Jette un dernier regard sur un rivage inculte,
Et, forçant ta poulaine à repasser la mer
Du lointain Capricorne au-delà du Cancer,
Puisque telle est la loi que leur dépit t'impose,
Promène tes ennuis de Manille à Formose;
Là tu verras souvent passer à l'horizon
Les vaisseaux triomphants qui portent le poison;
Et peut-être qu'un jour ta frégate étonnée
Cueillera sur les eaux le pauvre Lagrenée,
Qui, bien que sir Guizot visa ses passeports,
Jamais des mandarins n'aura touché les bords,
Et tu déposeras dans un coin solitaire
L'ambassadeur français sifflé par l'Angleterre.
C'est un triste service à rendre; mais, du moins,
Tes yeux découragés ne seront pas témoins
Du jour où, pavoisé comme pour une fête,
Un aviso de Londre, orgueilleuse estafette,
Viendra signifier d'un ton dominateur
L'ordre de notre fuite inscrit au *Moniteur*.

D'autres accompliront ce poignant sacrifice,
D'autres seront chassés par le *Foreign-Office*,
Criminels comme toi, pour avoir assisté
Ton généreux élan de leur complicité.
Ce sont eux qui, vendus par un traité punique,
Verront leurs Forts souillés du signe britannique,
Eux qui transporteront sur leurs abris flottans,
Si le maître nouveau leur en donne le temps,
Leurs canons, leurs soldats, leurs débris d'équipages,
En criant anathème à ces honteux rivages,
Dont le peuple et la reine avec tous ses parrains
Ne valent pas le sang d'un seul de nos marins.

Voilà le dénoûment de vos manœuvres plates,
Machiavels crétins, myopes diplomates,
Qui nouez au hasard, sans sonder l'avenir,
Des trames que vos mains ne doivent pas finir,
Léguant aux successeurs de votre ministère
De vos absurdités l'issue héréditaire,

L'œuvre de dévider, par des soins plus adroits,
L'écheveau politique embrouillé sous vos doigts.
Cette fois, par malheur, ministres plus vivaces,
L'avenir imprévu vous retrouve à vos places :
Un jour, pour ébahir vos fiévreux courtisans,
Et leurrer le pays de fastueux présents,
D'un royaume nouveau vous nous faites largesse,
Vous vous prenez d'amour pour une sauvagesse,
Et votre porte-voix, au discours d'apparat
Fait ronfler de grands mots sur un protectorat ;
Pendant plus de deux ans, vêtus d'hypocrisie,
Vous marchez en héros dans la Polynésie,
Sans que le léopard de la vieille Albion
Daigne vous dépouiller de la peau du lion;
Et voilà qu'aujourd'hui (c'est à sécher de honte)
A la France dupée il faudra rendre compte
De vos pactes signés par delà le détroit,
Des mensonges publics soutenus de sang-froid,
Des rapports mutilés, de cent basses intrigues,
Du sang et des trésors dont vous fûtes prodigues,

Sans oublier surtout, dans ce hideux calcul,
L'insolent pot-de-vin du biblique consul.

Du moins, en déroulant ce scandaleux grimoire,
D'une leçon de plus ornez votre mémoire :
Chaque fois, désormais, qu'un ordre clandestin
Enverra des agents vers un climat lointain,
Dans l'océan du Sud, sous le cercle du pôle,
A cinquante degrés de notre métropole,
Partout où, pour porter vos subits contre-sens,
Le télégraphe en vain fait signe à des absens,
Avant tout, de leur ame explorez le mystère,
Dans le critérium passez leur caractère,
Dressez un examen sur leur moralité,
Frémissez aux périls d'un choix précipité :
Au lieu de plats valets qui n'ont d'autre courage
Que d'offrir, comme vous, la joue à tout outrage,
Prêts à tout renier, devoir, patrie, honneur,
Un hasard malheureux, que j'appelle un bonheur,

Peut égarer vos mains sur tel homme d'élite,
Rétif à se montrer aveugle satellite,
Sans occulte service acceptant son mandat,
Citoyen et français plus encor que soldat,
Qui, dans les chauds moments d'une soudaine crise,
Poussé par ces élans dont le cœur s'électrise,
Peut-être, combattrait, mourrait pour le pays,
Pour l'honneur, pour la gloire.... et vous seriez trahis.

Cette fois, Dieu merci! leur erreur fut complète;
Aucun des trois élus n'a terni l'épaulette,
Leur trinité loyale a rempli son devoir,
Nul n'a trompé la France en trompant le Pouvoir.

Donc, au lieu d'une épée inutile à cette heure,
Digne amiral! reçois comme offrande meilleure,
Nos houras fraternels, qui te rendent absous
D'un lâche désaveu désavoué par nous;

Les vents de la patrie, à travers tes amures,
Glisseront, en passant, ces généreux murmures,
Et, puisse, en même temps, infime réconfort,
Le tribut du poète arriver sur ton bord!

Espère comme nous : le monde politique
Tourne comme le globe autour d'une écliptique;
Des astres plus amis un jour remplaceront
Les signes malfaisants qui nous sèchent le front;
Et lorsque, sous des toits chargés de nos colères,
Le peuple appellera des noms plus populaires,
Ses unanimes vœux n'ouvriront ces palais
Qu'à des hommes de cœur, purs de l'amour anglais.
D'autres que toi, trompant notre candide attente,
Pourraient continuer la cordiale entente,
Tendre une main furtive à nos vieux ennemis;
Mais un pareil opprobre à toi n'est point permis,
Quarante ans sur les mers te les ont fait connaître,
Et tu mentirais trop au sang qui t'a fait naître;

Ton père t'instruisit, dès tes plus jeunes ans,
A détester ce peuple, et même ses présents;
Quand il te racontait ses longues forfaitures,
Tu l'écoutais, rêvant des vengeances futures,
Comme Annibal enfant écoutait Amilcar;
Ta vieille inimitié date de Trafalgar;
Tu ne peux sillonner les flots de l'Atlantide
Sans voir ton père George et ton oncle Aristide,
Ton oncle, un de ces noms dérobés au burin,
Mais gravé dans le cœur de tout brave marin :
Son ombre plane encor sur tant d'hommes sublimes
Qu'Aboukir engouffra dans les sanglants abîmes :
Ce jour-là, jour de deuil dont nous nous souvenons,
Il montait le *Tonnant*, de quatre-vingts canons;
Tandis que, devant lui, criblé dans ses murailles,
L'*Orient* vomissait ses brûlantes entrailles,
Lui, sur son banc de quart, dans un calme profond,
Aux flancs du *Majestic* et du *Bellerophon*
Précipitait le vol de sa foudre allumée;
Tout-à-coup, sous ce dais de flamme et de fumée,

Un des mille boulets, ricochant des pavois,
Coupe, en sifflant, son bras qui tient le porte-voix;
Il tombe, il se relève, et d'une voix sonore;
Il active le feu plus formidable encore;
Les boulets ennemis redoublent leur fracas;
Mais, pendant qu'il commande avec son dernier bras,
Il tombe sur le pont les deux jambes coupées;
Recueilli par des mains sanglantes et crispées,
On le place debout dans un tonneau de son;
Là, de ce piédestal qui porte son tronçon,
Ce héros, qui n'a plus d'entier que la poitrine,
Vit encor pour sauver l'honneur de la marine,
Et dans ses derniers mots glacés par le trépas,
Crie à son équipage : Enfans! n'amenez pas!

Tant que subsisteront dans nos fiers capitaines,
Quelques gouttes du sang qui sortit par ces veines,
Osons dans l'avenir porter des yeux sereins,
Comme sur nos soldats, comptons sur nos marins;

Ne nous attristons point, quand des bouches rivales
Déroulent l'appareil de leurs forces navales;
Esclaves, trop long-temps, de préjugés poltrons,
Nous avons accepté leurs discours fanfarons,
Et d'un regard béant comtemplé la mâture
Des vaisseaux à trois ponts qui forment leur ceinture;
Mais nous ne sommes plus aux jours des bateaux plats,
L'Ile autrefois sans bords, aujourd'hui ne l'est pas;
Une force nouvelle a surgi dans le monde
Qui brise dans ses mains le vieux trident de l'onde;
Les mines de New-Castle ont des rameaux ici;
Ce terrible secret qu'a, naguère, éclairci
Un prince dont la main, doublement occupée,
Tient vaillamment la plume aussi bien que l'épée,
Elle le connaît bien elle-même, elle a peur
En ce moment, d'avoir inventé la vapeur,
Et songe, en contemplant sa grandeur ephémère,
Que cette fille, un jour peut étouffer sa mère.
Pourquoi donc trembler tant, sitôt que Robert Peel
Se tourne vers Calais, en fronçant le sourcil?

Et, parce qu'on entend lord Wellington qui tousse,
Sentir au diaphragme une indigne secousse,
Comme si, d'un clin d'œil débouchant par essaims,
Les flottes de Plymouth verrouillaient nos bassins?
Hommes de peu de foi! devant des ombres vaines,
Vous vous signez le front, vous faites des neuvaines,
Aux autels de la paix vous pliez les genoux;
Eh! prenez donc courage, ils ont plus peur que nous;
C'est pitié de tomber dans ces terreurs paniques;
Vous élevez trop haut les héros britanniques;
Bien que, de temps en temps, leurs journaux rodomonts
En menaces de guerre essoufflent leurs poumons,
Ils pâlissent aussi, dès que, par aventure,
Flottent sur le détroit quelques bruits de rupture,
Un deuil universel tombe sur la Cité,
Et Birmingham écoute avec perplexité;
Car, outre des terreurs qui nous sont inconnues,
L'Inde, qui pèse tant sur leurs épaules nues,
Et plus près d'eux l'Irlande, au meeting éternel,
Où planent les longs bras du géant O'Connel,

Ils ont ainsi que nous la classe lymphatique
Des bourgeois, des rentiers, des Crésus en boutique,
Des manipulateurs qui, pour le bien public,
Des chemins à wagons acceptent le trafic,
Des députés, votant comme adjudicataires,
Des marchands de terrains, des placides notaires,
La classe qu'en tout temps on retrouve en tout lieu,
Celle des Guizotins et des Juste-Milieu.

Barthélemy.

Imprimerie Lange Lévy et Comp., 16, rue du Croissant.

NOUVELLE

NÉMÉSIS

SATIRES

PAR

BARTHÉLEMY.

V

LA SÉANCE ROYALE.

PARIS

CHEZ B. DUSILLION, 13, RUE DU COQ-SAINT-HONORÉ,

ET TOUS LES MARCHANDS DE NOUVEAUTÉS.

—

1845

V

LA SÉANCE ROYALE.

(5 décembre 1845.)

Ce calme du parlement n'était pas si parfait qu'il n'y eût toujours beaucoup plus d'agitation qu'il n'était nécessaire pour faire connaître, à des gens qui eussent été bien sages, qu'ils ne dureraient pas longtemps.

Mémoires du Cardinal de Retz.

FILIPPO.
Pochi, ma giusti e fidi, oggi vi aduno
A insolito consiglio... Ognun mi ascolti.

ALFIERI, *Filippo II*, atto III, scena V.

Quand, dans le vieux Paris, électrique auditoire,
Le bronze officiel raconte une victoire,
Un jour anniversaire ou de joie ou de deuil,
La naissance d'un prince ou sa mise au cercueil,
Pardonnons à celui qui, sur la foule errante,
Promène, entre ses bruits, une âme indifférente;

Mais quand ce même airain, tressaillant sur l'affût
Chaque fois qu'à la France il envoie un salut,
Proclame aux citoyens le jour de nouvelle ère
Qui rouvre à deux battants la chambre populaire,
L'homme qui ne sent pas courir sous ses cheveux
Les spasmes frissonnants du fluide nerveux,
Qui n'entend pas au cœur trembler toutes ses fibres,
Cet homme est un esclave, entre des hommes libres,
Un lâche qui souscrit à son indignité
Et renonce à sa part de souveraineté;
Notre ciel est trop pur pour ce stupide ilote;
Qu'il aille vivre au loin à l'ombre d'un despote,
Et courber au bâton son automate nul,
Sous le tzar Nicolas ou le sultan Abdul.
Oui, bien que de lui-même il ne soit qu'un fantôme,
Ce jour est encor grand depuis le Jeu de Paume;
Bien que le livre saint où ses droits sont écrits
Tombe feuille par feuille et s'envole en débris,
Le peuple veut du moins qu'une fête consacre
Sa vieille royauté réduite au simulacre,

Et, le reste de l'an, s'il accepte le frein,
Aujourd'hui, tout le jour, il trône en suzerain.
Par le titre ou le sang quelque haut qu'il puisse être,
Ici, tout front s'incline en présence du maître.;
L'orgueilleux Luxembourg, son émule demain,
Du grand Palais-Bourbon subit le dur chemin;
Au peuple de Juillet, Majesté plus ancienne,
Le Roi fait sa visite avant d'avoir la sienne,
Et trouve en arrivant, sans reculer d'effroi,
Un trône plus solide où l'attend l'autre Roi.
Hâtons-nous, glissons-nous, d'un zèle opiniâtre,
Penchons-nous aux gradins du sombre amphithéâtre,
Écoutons le prologue où l'œil peut entrevoir
Ce drame intitulé : LE PEUPLE ET LE POUVOIR.
Il va s'ouvrir : déjà les juges des tribunes
Dénombrent la Pairie en face des Communes,
Fière de dérouler entre ses rangs caducs
D'impériaux barons transfigurés en Ducs,
Et Jaubert qui, surpris d'avoir cédé sa place,
Sous l'hermine d'hier gauchement se prélasse.

Ceux qui chargent plus haut les siéges surplombants,
Bariolés de croix, d'étoiles, de rubans,
Sont les ambassadeurs du monde diplomate :
Au milieu d'eux, rayonne en costume écarlate,
Sur sa poitrine juive étalant en sautoir
Le saint ordre du Christ, étonné de s'y voir,
L'homme dont le bras d'or, coûteuse providence,
Des États obérés soutient la décadence,
Rothschild, qui, tour à tour, fait passer tous les rois
Au grand mont-de-piété de son hôtel d'Artois.
Plus loin sont de vieux noms que la noble étiquette
Place, aux jours solennels, sur la même banquette,
Ministres réformés, Députés vétérans.
Ils siégent aussi là, pressés à triples rangs,
Ces peintres de la voix qui, par de prompts symboles,
Entre leurs doigts subtils condensent les paroles,
Et, dès le même soir, du fond des ateliers,
En feuillets sibyllins les rendent par milliers.
Tout est prêt; au rebord des gradins circulaires,
Dans cet amas confus de têtes populaires,

S'agitent en tout sens, capricieux atours,
Des flocons chatoyants de soie et de velours;
On dirait un tournois des antiques années,
Quand, sur de hauts fauteuils les dames blasonnées,
De leurs regards fiévreux mesuraient le champ clos,
Secouaient dans les airs l'écharpe aux larges flots,
Interrogeaient les noms, à travers la visière,
De chaque nouveau preux lancé de la barrière,
Réservant aux guerriers qui portaient leurs couleurs
Des mèches de cheveux, un sourire ou des pleurs.

Ce temps n'est plus : les preux d'un âge plus austère
Viennent rompre la lance avec le ministère;
En entrant dans la lice, ils ont aussi prêté
Le serment de combattre en toute loyauté,
Mais le sang du vaincu n'est pas leur espérance,
Leur lance est la parole, et leur dame est la France.
Ils entrent dans l'arène en masse ou tour à tour :
Les uns, comme attristés par la clarté du jour,

Marchent furtivement vers leur place modeste;
Les autres, composant leur démarche et leur geste,
Sur les bancs en talus peu jaloux de s'asseoir,
Semblent sur leur visage appeler l'encensoir,
Et sur tous les gradins, de la frise au parterre,
Promènent un binocle antiparlementaire.
Législateurs dandys! tribuns prétentieux!
Ce n'est pas sur ce point qu'il faut tourner les yeux;
Chaque fois que vos pieds franchissent cette enceinte,
Fixez plutôt ces yeux sur la tribune sainte,
Tabernacle profond d'un principe immortel;
Prosternez votre esprit au pied de cet autel,
Où, pour illuminer les peuples des deux mondes,
Après quatre mille ans de ténèbres profondes,
Le grand QUATRE-VINGT-NEUF alluma son flambeau;
C'est de là que la voix du tonnant Mirabeau
De l'hydre féodale exterminait les têtes;
C'est sur ce Sinaï, qu'aux lueurs des tempêtes,
L'ardente Liberté grava pour nos aïeux
Un nouveau Décalogue inspiré par les cieux,

Ce code primitif qui restitue à l'homme
Des droits falsifiés par la Grèce et par Rome,
Républiques de nom qui coupaient en deux rangs
Le peuple toujours peuple et les grands toujours grands;
C'est là qu'ont retenti tant de hautes maximes,
D'électrisants décrets, de votes magnanimes
Qui des tyrans futurs troubleront le repos,
Et que le genre humain brode sur ses drapeaux;
C'est là que, dans un jour d'anarchique tourmente
Où les faubourgs hurlaient d'une gueule écumante,
Découvrant un front calme en face d'un bourreau,
Boissy-d'Anglas baisa la tête de Féraud;
C'est là que, tant de fois, le génie oratoire,
Dès qu'un péril grondait au seuil du territoire,
Fit jaillir sa parole en abruptes volcans
Qui retombaient en lave et dévoraient les camps;
Époque radieuse, où sa voix colossale
Ne jetait pas en vain aux échos de la salle
Ces galvaniques mots aujourd'hui sans pouvoir:
PATRIE, INDÉPENDANCE, HONNEUR, GLOIRE, DEVOIR.

Hommes dégénérés de cette grande race!
Que vous avez de peine à marcher sur sa trace!
Que vous comprenez mal la sublime hauteur
Du siége où vous porta le candide électeur!
Quelle tiédeur en vous! quelle volonté molle!
Pareils à des enfants qu'on envoie à l'école,
Vers vos bancs ennuyeux, patriarches gamins,
Vous arrivez trop tard par d'obliques chemins;
Là vous jurez cent fois que le cadran recule;
Encor faut-il souvent que, dans la canicule,
Le vigilant huissier, jusqu'au fond des parloirs,
Aille vous secouer dormants comme des loirs.
C'est à vous que je parle, hommes à courte haleine,
Adipeuses brebis qui bêlez dans la plaine!
Dites! pour excuser ceux qui vous ont élus,
Qu'avez-vous fait, pendant ces trois ans révolus?
Rien; vous n'avez rien fait, vous avez laissé faire;
Rencoignés, en bourgeois, dans votre étroite sphère,
Ménageant les Brutus, caressant les Tarquins,
Mesquins dans vos vertus, dans vos vices mesquins,

Roidissant vos calculs pour obtenir du maître
Quelque place de timbre ou de garde champêtre,
Vous avez sans relâche apporté pour présent
Dans l'urne du ministre un vote complaisant;
Nuit et jour obsédés d'une peur moutonnière,
Vous l'avez pas à pas suivi dans son ornière;
Et de votre existence au moment de finir
La ville des Trois-Jours perdrait le souvenir,
Si vous n'eussiez bâti sur sa tête rebelle
La couronne de tours qui l'égale à Cybèle,
Et prouvé que la France aujourd'hui sur vos bancs
Compte des Mirabeaux bien moins que des Vaubans.

Et maintenant, voici qu'une dernière année
Peut reverdir encor votre histoire fanée;
Votre bail d'homme lige est-il fait sans retour?
Comparses du Pouvoir, n'oserez-vous un jour
D'un rôle un peu plus haut tenter l'apprentissage?
Vous ne voulez donc pas marquer votre passage

Par quelque coup hardi, par un de ces élans
Que le peuple éternise en souvenirs brûlants !
Oh non ! leur pauvre histoire attend son dernier tome :
On ne dépouille pas si vite le vieil homme :
Ils iront de nouveau prendre, chaque matin,
Le mot d'ordre du jour, émané de Bertin ;
Nous les verrons encor subir la dictature
De ses *premiers-Paris,* dégradante lecture,
Dont chaque mot, passant par le cabinet noir,
En ressort aplati comme d'un laminoir ;
Ici même, déjà, la main sur la poitrine,
Ils ont congratulé le dieu de la Doctrine
Et reçu, pour salaire, un rayon de ses yeux
Qui contristent la France et sereinent Lisieux.

Et vous aussi, vous même, élus dont l'auréole
Ne s'inclina jamais devant l'étique idole ;
Vous qui dans cette enceinte, officine des lois,
Osez du moins parler pour la France aux abois,

Et de ce sanctuaire où la vertu décline
Habitez la Montagne ou plutôt la colline,
Souffrez qu'on vous le dise : en ces trois ans passés,
Vous avez fait beaucoup d'efforts, mais point assez;
Votre zèle intrépide éclata pour la France,
Mais le zèle n'est rien sans la persévérance,
Sur des demi-succès vous restez en chemin,
Et la veille, chez vous, endort le lendemain.
Il faut le dire encor : on voudrait dans l'arène
Qu'un tranchant plus acerbe aiguisât votre haine;
Vous êtes trop courtois, vous vous croyez soumis
A trop de politesse avec nos ennemis;
En fauteuil de salon transformant la Tribune,
Vous n'y pouvez monter sans que dix fois pour une
Votre exorde n'affecte un ton complimenteur :
Mon honorable ami.... l'honorable orateur....
Même dans ses transports, toujours edulcorée,
Votre colère sent le verre d'eau sucrée;
Sous prétexte que l'ordre a radouci nos mœurs,
Que nous ne vivons plus aux temps des assommeurs,

Où le poing de Legendre écrasait un confrère,
Vous vous amollissez par un excès contraire,
Et, pareils aux Anglais, qui, soldats de bon ton,
Passent à l'émeri leurs boulets de canon,
Pour ne pas remporter de brutales victoires
Vous fourbissez d'abord vos foudres oratoires.
Savez-vous la raison de nos chagrins cuisants ?
Ecoutez, la voici : si depuis ces trois ans
D'héroïques efforts, de luttes obstinées,
Le peuple pleure encor les mêmes destinées,
Si l'ennemi commun, molesté par vos coups,
Est toujours triomphant, à qui la faute? à vous,
A vous qui, prodiguant une vague énergie,
N'imposez nul ensemble à votre stratégie,
Et, poussés vers des buts secrets et différents,
Sous quatre ou cinq drapeaux éparpillez vos rangs.
Quoi ! vous avez en face un Pouvoir qu'on déteste,
Quoi ! le droit, quoi ! la force est pour vous manifeste,
Et vous ne brisez pas, unanimes sapeurs,
Un colosse de boue érigé sur nos peurs !

Levez les yeux; voyez ! rien n'a changé de face :
Baal, aux pieds d'argile, est encore à sa place,
Il est là, toujours là, tel qu'à votre départ,
Sinon, qu'outre son pacte avec le Léopard,
Du faubourg Saint-Germain, retraite clandestine,
Sur la Charte espagnole il a lâché Christine,
Et fraternellement secoué dans sa main
Celle de Narvaez, rouge de sang humain.
Dans sa vieille impudeur bien loin qu'il se ravise,
L'impopularité fait toujours sa devise ;
Percé de plus de dards que Sébastien martyr,
Criblé de plus de coups que la plaque d'un tir,
On dirait qu'il invoque, afin qu'il se maintienne,
La haine de la Presse, et la vôtre..... et la mienne,
Et que, pour rehausser son orgueil capital,
Des pierres qu'on lui jette il fait son piédestal.

Au secours ! Protecteurs de la mère patrie !
Extirpez de l'autel l'impure anglolâtrie ;

Réhabilitez-vous par six mois de travaux ;
Le peuple universel attend des droits nouveaux :
Du titre électoral dotez l'intelligence ;
Levez-vous, suscitez, comme une loi d'urgence,
Le salaire aux sueurs, le pain à l'atelier ;
A l'esclave souffrant desserrez le collier ;
Remettez au fourreau la pointe vengeresse
Du fer septembriseur suspendu sur la Presse ;
Arrachez nos enfants à l'ignoble destin
Que prépare à leurs fronts le joug ultramontain.
Au secours ! Députés ! voici l'heure dernière
De s'unir, de marcher sous la même bannière ;
En bataillon compacte avancez carrément ;
Entrelacez vos bras dans un commun serment ;
Que vos ambitions, plus noblement guidées,
Se groupent sans murmure au drapeau des idées ;
Oubliez un moment d'égoïstes calculs,
La patrie et l'honneur sont tout, les hommes nuls.
Malheur à tout pays qui, pour exister libre,
Sur quelques citoyens fonde son équilibre !

Notre France vivrait dans un mortel péril
Si ses destins futurs ne tenaient qu'à ce fil,
Et si, toutes les fois qu'un grand tribun succombe,
Un principe avec lui se couchait dans la tombe;
Grâce au ciel! l'homme pur qu'emporte le trépas
Sort d'un type immortel qui ne s'altère pas,
Les talents, les vertus renaissent de leur cendre :
Tour à tour dans la nuit nous avons vu descendre
Les Benjamin Constant, les Foy, les Chauvelin
Et bien d'autres appuis de la France au déclin;
Et pourtant la patrie avec eux n'est pas morte.
Ni Laffitte, entraînant Paris à son escorte,
Ni Pagès, dont nos cœurs gardent encor le deuil,
N'ont changé la Tribune en un muet cercueil;
Vous-mêmes, croyez-vous qu'elle sera vacante,
Qu'elle n'entendra plus de parole éloquente,
Que le peuple orphelin se trouvera tout seul,
Quand vos voix s'éteindront sous le dernier linceul?
Non, sans doute; on verra, dans l'avenir des âges,
Sous des noms différents, avec d'autres visages,

Des Barrot, des Billault, des Bethmont, des Berryer,
Des Thiers ceindre leur front du civique laurier ;
Non, car la Liberté, prolifique patronne,
Qui porte en même temps le crêpe et la couronne,
Lugubre et triomphante avant comme après vous,
Éternellement veuve, a d'éternels époux.

Barthélemy.

Imprimerie Lange Lévy et Comp., 16, rue du Croissant.

NOUVELLE

NÉMÉSIS

SATIRES

PAR

BARTHÉLEMY.

VI

L'ADRESSE.

PARIS

CHEZ B. DUSILLION, 13, RUE DU COQ-SAINT-HONORÉ,

ET TOUS LES MARCHANDS DE NOUVEAUTÉS.

1845

VI

L'ADRESSE

(19 janvier 1845.)

Responsum date.
HORACE, liv. v, ode VII.

La musica sarà sempre la stessa, se non si cambia il maestro di capella.
Vecchio detto.

PRÉFACE.

Je voulais, cette fois, dans ma double semaine,
Explorant, en touriste, un plus calme domaine,
Inviter Némésis à promener son vol
Autour des monuments semés sur notre sol,
Car je n'ai point promis, gardez-en la mémoire,
Dans mon récent programme, œuvre préparatoire,
De gravir sans relâche à la crête des monts
Où l'âcre politique évoque ses démons;

Mais, puisque en ce moment, au sommet du cratère,
Monte une lave ardente où bout le Ministère,
Et que nous veillons tous pour voir l'homme marquant
Qui pour son piédestal choisira ce volcan,
Planons sur cet abîme avec nos ailes fortes,
Pour des hommes vivants laissons des pierres mortes;
Si le mois à venir, plus serein que janvier,
Aux partis guerroyants apporte l'olivier,
Aristarque flâneur, par des vérités crues,
J'affligerai l'orgueil du muséum des rues,
J'appliquerai sur lui mon critique charbon:
Je remonte aujourd'hui sur le palais Bourbon.

A *NOS* DÉPUTÉS.

Vous avez, dans un fade et banal protocole,
Par une bouche auguste, entendu leur parole,
Thème que, tous les ans, orné de lieux communs,
On lit, à leur rentrée, aux écoliers tribuns :
« Qu'on est toujours heureux du jour qui vous rassemble;
» Qu'on attend le concours des trois pouvoirs ensemble ;
» Que, sur l'appui des lois, fier de se soutenir,
» Le trône de Juillet a conquis l'avenir ;
» Que naguères l'on a, dans une île voisine,
» Serré plus chaudement la main d'une cousine ;
» Qu'on vit en paix avec toutes les nations;
» Qu'assoupie à jamais, l'hydre des factions
» Ne désolera plus le sein de la patrie ;
» Qu'on voit fleurir partout les arts et l'industrie,
» Et que tout nous promet, pour heureux résultat,
» L'allégement futur des charges de l'État. »
Déjà du Luxembourg les rhéteurs émérites,

Dans un plat impromptu de fadeurs hypocrites,
Ont brûlé tout l'encens que fournit l'Yémen;
Pour vous qui passez tout sous un lent examen,
Pesez plus mûrement ces pompeuses annonces;
On n'improvise pas de si graves réponses
Méditez longuement; chacune de vos voix
Dans la double balance est d'un immense poids,
Et, dans ce grand combat dont on attend l'issue,
Un mot de votre bouche est un coup de massue.
Armez-vous, il est temps : l'irascible Nîmois
Au cartel de ce jour rêve depuis six mois;
Vainement surchargé d'iniquités sans nombre,
Les unes au soleil, beaucoup d'autres dans l'ombre,
L'incarné Grand-Breton và reparaître encor
Bardé de son amour retrempé dans Windsor.
Ne vous figurez pas qu'amolli par Capoue,
Il va tendre aux affronts sa complaisante joue :
Le duel sera rude; attendez-vous à voir
Tout ce que peut tenter un dernier désespoir,
Tout ce que de mensonge une bouche condense,

Tout ce qu'un front humain peut porter d'impudence;
Craignez tout; ce repos l'a rendu plus nerveux,
Le Samson du pouvoir a repris ses cheveux,
Et du temple témoin de ses derniers désastres,
Ses deux bras tenteront d'entraîner les pilas tres,
Heureux d'ensevelir dans de communs destins
Lui, les princes du peuple et tous les Philistins.
Tel que ce dieu marin que vainquit Aristée,
Vous verrez tour à tour le ministre Protée
Bondir entre vos mains, s'échapper en rampant,
Rugir comme un lion, siffler comme un serpent,
De son art sophistique user toutes les feintes,
Jusqu'à ce qu'épuisé sous vos fortes étreintes,
Ceint de la tête aux pieds d'inextricables nœuds,
Il exhale, en râlant, son souffle vénéneux.
Oui, certe ! il tombera : qu'aura-t-il à répondre,
Quand vous l'étoufferez de son pacte avec Londre,
Quand vous lui jetterez, en reproches amers,
Notre gloire ternie à l'autre bout des mers;
Quand vous ferez jaillir sa lâcheté notoire

Qui sous le ciel d'Afrique étrangla la victoire
Et, gaspillant les fruits promis par Mogador,
Se fit de l'héroïsme aux dépens du Trésor?
Peut-être, en d'autres temps, par d'adroits subterfuges,
Eût-il pu fasciner l'œil candide des juges,
Et, contre l'argument des pièces à l'appui,
Roidir de vieux rapports falsifiés par lui;
Mais ici, plus d'espoir d'éterniser la rixe:
Deux grands témoins à charge, arrivés à jour fixe,
Vont paraître à la barre et compléter son deuil,
L'homme de Taïti, le soldat d'Excideuil.
Que fera, que dira l'élu des Trois-royaumes,
Quand ils dérouleront, pareils à deux fantômes,
L'un notre pavillon, l'autre notre drapeau,
Et sur tant de noirceurs crèveront le rideau?
Oh! nous pouvons, ici, nous poser en prophète:
Le Jupiter pédant inclinera sa tête;
La sueur perlera son masque fanfaron;
Au grand effroi des bancs où prime Fulchiron,
Sa pupille d'acier s'arrêtera ternie;

Frémissant d'étaler sa publique agonie,
Le frisson dans les os, il tombera sans voix
Sur les conservateurs qui portent son pavois.

C'est bien; l'idole anglaise est par terre étendue;
Mais le peuple réclame une œuvre plus ardue:
Sur ce haut piédestal qu'elle occupa quatre ans
Quel homme élevez-vous entre les concurrents?
Déjà des convoiteux la foule vous encombre;
On entrevoit déjà luire dans la pénombre
Certains noms qui, vêtus d'un clinquant sans valeur,
Par vous furent souvent essayés, par malheur;
Bien des ambitions, vieilles dans les naufrages,
Errent, à pas de loup, autour de vos suffrages;
Alerte! ouvrez les yeux, sauvez ce nouveau choix
D'une erreur que le peuple expia tant de fois;
Ce n'est rien de changer l'homme, c'est le système,
Et depuis quatorze ans il est toujours le même.
Quel pilote invoquer contre ce calme plat?

La torpille est collée au vaisseau de l'État,
Et, dans l'air étouffant de la même atmosphère,
Du jour qui le précède aucun jour ne diffère.
Nous avons cru, parfois, aux présages trompeurs
De météores vains chargés de nos vapeurs ;
Mais que peuvent, pour nous, ces foudres débonnaires
Sur des toits protégés par des paratonnerres ?
Du centre de la nue au fond du réservoir,
Soutirés par Franklin, ils tombent sans pouvoir.
Aussi, regardons-nous avec indifférence
Un jeu de bague offert au bon peuple de France ;
Qu'importe qu'aujourd'hui Guizot soit immolé,
Si Guizot va demain revivre dans Molé,
Si Molé pour Guizot quitte sa friperie ?
Ce sont les conducteurs d'une messagerie
Qui se suivent entre eux, du jour au lendemain,
Et nous mènent toujours par le même chemin.
A leur forme qui change un même esprit s'impose,
Et se transmet sans fin par la métempsycose ;
En vain de leur pouvoir brisez-vous les ressorts,

Leur âme indestructible émigre en d'autres corps.
Tôt ou tard, du Château la faveur temporaire
Ressuscite au fauteuil un fantôme honoraire ;
Ceux qui, dans ce moment, par ordre officiel,
Errent décolorés dans les limbes du ciel,
Graviteront encore au cercle des ministres ;
Telles, au firmament, des comètes sinistres,
De leur sanglante ellipse achevant le contour,
A nos yeux consternés reparaîtront un jour.
Si, persistant sans fin dans ces routes battues,
Vous spéculez encor sur les mêmes statues,
Si vous devez remettre au pinacle glissant
Un Sosie avoué de celui qui descend,
Croyez-moi, de cette œuvre épargnez-vous la peine ;
Et, puisque votre cercle incessamment nous mène
De Sinon à Judas, de Judas à Sinon,
Gardez-nous un Guizot et de fait et de nom;
Songez que, bien souvent, le maître qu'on s'érige,
De son avénement exploitant le prestige,
Ose tenter un coup que jamais n'eût osé

Son vieux prédécesseur dépopularisé.
Ah ! de grâce ! quittez cette absurde routine ;
Notre France, à vos yeux, est-elle une machine
Qui n'a pour se mouvoir que deux ou trois pivots ?
Pourquoi ne pas risquer quelques hommes nouveaux ?
Encor, si vous jouez à cette loterie,
Tenez-vous en soupçon de quelque duperie ;
Tant qu'ils sont avec vous, ils marchent en avant,
Fort bien ; mais que de fois, prompt comme un coup de vent,
Le pouvoir transforma ces hautes renommées
De députés géants en ministres pygmées !
Que nous font leur tactique et leurs pompeux dehors ?
Quels gages donnent-ils ? seront-ils assez forts
Pour parachever l'œuvre à leur zèle commise,
Pour conduire le peuple à la terre promise ?
Ces Moïses tribuns qui se font ses soutiens,
Avec l'esprit céleste ont-ils des entretiens ?
Dans ce brûlant désert qui mène à l'Idumée,
Ont-ils ces deux signaux de flamme et de fumée
Qui, sous un ciel limpide ou dans l'air ténébreux,

Marchèrent quarante ans en tête des Hébreux?
Non, non, à trop d'erreurs c'est encor nous soumettre.
Ce n'est pas à tâtons qu'on doit choisir un maître :
Fondez un précédent : qu'à dater d'aujourd'hui,
Quiconque pour ce rang briguera votre appui,
En conclave privé déshabillant son âme,
De son règne futur formule le programme;
Au candidat ministre imposez, comme loi,
Ce terrible examen des articles de foi,
Cette enquête féconde en logiques tortures,
Que l'électeur impose à vos candidatures;
Et quand vous aurez dit ce que le peuple attend,
Par un oui, par un non qu'il réponde à l'instant :
Nous voulons, au dedans, que la loi libérale
Élargisse nos droits à l'urne électorale,
Et n'investisse pas de plus d'autorité
La cote de l'impôt que la capacité.
Nous voulons que le serf de la manufacture,
Le soir, dans son grenier rencontre une pâture,
Et ne convoite plus d'un regard défaillant

Le cheval ou le bœuf qui mange en travaillant.
Nous voulons qu'avant tout, la paternelle Chambre,
Brisant en vingt tronçons le glaive de septembre,
Efface de nos lois l'outrage immérité
Du bâillon que la peur mit sur la vérité.
Nous voulons, au dehors, que, libre d'avanie,
Notre saint pavillon couvre l'Océanie,
Qu'un bill réparateur, de haut lieu descendu,
Console un grand marin de plus qu'il n'a perdu.
Nous voulons, quel que soit l'océan qu'il explore,
Que tout vaisseau voguant sous l'ombre tricolore
Soit lui seul, après Dieu, le maître sur son bord,
Sans qu'un gendarme anglais vise son passeport,
Sans que, sur le soupçon d'un infâme commerce
Qui sur les blancs d'Irlande impunément s'exerce,
Sur nos ports consternés, pour éclaircir ce point,
Un forban philantrope entre, le sabre au poing.
Nous voulons (se peut-il que la France ternie
Dorme depuis quinze ans dans cette ignominie!
Nous voulons, puisque enfin ce sol incandescent

Où nous semons tant d'or, de sueurs et de sang,
Ce rivage africain, conquis et tributaire,
Est à nous, beaucoup mieux que l'Inde à l'Angleterre,
Nous voulons que ce droit de souveraineté
Passe en plein parlement comme un droit accepté;
Que sa diplomatie, égale en déférence,
Dans l'empire d'Alger légitime la France,
Et consacre une terre où son consul futur
N'osera mettre un pied sans notre *exequatur*.

Barthélemy.

Imprimerie Lange Lévy et Comp. 16, rue du Croissant

NOUVELLE

NÉMÉSIS

SATIRES

PAR

BARTHÉLEMY.

VII

AUX DEUX-CENT-TREIZE.

PARIS

CHEZ B. DUSILLION, 13, RUE DU COQ-SAINT-HONORÉ,

ET TOUS LES MARCHANDS DE NOUVEAUTÉS.

1845

VII

AUX DEUX-CENT-TREIZE

(9 janvier 1845.)

Si quid mea carmina possunt,
Nulla dies unquam memori vos eximet ævo.

Si mes vers conservent quelque empire,
Votre nom franchira les siecles étouffants.

VIRGILE, *Énéide,* liv. IX, trad. en vers par Barthelemy.

Qu'on pavoise de deuil l'hôtel des Capucines;
Que les lames d'argent et les blanches crépines
Tombent, de la tenture appendue au plafond,
Sur le haut catafalque exhaussé dans le fond;
Brûlons autour de lui la gomme aromatique;
Qu'on inscrive les noms du corps diplomatique;
Que lord Cowley lui-même, armé de l'aspersoir,
Jette l'onde lustrale au cercueil du Pouvoir.

Il n'est plus; mais, avant d'être mis sous la pierre,
Si quelques soubresauts agitent cette bière,
Ne soyons pas émus par ce signe trompeur :
Un mort galvanisé ne doit pas faire peur.
Et pourtant les jongleurs dont l'impie artifice
Prolonge à ce cadavre un mouvement factice,
Ceux qui, dans le moment où son pouls s'arrêta,
Excitèrent sur lui la pile de Volta;
Ces vains opérateurs, oubliant leur défaite,
Célèbrent cette mort ainsi qu'un jour de fête.
On dit qu'on les a vus, le soir même du jour
Où leur Melchisedech fut broyé sans retour,
Chez un Lemardelay, recéleur de la troupe,
Porter à l'Angleterre un toste à pleine coupe,
Et, dans un air chargé d'hydrogène et d'azot,
Vociférer en chœur : GREAT TRIUMPH OF GUIZOT !
Rabattons cet orgueil; délateurs équitables,
Pour ces proscrits hautains osons dresser nos tables;
Et puisque, cette fois, leur peur n'a pas bravé
Le vote distinctif par assis et levé,

Fouillons dans cette nuit; que notre voix raconte
La victoire qui fait leur éternelle honte,
Et que ces vers d'airain, inflexibles chaînons,
Attachent en faiseau leurs prosaïques noms.

Entre tous ces vainqueurs que le cyprès couronne,
Proclamons, avant tout, ceux qu'envoya le Rhône :
Fulchiron, l'arc-boutant du parti guizotin,
Terme l'inamovible, et le changeant Martin,
Et Sauzet, qui, tremblant de résoudre un problème,
En face du public, s'escamota lui-même,
Pendant que mille cris, renforcés par l'écho,
Rappelaient au fauteuil le président Bosco.
On distingue auprès d'eux ceux que la Saône-et-Loire
Nomma pour leur profit, plus que pour notre gloire,
Deux tribuns dont, sans moi, nul ne saurait le nom,
L'ambassadeur Varenne, avec Brunet-Denon.
Dejean, Espéronnier, Ressigeac, voilà l'Aude;
La Loire est peu coupable, elle n'a fait qu'un Baude;
Le vote de Marmier n'accuse que Vesoul.
La ville où dominait l'orgueilleux capitoul,

Parapha d'un Martin l'électoral diplôme.
Chabaud-Latour (baron), Lafarelle, Labaume,
Offrent un spécimen des sommités du Gard.
La Gironde a fourni cinq amis à Pritchard,
Du ministère anglais intrépide phalange,
Lasalle, Henry Gallos, Hervé, Roul et Lagrange.
La Dordogne, sa sœur, s'enorgueillit de voir
Debelleyme et Garraube enrôlés au pouvoir;
De baigner de ses flots les remparts d'une ville
Qui nomma Saint-Aulaire, et Magne, et Malleville,
Et toi qui, de bravos vainement accueilli,
Es tombé de sommeil sous les lauriers d'Isly.
O Dordogne perverse, ô funeste parente!
Ton onde a corrompu l'une et l'autre Charente;
Hélas! nous lui devons Dulimbert, Lemercier,
Tesnières, Chassiron, Desmortiers, Tupinier,
Et Rasteau, dont toujours la boule fut sinistre,
Et Duchâtel, qui vote en député ministre.
Mais dans la Haute-Vienne et la Creuse à la fois,
La France, par bonheur, ne pleure que deux choix,

Cornudet, Peyramont, inhabile à se taire.
Vous avez mieux compris le vœu du ministère,
Quand il vous convoqua jusqu'à l'arrière-ban,
Électeurs de Rodez, d'Alby, de Montauban,
Vous qui buvez le Gers et le Lot-et-Garonne,
Vous que de ses hauteurs la Lozère couronne ;
Un jour, n'en doutez pas, vous rendrez compte au ciel
D'avoir fabriqué Pons, Vergnes, Gaujal, Cibiel,
Docile quatuor qu'un seul vote associe ;
D'avoir créé Janvier, Lacombe, Dalmatie,
Decases, Barada, Dumon, Duprat, Duthil,
Le juge Chandordy, le substitut Persil,
Laplagne et Paganel, plus dignes de remarque
Que Toye, et Meynadier, et Rivière de Larque.
Les Landes, nonobstant l'aridité du lieu,
Ont vu fleurir Laurence, Etchegoyen, Durrieu.
Ce ruminant troupeau, qu'un même zèle entraîne,
Tomba, pour nos affronts, des sommets de Pyrène :
Lavielle, Fould, Parès, Lacaze, au frère actif,
Gauthier et Liadière, orateur incisif,

Chegaray, Daguenet, dont l'ardeur méritoire
S'illustra par le vote et le réquisitoire.
L'Ariége, qui se cache au fond du dernier plan,
N'offre que Dugabé secondé par Dilhan.
Ne nous fatiguons pas de prolonger ces listes,
Poursuivons dans le sud nos fougueux Pritchardistes,
Ceux que lord Aberdeen tient liés à son char :
C'est le doux Pascalis, Poulle et Boulay du Var.
Hauterive et Gravier ont les Alpes pour trône.
Dieu merci! je ne vois dans mes Bouches-du-Rhône
Qu'un seul homme ayant droit à notre juste index,
Grille, qui fait contraste au grand orateur d'Aix.
La terre que Pétrarque énerva de sa muse
Montre Mottet, Meynard et Cambis de Vaucluse.
Gardons-nous d'oublier au milieu de leurs rangs
Bert, Réal, Couturier, Périer, Giraud, Laurans,
Mandataires trompeurs qu'au sénat du royaume
L'Isère expédia, complice de la Drôme.
Sans doute que l'Ardêche a poussé maint hélas,
En voyant Tavernier, Champanhet et d'Anglas :

Que l'Auvergnat Clermont garde une sérénade
Pour Molin, pour Morny, pour Pagès et l'Anglade ;
Et que le bon Cantal, en ses regrets profonds,
Pleure sur Dessauret, Salvage et Bonnefonds.
Unissons nos douleurs avec la Haute-Loire,
Lafressange et Richon sont de ce territoire.
Le Doubs n'a recruté dans son département
Que Vejux, Magnoncourt et le questeur Clément.
Pour une simple erreur pardonnons à la Nièvre,
De tous ses députés Lafond seul prit la fièvre;
Un seul au Maine-et-Loire infligea cet affront,
Sevret, dont quelques-uns plus tard se souviendront.
Oh ! combien de cités se frappent la poitrine
En voyant leurs élus courbés sous la Doctrine * !
Bourges pleure aujourd'hui, *dolorosa mater*,
Sur Larochefoucault autant que sur Mater;

* Signalons, au milieu de cette iniquité,
Les sept départements purs de l'indemnité :
L'Hérault, l'Indre, Niort, Tours, l'Orne, la Mayenne
Et la Vendée, autant française que chrétienne.

Le Loiret et l'Allier reprochent à leurs villes
Loynes, Sevin-Mareau, Meilheurat, d'Idevilles ;
La Côte-d'Or ne peut expliquer le hasard
Qui fourvoya son choix sur Vatout et Nisard,
Et Melun, se couvrant la tête de sa robe,
Accuse d'Haussonville, et Ségur, et Lebobe.

Heureux Paris! du moins dans ton fertile sein,
Où de tant de tribuns on vit naître l'essaim,
Après Jacqueminot et le banquier Lefebvre,
Locquet est le seul nom qui ferme notre lèvre;
Mais, hélas! en plongeant autour de l'horizon,
Nos yeux sont attristés par la comparaison :
Versailles, ta voisine, a, contre son attente,
D'Hernoux et de Daru regretté la patente.
La Seine-Inférieure a mûri sur ses bords
Des fruits bien savoureux pour la bouche des lords :
Chasseloup de Francfort, Vitet, Dubois, Couture,
Barbet et Lesciguenr, triste législature !
La Sarthe, ainsi que l'Oise, a conservé son rang
Par Basse et Montesquiou, par Lemaire et Legrand.

La Marne de Châlons, aux rives nourricières,
Revendique Perrier, Chaix-d'Est-Ange, Bussières,
Et Lenoble, et Dozon, dont les nouveaux amis
Ont poussé la prêtrise au temple de Thémis.
Souffrez que, pêle-mêle, ici, ma voix vous nomme,
Dignes représentants des peuples de la Somme,
De l'Aube, de Chaumont, de Chartres et de Blois;
Aux faveurs de mon vers vous avez tous des droits,
Massey, Cadau d'Acy, Peltereau-Villeneuve,
Chasles, Raguet-Lépine, Uzès, Armand, Demeufve,
Desmousseaux de Givré, Pommeroy, Doguereau,
Duval-Fraville, et toi, ministre encor nouveau,
Hasardeux Salvandy, qui, cette fois peut-être,
Oses viser plus haut qu'au fauteuil du grand-maître.
Du Centre et du Midi ne soyez point jaloux,
Députés du Nord-Est; je vous nommerai tous:
Par Dalloz et Parcey le Jura se révèle;
Voici Paixhans, Ardant et Roux pour la Moselle;
Saglio, Schauenburg, Hell, Bellonnet, Kœchlin,
Hartmann et Golbery pour l'un et l'autre Rhin;

Didelot, Siméon et Costé pour les Vosges.
Associons encore à ce concert d'éloges
La Lorraine, d'où sont venus en bataillon
Coste, Croissant, Moreau, Vatry, Jamin, Gillon,
Et Génin, et l'Espée; et la sauvage Ardenne,
Qui vomit Lavocat, Oger, Cunin-Gridaine.
Montrez, à votre tour, ô Normands et Bretons!
Le riche contingent fourni par vos cantons :
Il est vrai que Berthois est le seul fruit de Renne;
Que les Côtes-du-Nord, assez vaste domaine,
N'ont produit que Tueux; mais en revanche, aussi,
L'Eure a fait Leprévost, et Laffitte, et Passy.
Langle, Goury, Lascaze, ornent le Finistère.
Le Morbihan a mis au banc parlementaire
Lacoudrais, et Vigier, et Boblaye, et Bernard,
Et Genty de Bussy, pris dans ce traquenard.
L'équité ne veut pas que ma liste retranche
Bonnemains, Ribouet, et Legrand de la Manche.
Géographe inexpert, dans ces moments trop courts,
J'ai de la longue Loire abandonné le cours;

J'y retourne à la hâte, et ma nomenclature
Par Bignon et Le Ray ferme son embouchure.
Enfin, le Calvados, aux rocs fondamentaux,
Des destins de la France immenses piédestaux,
Ont fait surgir sur nous l'effrayant météore
Devant qui, tel qu'une ombre, Houdetot s'évapore,
Le soleil devant qui tous ces astres errants,
Zodiaque muet, tournent depuis quatre ans,
Et le seul, entre tant de sinistres visages,
Dont le nom ne doit point épouvanter ces pages.
Nous avons parcouru, d'un héroïque effort,
Le Sud, l'Est et l'Ouest; élançons-nous au Nord:
C'est du Nord autrefois que venait la lumière;
Hélas! qu'il est déchu de sa clarté première!
Que de ternes splendeurs, que de rayons anglais
Tombent du ciel de Lille et du Pas-de-Calais!
Delbecque, directeur des écoles publiques,
Harle, Esnault, Haubersaert, nullités politiques,
Le chancelier Martin, Delessert, Montozon,
Maingoval, le dernier sous ce pâle horizon.

Peut-être, en explorant cette immense surface,
De quelque *Deux-cent-treize* ai-je perdu la trace ?
Oui, sans doute : le Lot, imperceptible nom,
A ma vue attentive a dérobé Calmon.
Dans la Haute-Garonne et la Loire de Nantes
Je n'ai point aperçu deux gloires rayonnantes ;
Je rends donc, n'en déplaise à l'ordre du tableau,
Jousselin aux Bretons, à Toulouse Amilhau.
Sur le continent seul j'ai cherché des victimes,
Sans songer qu'au delà de ses bords maritimes,
Sous le même drapeau, la Corse avait uni
Agénor Gasparin et Sébastiani.
Mais dans cet alphabet où mon œil qui rayonne,
Aux deux extrêmes points trouve l'Ain et l'Yonne,
Par quel étrange oubli, sur mon large vélin,
N'ai-je point annoté ni l'Yonne ni l'Ain ?
Excusez une erreur qui n'est pas criminelle,
Baumes, Vuitry, Girod, Angeville, Tournelle,
Perrier, Poisat ! et vous que lèse un même tort,
O Sahune! ô Vallon! et toi Muret de Bort,

Trio qu'un sort fatal lança de la Corrèze
Pour compléter le nombre exact de DEUX-CENT-TREIZE.
Ah! respirons!... Depuis, bien plus de vingt hivers,
Que je dresse des mots aux allures du vers,
Jamais je n'éprouvai de dures insomnies
Autant que pour former ces longues litanies,
Et, j'ose l'espérer, c'est la dernière fois
Que le destin m'aura réduit à ces abois.
J'en demande pardon à vous, troupe choisie
Qui ne concevez pas des vers sans poésie,
Et dont l'œil dédaigneux semble me reprocher
Les techniques horreurs qu'il m'a fallu toucher.
Oui, je viens d'aligner un tableau statistique,
Oui, certes! la matière est bien impoétique;
Que faire? il le fallait; dans nos jours de malheurs,
Je marche en un sentier semé de peu de fleurs,
Et bien souvent (du ciel la volonté soit faite!)
Le citoyen, en moi, fait taire le poète.
J'ai cru faire aujourd'hui preuve de dévoûment
En imposant la rime à mon dénombrement,

Convaincu que le vers, de sa lame incisive,
Creuse dans la mémoire une empreinte plus vive;
Et quand viendra le temps où tous ces noms consorts
De l'urne fatidique assiégeront les bords,
Pour mieux rendre à chacun lisibles ces colonnes,
Nous les ferons tirer en lettres patagones,
Afin que cette liste, accablant écriteau,
Aux électeurs futurs serve de memento.

Imprimerie Lange Levy et Comp., 16, rue du Croissant.

NOUVELLE

NÉMÉSIS

SATIRES

PAR

BARTHÉLEMY.

VII

LES ESCARPES.

PARIS

CHEZ B. DUSILLION, 13, RUE DU COQ-SAINT-HONORÉ,

ET TOUS LES MARCHANDS DE NOUVEAUTÉS.

1845

VII

LES ESCARPES

(2 février 1845.)

J'entends crier partout, Au meurtre! on m'assassine!
BOILEAU (cité à regret).

Comme Haroun al Raschid, calife ambulatoire,
Ou comme ce héros d'une impossible histoire,
Que, pendant plus d'un an, coupée en feuilletons,
Vendit Eugène Sue aux abonnés gloutons,
Il m'arriva parfois, quand sur notre hémisphère
Dominent le silence et l'ombre somnifère,

A cette heure où Paris, allongé sur le flanc,
Polyphème repu, dort d'un sommeil ronflant,
Il m'arriva d'errer dans ces lieux solitaires
Où des yeux plus subtils ont vu tant de *mystères*,
Invoquant, épiant, flairant à chaque pas
D'excentriques hasards qui ne surgissaient pas;
Ma police en défaut trouvait, pour toute aubaine,
La ronde militaire ou la patrouille urbaine,
Croiseurs officiels qui, frustrés d'un rapport,
Honteux, ainsi que moi, s'en retournaient au port.
Aussi, depuis longtemps, citadin taciturne,
Las de pérégriner sur le pavé nocturne,
Tristement au logis chaque soir je rentrais
A l'heure pudibonde où l'on rentre au Marais.
Tout à coup, ô bonheur ! ô changement de scène !
L'épouvante fleurit aux deux bords de la Seine;
Le *Siècle* coup sur coup m'apporte dans mon lit
Un crime tiède encore ou du moins un délit;
D'assassins, de Burkers la métropole est pleine;
C'est pire qu'au bon temps où les *tireurs de laine*,

Sur le *pont* alors *Neuf*, en plein jour répandus,
Enlevaient les manteaux des passants morfondus,
Où le pauvre Boileau, qui m'a fourni mon texte,
Tremblant et demi-mort se levait, sous prétexte
Qu'un effronté filou d'un coup de pistolet
Ébranlait sa fenêtre et perçait son volet.
Paris est devenu moins sûr que la Calabre;
Sur le boulevard même, où le haut candélabre
Rayonne, à faire honte au soleil de midi,
On découvre souvent un homme *refroidi;*
Les plus braves, craignant un hostile entourage,
Chez Lepage ou Devisme achètent du courage,
Et c'est bien vainement qu'en ces jours de terreur,
Sur l'existence humaine on cherche un assureur.
Ranimé par ces bruits, je me remets en course,
Heureux d'aventurer ou ma vie ou ma bourse,
Avec l'espoir fondé du chimérique honneur
Que présente un colloque avec un *Chourineur;*
Eh bien ! je le déclare ici sans vaine gloire :
Vingt fois, par une nuit fantasmatique et noire,

J'ai fait le Childe-Harold dans l'immense Paris,
Vingt fois, à l'heure même où sous de chauds abris
Vous dormiez, ô bourgeois ! bercés par de doux rêves,
Aux angles de la Morgue et de la rue aux Fèves,
Dans le fangeux circuit qui se tord sous Pantin,
Depuis les quais déserts du canal Saint-Martin
Jusqu'à la terre d'Ulm et de la Contrescarpe,
J'ai tout vu, tout fouillé : pas l'ombre d'un *escarpe*......
Sans doute, en d'autres lieux ils *travaillaient* alors,
Et ma mauvaise étoile a trompé mes efforts;
Aussi, sans argüer de cette circonstance,
Je veux bien de l'espèce admettre l'existence,
Je veux croire aux malheurs dûment verbalisés
De tous les réclamants morts ou dévalisés;
Et souscrire surtout aux preuves plus précises
Qui montent chaque jour sur les bancs des assises...
Mais, conclure de là qu'en nos temps plus maudits
L'enfer a fait éclore un surcroît de bandits,
Que du meurtre et du vol la phalange effrénée
De plus noirs attentats signale cette année,

Je le nie : en tout temps le bien comme le mal
Dans notre fourmilière a son chiffre normal;
Le crime insatiable, ainsi qu'un minotaure,
D'une dîme de chair tous les ans se restaure ;
Le poignard ne boit pas plus de sang qu'il n'en but,
Et la Morgue immuable a son même tribut.
Pourtant, me dites-vous, d'où vient qu'en plus grand nombre
Des récits d'épouvante ont rebondi de l'ombre,
D'où vient que les journaux, entre les *faits divers*,
Ont noté plus d'horreurs qu'aux précédents hivers?
Comment nous expliquer ce triste phénomène?
Le voici : les journaux, quel que soit leur domaine,
Ont des temps de disette où leur génie à bout,
Pour l'exigeant lecteur, s'alimente de tout;
Quand rien ne surgit plus dans notre Babylone,
Pour peupler le désert de la triple colonne,
Le *coupeur* aux abois qui connaît son terrain
Invente le chou-monstre ou le serpent marin ;
Cette fois la famine envahissait la Presse;
Depuis plus de trois mois, pour nourrir sa détresse,

Elle rongeait Pritchard, Guizot, Abder-Rhaman,
L'histoire était bien maigre ainsi que le roman :
Alors, pour épicer ce régime un peu fade,
Les journaux, surtout ceux qui par vaine parade
Avaient, à l'étourdie, et sans hausser d'un franc,
Agrandi leur format déjà beaucoup trop grand,
A l'abonné, friand de nouvelles banales,
Des sinistres du jour jetèrent les annales,
Et sur le bon Paris secouant ce recueil,
Jusque dans leurs bureaux épanchèrent le deuil.

Bénissons toutefois leur zèle hyperbolique :
Delessert, pour complaire à la terreur publique,
Multipliant ses yeux, ses oreilles, ses mains,
Traîna sa herse au fond des plus fangeux chemins,
Cerna les *tapis-francs*, étrangla, comme Alcide,
Les Cacus, retranchés sous leur trappe homicide,
Et jeta, pêle-mêle, à l'obscène prison
Ce ténébreux bétail qui souillait l'horizon.

Nous avons vu, depuis, leurs bandes enchaînées
Sous le plafond des lois se suivre par fournées,
Exhalant des senteurs d'orgie et de charnier :
C'est l'*escarpe* sanglant, le sombre *vanternier*,
L'*habit noir*, le *chanteur* et bien d'autres encore;
Chaque genre de crime est une métaphore;
Alphabet du sabbat, langue des cabanons!
Le juge avec dégoût articule ces noms,
Et, pour dernier méfait de cette abjecte classe,
Dans le vocabulaire ils volent une place.
O sinistre sujet de navrantes douleurs!
O Paris, doux jardin semé de tant de fleurs,
Il n'est donc que trop vrai, tes bourbes purulentes
Font germer cet amas de vénéneuses plantes!
Quoi! tous ces hommes-là, grappés comme un essaim,
Hier, libres comme nous, circulaient dans ton sein!
Et leur caste lépreuse, à peine décimée,
Entre nos murs encore erre à l'accoutumée!
Et vingt fois, chaque jour, notre coude en passant
Froisse celui d'un homme aux doigts tachés de sang!

Vous frémissez de voir ces vétérans du crime
Avec leur face creuse où leur âme s'imprime ;
Frémissez encor plus en voyant devant vous
L'enfant qui vole et tue, avec des traits si doux !
O terreur! la nature, ainsi qu'au fruit acerbe,
Donne-t-elle naissance à l'assassin imberbe?
Fait-elle des cerveaux infiltrés de poison,
Où le meurtre et le vol devancent la raison?
Non, l'homme n'est pas fait de cette boue immonde,
Avec l'instinct du bagne il ne vient pas au monde ;
Et, même en admettant comme nécessité
Un penchant organique à la perversité,
Ce penchant, qui, parfois, avorte dans son germe,
Ne croîtrait pas au point de naître avant le terme,
Si quelque souffle impur, quelque fétide esprit
N'en brisait l'enveloppe avant le temps prescrit.
Quel est donc cet agent? Quelle cause inconnue
Mûrit sitôt le mal dans l'enfance ingénue?
Quel est ce noir Typhon dont le pouvoir maudit
En monstruosités tout d'un coup la grandit?

Pour s'instruire si vite a-t-elle ses Lancastres ?
A quel secret principe imputer ces désastres ?
Sur quels fronts fulminer en cris accusateurs?
Qui nommer? Vous d'abord, dramatiques auteurs
Qui cherchez, selon vous pour rajeunir la scène,
Un intérêt crispant par l'horrible et l'obscène,
Et façonnez le peuple à ne plus s'émouvoir
Du vol, du rapt, du meurtre, ennoblis chaque soir ;
Vous avez beau donner, par un vieil artifice,
La palme à la vertu, le châtiment au vice,
Dans les sillons des cœurs grossièrement instruits
La semence du mal porte seule des fruits ;
Chaque crime fictif de votre répertoire
Dans le monde réel se transforme en histoire,
Le poignard du théâtre en sortant nous poursuit :
Vingt fois en traits de sang Chatterton fut traduit ;
L'exemple de Vautrin, dans les rangs populaires,
Inspire moins l'horreur que le goût des galères ;
La vieille tour de Nesle, aux mystères ardents,
Sous l'ignoble mansarde a fait des Buridans ;

Cette sinistre *Auberge* où Frédéric Lemaître,
Lui, si noble, si beau, si grand quand il veut l'être,
Souffletant le remords, enjolivant le deuil,
Livre aux rires publics l'infortuné *Cerfeuil*,
Ce vil drame jamais une fois ne s'étale,
Sans calquer dans un cœur quelque empreinte fatale,
Et plus d'un homme pur, subitement pourri,
Va répéter son rôle en face du jury.

Ne vous étonnez pas si ma voix vous accuse,
Vous aussi, qui prenez un argousin pour muse,
Qui, pour moraliser l'échoppe et le salon,
Promenant vos lecteurs par Brest et par Toulon,
Dans vos travaux forcés épongez ce repaire,
Tristes littérateurs dont Vidocq est le père!
L'imprudent qui vous lit, blasé par vos leçons,
Devant l'épouvantail ne sent plus de frissons;
Le crime, révoltant dans la langue connue,
Du grotesque des mots, grâce à vous, s'atténue;

De tout écart possible il s'excuse en argot,
Il pardonne au forçat sous le nom de *fagot ;*
Il sait bien que la loi punit l'homme qui vole,
Mais que rien ne défend de *rincer une piole;*
Le bagne n'est qu'un *pré* pour son regard serein;
Il frémit au poignard, il sourit au *surin ;*
Quand il va s'embusquer dans la forêt prochaine,
Il n'assassine pas, il fait *suer le chêne,*
Et la *tolle,* où finit son coupable destin,
Lui cache l'appareil qu'inventa Guillottin.
Hélas! c'est malgré moi que votre dialecte
Répand sur cette page une vapeur infecte ;
Honte à qui propagea ce langage pervers,
Effrayant pour la prose, encor plus pour le vers!

Mais c'est à vous surtout que mon réquisitoire
Ne craint pas d'imputer un scandale notoire,
Chroniqueurs du Palais, qui, dès le grand matin,
Des procès palpitants semez le bulletin.

Pourvu qu'il soit exact à vos cours d'audience,
L'apprenti malfaiteur marche vite en science,
Trois mois d'abonnement en font un maître ès arts,
Il *jaspine bigorne et dévide le jars;*
Dans votre catéchisme il apprend sans mystère
Des tours les plus subtils le *truc* élémentaire;
Tous les genres de vols, divulgués tant de fois,
Depuis l'*américain* jusqu'au *vol à la poix*,
Il les connaît; il sait que la mode assassine
Adopte cet hiver le masque de résine;
Il sait, par vos secrets confiés au public,
Que la province même a proscrit l'arsenic,
Il sait de quels poisons on ne craint pas les preuves,
Et de quel pur froment les aspirantes veuves,
Dans l'humble ferme autant qu'au fond de leurs châteaux,
Pour des époux vieillards pétrissent des gâteaux.
Encor si votre style, ainsi que le Digeste,
Était froid, lourd, pâteux, il serait moins funeste;
Mais, comment le nier! ce prisme insidieux,
Cet esprit feu-follet, qui fascine les yeux,

Vous en avez beaucoup, vous en avez trop même :
Chaque article du Code est un petit poëme;
Gendarmes, accusés, témoins, juges, bourreau,
Tout vous sert pour dresser un théâtre au barreau :
Là, selon le sujet, vous ourdissez la trame
D'un joyeux vaudeville ou d'un noir mélodrame,
Affublant le petit ou le grand criminel
D'un rôle tour à tour bouffon ou solennel.
Et voilà ce qui doit charger vos consciences :
A force de grandir vos scènes d'audiences,
De draper en héros l'homme atroce et brutal,
D'exhausser la sellette en noble piedestal,
De changer les sabots en cothurnes tragiques,
D'exagérer partout ces types énergiques,
Ces natures de feu que la fatalité
Pousse aux grands attentats, plus que la volonté,
De coudre à des haillons vos poétiques franges,
Le levain de l'orgueil pénètre dans ces fanges;
Ces êtres destinés à l'oubli ténébreux
Exultent de fixer tant de regards sur eux;

Votre article rayonne au fond de leur taverne,
Et quand, à la lueur de l'huileuse lanterne,
Un de leurs noms maudits scintille par bonheur,
On garde ce lambeau comme un brevet d'honneur.
Vous ne songez donc pas que ce qui glorifie
La honte du forfait, c'est la typographie?
Que le bandit obscur, soldat de carrefour,
S'électrise à l'espoir de vos ordres du jour?
Que le *môme*, puni pour une simple faute,
Trépigne en contemplant un *pègre de la haute?*
Que l'humble *fourlineur,* ardent à parvenir,
De l'*escarpe* historique aspire l'avenir?
Depuis que votre plume illustra Lacenaire,
Que de fois, convoitant sa gloire sanguinaire,
Un demi-criminel, de son obscurité,
Jaillit sous l'aiguillon de la célébrité!
De ses nombreux exploits grand par votre hyperbole,
Pied-Noir, en ce moment, se fait une auréole,
Et ses tristes lauriers, qu'il doit à vos bravos,
Empêchent de dormir ses ignobles rivaux.

Si c'est votre devoir d'enregistrer les crimes,
Que ne les couvrez-vous de prudents pseudonymes,
Sans illustrer ainsi vos héros du Parquet
Par leurs noms et prénoms suivis du sobriquet?
Que n'avez-vous recours, sans perdre un seul scandale,
Au *mezzo termine* qu'offre l'initiale?
Sachez qu'en proclamant de vos dix mille voix
Le nom d'un accusé, vous dépassez vos droits;
Que si, pour garantir la défense complète
Du malheureux assis sur la noire sellette,
La sage loi voulut qu'aux débats du procès
L'affluence publique obtînt un libre accès,
Elle n'entendit pas, comme préservatoire,
D'autre publicité que celle du prétoire;
La sienne s'évapore après le jugement,
Celle de vos journaux dure éternellement;
La sienne lui présente une égide certaine,
Ce qu'inflige la vôtre est un surcroît de peine;
Cet excès de pouvoir n'est point votre attribut;
Le verdict imprimé va plus loin que son but;

L'infamant pilori qu'on dresse pour une heure,
Tombe, l'heure écoulée, et le vôtre demeure,
Plus visible, plus haut, plus flétrissant encor
Que celui du bourreau devant la grille d'or.

Barthélemy.

Imprimerie Lange Lévy et Comp., 16, rue du Croissant.

NOUVELLE

NÉMÉSIS

SATIRES

PAR

BARTHÉLEMY.

IX

LES ULTRAMONTAINS.

PARIS

CHEZ B. DUSILLION, 13, RUE DU COQ-SAINT-HONORÉ,

ET TOUS LES MARCHANDS DE NOUVEAUTÉS.

1845

IX

LES ULTRAMONTAINS

(2 mars 1845.)

Non serviam.
JÉRÉMIE, chap. II, vers. 21.

Il y a abus.
Formule du Conseil d'État.

Puisque, non satisfaits du royaume des cieux,
Et portant sur le nôtre un sceptre ambitieux,
Vous assimilez Rome aux choses de la terre,
Ne vous étonnez pas qu'elle soit tributaire
De ce *fatum* puissant dont les aveugles mains
Font grandir et déchoir les empires humains.
L'Église séculière eut ses phases de gloire,
Sous le pontificat du septième Grégoire,
Aux temps où l'on voyait un Alexandre-Trois
Appuyer son orteil sur la tête des rois,

Où le représentant d'un Dieu né sous le chaume,
Qui n'avait pas un grain de sable pour royaume,
Non content d'asservir, despote souverain,
La chrétienté d'Europe à sa crosse d'airain,
Quand Colomb fit surgir l'Amérique de l'onde,
Au fond du Vatican ouvrant la mappemonde,
Coupait l'autre hémisphère en un domaine égal,
L'Occident à l'Espagne et l'Est au Portugal.
Eh bien ! pour renverser les Césars en étole,
Pour broyer le ciment du nouveau Capitole,
Le destin, cette fois, n'invoqua pas l'effort
D'un déluge de fer précipité du Nord :
Deux hommes, que pas même un soldat n'accompagne,
Luther et Guttemberg sortent de l'Allemagne,
L'un soufflant sa parole, orageux aquilon,
L'autre n'ayant en main qu'un alphabet de plomb.
Ils s'avancent tous deux, en semant la lumière
Dans le palais de marbre et l'obscure chaumière,
Et les rois, engourdis dans un sommeil pieux,
S'éveillent en sursaut, en se frottant les yeux,
Et, lasse de plier sous un joug séculaire,

La vieille Europe entend sonner la nouvelle ère,
Et du haut des sept monts où pénètre le jour,
Le colosse mondain s'abîme sans retour.
Pleure donc ! prends le deuil, Rome du moyen âge !
Rien ne te rendra plus ton injuste apanage ;
Compte combien sur toi le ciel versa d'affronts,
Et combien ta tiare a perdu de fleurons :
Le schisme dont le front émoussa l'anathème,
Le schisme est catholique encor plus que toi-même ;
Les rameaux de Luther, que le sang féconda,
Couvrent les mers du Sud, l'Inde et le Canada ;
L'Angleterre, autrefois ta servante soumise,
Dans la haine du Tibre entretient la Tamise;
La Suisse t'a ravi ses plus riches cantons;
L'Allemagne chancelle, et si nous remontons
Vers tes anciens vassaux frissonnants sous le pôle,
Nous les retrouvons tous sous le nouveau symbole.
Nous-mêmes, tes enfants, qui, plus proches de toi,
Sommes demeurés purs dans notre antique foi,
Bien que toujours liés par ta divine chaîne,
Nous avons secoué ta puissance mondaine,

Et, mûrs pour discuter notre droit et le tien,
Nous t'avons soustrait l'homme et laissé le chrétien.
Qu'est devenu le temps où les princes crédules
Couvraient de blonds sequins le parchemin des bulles ?
Où tes neveux, passant sous des arcs triomphaux,
Constellaient de clous d'or les pieds de leurs chevaux ?
Hélas ! dans tes bazars, où la croyance est morte,
L'indulgence au rabais vainement se colporte,
Et sur le tronc papal, où tant d'or fut perçu,
L'insolente araignée a croisé son tissu.
A peine, en fatiguant un mesquin patrimoine,
Ton corps matériel récolte un pain d'avoine ;
L'ongle du fisc s'émousse à gratter des budgets ;
Quel impôt recueillir de tes maigres sujets,
Malheureuses brebis que, pour nourrir la ferme,
Le ciseau pastoral tond jusqu'à l'épiderme ?
Que dis-je ! à d'autres mains ces droits sont dévolus,
Dans tes propres États rien ne t'appartient plus ;
Rothschild, qui sait de tout la valeur intrinsèque,
Jusque sur tes clochers plante son hypothèque,
Et le jour n'est pas loin où, dans le Vatican,

L'apostolique anneau sera mis à l'encan.
Ah ! trop longtemps le ciel endura le mélange
Du monde incorruptible à ce monde de fange ;
De ton double pouvoir si l'un rentre au tombeau,
L'autre qui lui survit jette un éclat plus beau ;
Chaque jour te remonte à ta haute origine ;
Reprends, avec orgueil, ta nudité pristine,
Et ne conserve plus, ainsi qu'il est écrit,
Que l'empire d'en haut fondé par Jésus-Christ.

Voilà Rome, voilà l'Église, le fantôme
Dont on veut rebâtir le terrestre royaume,
Le squelette poudreux que de secrets ressorts
Tentent de redresser debout, sur ses pieds morts :
Imprudents ! songez donc qu'en agitant sa bière,
Jusqu'à ses ossements vont tomber en poussière ;
Laissez l'arche en repos dans son dernier abri,
Son bois matériel est tout à fait pourri.

Et c'est dans nos moments de fiévreuses pensées,
C'est dans un siècle instruit par les choses passées,

C'est parmi nous, au sein de nos peuples nouveaux
Dont la liberté sainte a mûri les cerveaux,
C'est sur un sol purgé de l'idole gothique,
Où tout homme connaît son *Credo* politique,
Que vous osez venir planter le Labarum !
Que votre voix se mêle aux fracas du forum !
Que, vous érigeant seuls en docteurs orthodoxes,
Vous prêchez, sur les toits, vos hautains parodoxes!
Que vous revendiquez, au nom du Vatican,
Des titres abrogés par le droit gallican !
Pensez-vous qu'un pays qu'une Charte gouverne,
Qu'inonda de clartés la science moderne,
Subisse un vasselage à peine supporté
En des temps d'ignorance et de crédulité,
Un pacte que Louis, nommé Grand par l'histoire,
Repoussa comme un joug infamant pour sa gloire,
Et qu'en ses derniers jours imposa tristement
Maintenon décrépite à son royal amant ?
Non, ce serait trop loin pousser la tolérance,
Tant de docilité n'hébète pas la France ;
La liberté du zèle accordée à la foi

Ne va pas jusqu'au point de transgresser la loi.
Tant qu'au sein de la nuit, par des routes obliques,
Hasardant pas à pas vos pieds apostoliques,
Vous vous êtes glissés sous le secret des toits
Pour souffler aux esprits vos susurrantes voix,
Tant que votre milice, aux allures paternes,
S'est à peu près restreinte au fond de ses casernes,
Nous avons bien voulu, sans trop nous émouvoir,
Fermer complaisamment les yeux, pour ne point voir;
Nous vous avons laissé, dans vos mystiques rêves,
Pour faire concurrence aux reliques de Trèves,
Aux pèlerins croyants montrer avec orgueil
L'authentique tissu que possède Argenteuil;
Nous n'avons pas troublé, parmi des femmelettes,
Votre menu trafic d'agnus et d'amulettes,
De vos petits formats gauloisement écrits,
Que la maison Périsse imprime en papier gris;
Bien que jugeant au fond vos manœuvres suspectes,
Nous avons, sans humeur, toléré vos collectes,
Sous le pieux motif d'acheter au berceau
Des Chinois destinés à la dent du pourceau,

Tandis que vous changiez ces impôts débonnaires
En claustrales maisons et petits séminaires,
Sans que, jusqu'à ce jour, vous ayez, une fois,
Débarqué dans nos ports l'ombre d'un seul Chinois.
Mais puisque, face à face, en phalange serrée,
Le feutre sur l'oreille et la taille cambrée,
Prêtres belligérants, les armes à la main,
Vous venez aujourd'hui par le plus droit chemin,
Et que pour déclarer la guerre au territoire
Vous secouez les pans de votre toge noire,
Nous l'acceptons sans peur, et même avec plaisir;
Dans un malaise égal c'est trop longtemps moisir;
Nous préférons la haine à des amitiés louches,
Une franche bataille aux vaines escarmouches.
Ha! parce qu'on oublie avec bénignité
Une loi qui vous chasse à perpétuité,
Vous redressez vos fronts, ultramontains apôtres!
Au-dessus du niveau qui s'étend sur les nôtres,
Et le saint gonfanon, qu'agite votre bras,
Porte : NON SERVIAM, *je n'obéirai pas!*
Eh bien! quand vous auriez sur vos épaules d'homme

Les cous qu'ont les taureaux des campagnes de Rome,
La loi les courberait plus bas que vos genoux,
Avec sa main de fer, qui pèse autant sur nous.
Nous! consacrer jamais, en vertu d'un diplôme,
Une école rebelle au laïque royaume!
Nous! souffrir qu'en public vous souffletiez les droits
De l'Université, docte fille des rois!
Nous! dans tous les districts de tous vos diocèses
Autoriser un code hostile aux lois françaises!
Nous! admettre un moment, monstrueux attentat!
Un peuple dans un peuple, un État dans l'État!
Non, non, et trois fois non! la France méprisée
Serait à ses yeux même un objet de risée,
Et, comme un plat poltron, dans tous les carrefours,
Vous montreriez du doigt le peuple des Trois-Jours.
Vous êtes assez grands par votre sacerdoce,
Sans descendre aux soucis d'un terrestre négoce;
Restez dans vos hauteurs, bornez vos attributs
A desservir l'autel, loin des autres tribus;
La robe du lévite, aux franges virginales,
Ne doit point balayer la poussière des halles.

Ce qu'on pourrait permettre à l'iman, au rabbin,
Au brame, au desservant de Luther, de Calvin,
Le droit de s'immiscer dans la chose publique,
On ne peut l'accorder au prêtre catholique,
Du monde temporel il doit être écarté ;
Parlons ici sans haine et sans rivalité :
Vous avez déjà trop, par votre ministère,
D'une porte qui s'ouvre aux choses de la terre ;
Ce sombre tribunal, intime auscultateur,
Où, de sa conscience ingénu délateur,
Le repentir reprend sa pureté perdue,
Donne à la confidence une large étendue ;
Le prolixe pécheur, dans son *confiteor*,
Révèle ses secrets et bien d'autres encor ;
Le sexe qui mordit à la funeste pomme
Sait encore enlacer la volonté de l'homme,
Et par ce doux ressort que vous tournez sans bruit,
Vous soulevez le seuil du plus secret réduit;
Que de fois, dans sa couche, une instance dévote
D'un époux électeur détermina le vote !
Combien de Députés sont assis au milieu,

Sans savoir qu'ils sont là par la grâce de Dieu !
Si donc vous cumuliez avec vos droits de prêtres
Nos droits de citoyens, vous seriez seuls les maîtres ;
Non, la terre et le ciel c'est trop entre vos mains;
Bien que le saint pontife, évêque des Romains,
Porte en sautoir deux clefs que lui légua l'apôtre,
Il n'est pas chambellan de ce monde et de l'autre.

Voilà notre croyance et notre ferme vœu :
Libre à vous maintenant de raviver le feu,
D'anathématiser nos doctrines rebelles
Avec des mandements, des bulles, des libelles,
D'invoquer contre nous l'effroyable concert
Des foudres de Bonald et de Montalembert,
D'excommunier même, en dernière analyse,
Tous ceux qui ne sont pas les *ultrà* de l'Église,
En les déshéritant, comme à jamais exclus,
De cette part du ciel qu'espèrent les élus.
Qu'importe ! ces terreurs ne nous troublent point l'âme ;
Bien que voués par vous à l'éternelle flamme,
Autant que vous, au moins, nous nous croyons des droits

Aux célestes lambris que nous fraya la croix.
On dirait qu'avant vous, sous l'Église première,
Le monde tâtonnait en cherchant la lumière;
Et que Rome chrétienne eût disparu du sol,
Si votre Loyola, capitaine espagnol,
En quinze-cent-vingt-un, par un coup de fortune,
N'eût eu la jambe atteinte aux murs de Pampelune ;
On dirait qu'aujourd'hui n'est pas de bon aloi
La foi qui ne croit point aux *pères de la foi.*
Grâce au ciel ! en marchant dans nos routes secrètes,
Nous avons pour soutiens de plus sûrs interprètes ;
Voici quelle est la foi qui nous lie à son char :
C'est la foi de CELUI qui respectait César ;
La foi des saints martyrs, des purs cathécumènes,
Glorieux contempteurs des fragiles domaines;
Celle que, sans passer transfuges dans vos camps,
Gardent avec amour nos prêtres gallicans,
Nos pasteurs villageois, soldats de l'Évangile
Qui portent leurs mains d'or sur des vases d'argile,
Et dont la charité donne en double aliment
Le pain de la parole et celui du froment ;

Celle que sur la terre ont largement semée,
Avant François-Xavier et Charles-Borromée,
Les lumineux docteurs de l'âge byzantin,
Chrysostome, Basile, Athanase, Augustin ;
Celle que sur le roc ont fermement assise
Bossuet, le dernier des pères de l'Église,
L'onctueux Massillon, le foudroyant Pascal,
Nicole, Arnauld, Fleury, Rollin, tout Port-Royal,
Tous ces forts écrivains, aux nobles caractères,
Amis et nourrissons de ces grands solitaires.
Quand vous nous montrerez, dans vos rangs avortons,
Des noms aussi puissants que ceux que nous citons,
Nous verrons... Jusque-là, sous des lois tutélaires,
Vivez, et gardez-vous de forcer nos colres;
D'assez graves soucis grondent dans notre sein
Sans celui d'agiter contre vous le tocsin.
Que vous faut-il de plus ? votre zèle tragique
Sillonne en traits de sang la Suisse et la Belgique ;
Pourquoi venir ici de par delà vos monts ?
Pourquoi persécuter la paix que nous aimons ?
La discorde en vos cœurs est donc bien instinctive !

Au foyer fraternel à peine on vous ravive,
Que vous montrez le dard et menacez nos jours;
Vous êtes des ingrats, vous le fûtes toujours :
Avez-vous oublié l'époque sans exemple
Où les trombes du ciel passaient sur votre temple,
Où le boucher public sur son humide étal
Tronçonnait chaque jour le cou sacerdotal ?
Rappelez-vous l'orgie, aux refrains dérisoires,
De sa vineuse haleine infectant vos ciboires,
La fange des ruisseaux imbibant vos surplis,
Vos autels ou plutôt nos autels démolis,
Les candélabres d'or profanés par l'enchère,
La Harpe le rhéteur niant Dieu dans sa chaire,
Les soldats portant l'orge aux chevaux hennissants,
Aux lieux où l'hosanna montait avec l'encens;
C'en était fait du temple, et du culte, et du prêtre :
Voilà que tout à coup la France vit paraître
Deux hommes dont le front portait le sceau divin,
Un fondateur d'empire, un sublime écrivain :
L'un, pareil au Cyrus des antiques prophètes,
Redressa les autels, ressuscita vos fêtes,

Fondit des vases d'or pour vous en faire don,
Couvrit les temps passés d'un immense pardon,
S'inclina, le premier, sous la pourpre romaine;
Qu'a-t-il reçu de vous pour ses bienfaits ? la haine;
Vous l'avez conspué, calomnié, vendu;
Pendant dix ans qu'il tint le monde suspendu,
De vos petits complots, de vos tracasseries
Vous l'avez assiégé jusqu'en ses Tuileries,
Et jamais votre voix ne chanta sans horreur
L'antienne où l'on priait le ciel pour l'Empereur.
L'autre, s'il n'ouvrit pas les vieilles basiliques,
Y ramena la foule aux prières publiques,
Du haut christianisme expliqua les trésors
Aux ténébreux enfants qui grandissaient alors;
Et sa parole, égale à celle d'Isaïe,
Tourbillon qui passait sur la terre ébahie,
Entraîna vers le ciel plus d'hommes repentants
Que vous n'en sauverez jusqu'à la fin des temps.
Eh bien ! il fut par vous rassasié d'absinthe,
Sa poésie avait profané l'arche sainte;
Rome ingrate plaça, par un secret édit,

Son génie à l'index, sa gloire en interdit ;
Jamais, quand nous battions des mains à son audace,
Vous n'avez salué cet aigle dans l'espace,
Et votre oreille encor s'attriste, chaque fois
Qu'il pousse un cri perçant dans l'Abbaye-aux-Bois.

Et nous qui nourrissons, de l'or parlementaire,
L'hôtel épiscopal et l'humble presbytère ;
Qui, dans moins de dix ans, architectes dévots,
Avons doté Paris de trois temples nouveaux ;
Nous qui distribuons, par des faveurs profanes,
Des tableaux à vos nefs, des croix à vos soutanes ;
Qui, non contents de voir, dans nos moindres hameaux,
La croyance indigène étendre ses rameaux,
Jusqu'en Afrique, au sein des camps et du tumulte,
Comme les vieux Croisés, implantons notre culte,
Montrons le Dieu fait homme aux Barbares surpris
Et du siége d'Hippone exhumons les débris ;
Nous qui, dans les Trois-Jours, alors qu'à l'instant même
Un seul geste eût été pour vous un anathème,
Osâmes détourner, par zèle pour la croix,

Le marteau suspendu sur Germain-l'Auxerrois ;
De quel prix payez-vous ces charitables œuvres ?
Dans le sein de l'État vous lancez des couleuvres ;
Vos revêches prélats sonnent, chaque matin,
De clochers en clochers, le glas ultramontain ;
Le pieux *Univers* imprime vos extases :
Tantôt vous déclamez en larmoyantes phrases
Contre l'oppression qui bride vos transports,
Tantôt vous prétendez qu'elle vous rend plus forts ;
Aujourd'hui, vous haussant de toute votre taille,
Vous voulez en héros affronter la bataille,
Demain vous vous posez, sans tenter les combats,
En martyrs, sachant bien que nous n'en voulons pas.

Prenez garde, un danger qui n'est pas illusoire,
Mais grand, mais désastreux, plus que vous n'osez croire,
Menace, en ce moment, cette foi des chrétiens,
Qui n'a que vos bras seuls, selon vous, pour soutiens :
Depuis long temps vos cris, vos amères paroles,
Vos empiétements sourds, vos exigences folles
Harcèlent vaguement nos esprits révoltés ;

Les peuples mécontents cherchent les nouveautés ;
L'époque est favorable au pouvoir du sectaire ;
Ce que pour contenter un caprice adultère
Accomplit brusquement un monarque jaloux,
Des griefs plus puissants le feraient parmi nous;
Et si jamais (ce jour n'est pas si loin peut-être)
Deux hommes dont je dois taire le nom de prêtre
Se dressaient tout à coup en portant dans leurs mains
Un signe indépendant des pontifes romains,
Qui sait si de Juda l'infidèle patrie
N'irait pas embrasser l'autel de Samarie ?
C'est alors, mais trop tard, qu'avec contrition
Vous auriez à pleurer sur l'ingrate Sion,
A vous couvrir de sacs, à frapper vos poitrines,
Pour avoir suscité les nouvelles doctrines,
Pour avoir arraché, chrétiens ambitieux,
Le royaume de France au royaume des cieux.

Imprimerie Lange Levy et Comp., 16, rue du Croissant.

NOUVELLE

NÉMÉSIS

SATIRES

PAR

BARTHÉLEMY.

X

LES IMPUISSANTS.

PARIS

CHEZ B. DUSILLION, 13, RUE DU COQ-SAINT-HONORÉ,

ET TOUS LES MARCHANDS DE NOUVEAUTÉS.

—

1845

X

LES IMPUISSANTS

(16 mars 1845.)

Nil, nihil, nihilum.
(Synonymes latins.)

La France s'ennuie.
LAMARTINE.

Que diraient les acteurs des paternelles gloires,
Si ces ombres, sortant d'entre les tombes noires,
Se montraient tout à coup, aux yeux de leurs enfants,
Sur un sol encor chaud de leurs pas triomphants?
Que disent les débris qui survivent encore
Aux noms que fit jaillir la France tricolore,
En voyant la torpeur, le dégradant ennui
Qui pèsent sur les fronts des hommes d'aujourd'hui?

« Vous n'avez donc plus rien, au fond de vos artères,
» De ce sang qui bouillait dans nos cœurs militaires,
» Et nous sommes réduits à n'avoir d'héritiers
» Que vous, bourgeois crétins, égoïstes rentiers !
» Quoi ! le fils a déchu du type de l'ancêtre !
» Dans l'antre du lion la brebis a pris l'être !
» Et, couvés lâchement dans vos tièdes recoins,
» Les œufs de l'aigle ont donc enfanté des pingouins !
» Si vous avez perdu jusqu'à notre mémoire,
» Portez du moins les doigts sur l'électrique histoire ,
» Tressaillez en comptant les travaux surhumains
» Qu'en moins d'un quart de siècle accomplirent nos mains;
» Courbez-vous un moment sur la carte d'Europe :
» Entre tous ces pays que votre œil enveloppe,
» Notre France, ce corps amputé carrément,
» Comme une masse inerte, un tronc sans mouvement,
» Nous, vieux soldats, armés du sabre et de la lance,
» Nous l'avions façonnée à notre ressemblance;
» Tous ces peuples voisins, qui rampent sur ses bords,
» Furent, plus de vingt ans, les membres de son corps;

» Son bras droit, s'étendant au cap du Finistère,
» Semblait jeter le gant à l'hostile Angleterre;
» Sa main gauche couvrait la Suisse et le Piémont,
» Arrachait l'Italie à son sommeil profond,
» Relevait dans Milan notre antique dépouille,
» La Couronne-de-Fer que dévorait la rouille;
» Sa tête s'abreuvait dans les bouches du Rhin,
» Et le Tage aux flots d'or lavait ses pieds d'airain.
» Chaque fois qu'il sentait remuer la géante,
» Le sol continental palpitait d'épouvante;
» Décrivait-elle un cercle autour des pieds des rois,
» Les rois s'emprisonnaient entre ses bords étroits;
» Les peuples la nommaient la grande métropole,
» Et, des sables thébains aux frontières du pôle,
» Devant la république ou son fils l'Empereur,
» S'inclinaient de respect, d'amour ou de terreur. »

Oui, tels furent les jours de la splendeur française :
Le siècle où nous vivons en forme l'antithèse.

Dès qu'un acier barbare a hongré l'étalon
Dont la course égalait le vol de l'aquilon,
Dont les rouges naseaux soufflaient le cri de guerre,
Son cœur atrophié n'a plus qu'un sang vulgaire;
Le front bas, l'œil vitreux, au bâton d'un fermier
Il se courbe sans peine et porte du fumier;
Ainsi rapetissé de courage et de taille,
Mais content de ne plus servir à la bataille,
L'homme dégénéré se résigne aux fardeaux
Que des maîtres grossiers entassent sur son dos;
Il ne s'informe plus des fables de l'Empire;
L'oxygène vital manque à l'air qu'il respire,
C'est l'air marécageux, aux impurs éléments,
Qui charge les poumons des Bataves dormants;
Sa tête, qui, jadis, rayonnait d'espérance
En contemplant aux cieux l'étoile de la France,
S'abaisse désormais au terrestre limon,
Comme pour y chercher des mines de charbon.
Pourquoi lui parlez-vous d'honneur et de patrie?
L'aride faim de l'or, la rapace industrie,

Voilà les seuls ressorts de son pouls indolent;
Automate de chiffre, il marche en calculant,
En murmurant les mots de report et de prime;
Chacun veut sustenter son être cacochyme,
Et, comme le castor, s'occupe de bâtir
Une maison fangeuse, un trou pour s'y blottir.
Cherchez donc aujourd'hui, sur ces faces moroses,
Cet éclair qui trahit l'instinct des grandes choses;
La gloire n'obtient plus qu'un sourire moqueur;
La jeunesse elle-même a des rides au cœur,
Elle rougit du temps où l'une et l'autre école
Lançait dans le forum sa stridente parole,
Et, se fortifiant dans le pays latin,
Faisait de la Sorbonne un second Aventin.

Surtout, depuis cinq ans qu'un Guizot nous écrase,
Nos pieds, de jour en jour, s'enfoncent dans la vase,
Un souffle affadissant passe sur les esprits,
Les rameaux des beaux-arts se penchent rabougris;

Comme un flambeau qu'on porte au fond d'une caverne
Ne jette autour de lui qu'un feu rougeâtre et terne,
Sous ce ciel méphitique où nous nous ennuyons,
Le génie a perdu ses lumineux rayons.
Sur la scène publique aucune œuvre n'éclate
De celles dont la foule éternise la date;
Des grands noms qui brillaient au poétique ciel,
Les uns, précipités dans l'art matériel,
Pour donner à leur muse une large pâture,
Ont dressé des comptoirs à la littérature;
D'autres, le front encor paré de lauriers verts,
Mais honteux de n'avoir grandi que par leurs vers,
Sans mettre toutefois le génie en boutique,
Assiégent les hauteurs du monde politique:
Et Lamartine même, aigle de l'Hélicon,
Emprisonne son vol au journal de Mâcon.

Ne nous étonnons pas de cette décadence:
Ceux même aux mains de qui notre espoir se condense



Se gorgent les premiers, dans un large abreuvoir,
Du laudanum mortel que verse le Pouvoir.
Leur volonté se courbe à sa volonté seule;
Pareils à des chevaux attachés à la meule,
Sous l'œil ouvert du maître, aveugles somnolents,
Dans un cercle éternel ils tournent à pas lents.
Cette bassesse était réservée à notre âge :
Le Système se fait un titre d'un outrage,
Et, pour digne symbole, a lui-même adopté
La borne, emblème froid de l'immobilité.
Non, jamais, même au temps des mœurs les plus caduques,

Les hommes n'avaient fait leur gloire d'être eunuques.
Et pourtant, chose étrange! on entendit parfois
Ces pâles fanfarons nous vanter leurs exploits;
Eh! qu'avez-vous donc fait, *bravi* du Ministère,
Dans ce laps de cinq ans qui semble séculaire?
Qu'avez-vous consommé, qu'avez-vous entrepris?
Comment disculpez-vous votre paix à tout prix?
Quelle forte alliance avez-vous engrenée?

On a vu revenir le triste Lagrenée,
Rapportant de la Chine, où son zèle échoua,
Un désappointement daté de Vampoa.
Vos amis, c'est Rosas, républicain féroce,
Qui contraint ses sujets à traîner son carrosse;
C'est ce don Narvaez, petit Caligula,
Dans le palais des rois chantant la *Tragala*,
Grand prêtre d'abattoir qui sur un taurobole,
Achève d'équarrir la carcasse espagnole,
Et que vous proclamez absous de tout remords,
Quand son pardon posthume a gracié des morts.

En vain vous affublez, pour cacher votre honte,
Des lauriers marocains vos bonnets de Géronte;
Le parasol d'Isly, dont vous vous abritez,
Ne peut, pour grand qu'il soit, couvrir vos lâchetés :
Aux yeux de l'étranger dont l'adresse vous leurre
Vous avez prosterné la France extérieure;
Votre diplomatie, à force de saluts,
Comme le dromadaire a gagné des calus;

Vous avez amené le pavillon de guerre
En face d'un mouchoir brodé par l'Angleterre ;
Vous avez mendié le pardon le plus plat
D'un errant factotum, paré d'un consulat,
Qui jamais ne montra de vertus cléricales
Que celle d'assouvir les ardeurs tropicales
D'une reine aux pieds nus, Messaline au teint noir
Que Saint-Lazare, ici, craindrait de recevoir.
Vous avez beau donner pour des perles exquises
Les cinq ou six cailloux de vos îles Marquises :
L'Océan tout entier, passant sur votre front,
Jamais de Taïti n'y laverait l'affront.
Pendant que vous fouillez, de vos doigts impudiques,
Le rouilleux arsenal des hochets héraldiques,
Que vous reconstruisez des paux et des chevrons
Pour des bourgeois masqués en marquis ou barons,
Notre vieil écusson, que l'étranger bafoue,
Chaque jour disparaît sous des taches de boue,
Et vos sordides mains flétrissent à la fois
La triple fleur de lys, l'aigle et le coq gaulois.

Au dehors, au dedans, la France contristée
Rencontre, à chaque pas, votre Borne plantée;
A moins de vous prétendre érigés en héros
Pour avoir défendu la cause des perdreaux,
A moins de décerner des croix et des médailles
Au doux Boulay du Var, Représentant des cailles,
Par quelles sages lois, par quels bienfaits marquans
Avez-vous expié vos œuvres de cinq ans?
Les conflits de pouvoir, prolongeant leurs rancunes,
D'anarchiques tableaux attristent nos Communes,
Et vos bras sans vigueur n'osent y mettre un frein.
Quand le pied clérical touche à notre terrain,
Quand de ses mandement Rome nous scandalise,
Jésuites de la Charte et fauteurs de l'Église,
A peine opposez-vous au corps sacerdotal
Un commis de Martin, Dessauret du Cantal.
Vous nous avez voté, pour faveur éclatante,
Le piége électoral qui réduit la patente.
Tout ce qui vient de vous, malgré votre pathos,
Est suspect à nos yeux : *timeo Danaos.*

C'est pitié de vous voir, progresseurs écrevisses,
De vos chemins de fer exalter les services;
Au lieu de nous forger avec tant de fracas
Quelques honteux rail-ways manchots comme vos bras,
Et dont chacun de vous emporte un kilomètre
Au pays électeur qui vous le fit promettre;
Au lieu de ne songer qu'aux grossiers appétits
Des clochers villageois d'où vous êtes partis,
Vous eussiez fait une œuvre illustre et méritoire
De lier les deux bouts de notre territoire,
D'unir, pour la grandeur du peuple riverain,
Les vagues de Marseille aux eaux douces du Rhin,
D'étirer sur la France un ruban métallique,
Un digne monument de la splendeur publique,
Une aorte de fer qui, par mille rameaux,
Distribûrait la vie aux plus lointains hameaux.

Mais non, votre égoïsme a créé des impasses;
Vos yeux n'osent plonger dans de libres espaces;

Tous ces nobles progrès que nous sollicitons
Tombent inaperçus dans vos sombres cartons.

Subirons-nous toujours vos dénis de justice ?
Sommes-nous condamnés à ce brumeux solstice,
A cette lune pâle, à ce froid clair-obscur
Que vos yeux d'albinos prennent pour un ciel pur,
Et de notre horizon, pour ne plus apparaître,
Le jour des trois soleils est-il passé? — Peut-être......
Le peuple fut toujours, vous l'avez bien dû voir,
Un créancier commode à l'égard du Pouvoir;
Quand celui-ci ne peut payer à l'échéance,
A des sursis humains il soumet sa créance;
Avant de recourir aux rigueurs de la loi,
Au nom de la justice et de la bonne foi,
Il l'implore en silence, il ménage sa honte,
Il se contenterait du plus léger à-compte;
Il admet, pour excuse à ses refus constants,
Des malheurs imprévus, la dureté des temps;
Mais enfin, quand, après une si longue attente,

Il voit du débiteur l'improbité patente;
Impuissant à garder son stoïque sang-froid,
Par un protêt rigide il réclame son droit;
Hâtez-vous d'apaiser sa colère brutale :
Sinon, malheur à vous! une fois qu'il installe
Son palais de justice au sein des carrefours,
L'arriéré de quinze ans, il l'exige en trois jours.

Imprimerie Lange Lévy et Comp., 16, rue du Croissant.

NOUVELLE

NÉMÉSIS

SATIRES

PAR

BARTHÉLEMY.

XI

LE PAMPHLÉTAIRE.

PARIS

CHEZ B. DUSILLION, 13, RUE DU COQ-SAINT-HONORÉ,

ET TOUS LES MARCHANDS DE NOUVEAUTÉS.

1845

XI

LE PAMPHLÉTAIRE

(6 avril 1845.)

> Une pensée déduite en termes courts et clairs, avec preuves, documents, exemples, quand on l'imprime, c'est un pamphlet et la meilleure action, courageuse souvent, qu'un homme puisse faire au monde.
>
> PAUL-LOUIS COURIER.

X.

Je vous l'ai dit cent fois, le métier que vous faites
Donne des mois de deuil pour des heures de fêtes;
Quand ils seraient pourvus de mille qualités,
Vos vers sont trop friands de personnalités,
Et votre ardent brûlot que le *Siècle* expédie
Doit s'enflammer lui-même en portant l'incendie.
Déjà le mois dernier (voyez le *Moniteur*),
Vous savez ce qu'a dit de vous un orateur,

Vous savez en quels mots sa colère vous sangle;
Mais qu'aviez-vous donc fait à ce monsieur de Langle,
Pour que ce fier tribun, devant tant de témoins,
S'escrimât contre vous?

B.

Rien, presque rien, du moins;
Si ce n'est qu'en donnant la liste anti-française
Des amis de Pritchard, formant les DEUX-CENT-TREIZE,
Pour le recommander à son département,
J'avais inscrit son nom arithmétiquement;
Voilà tout mon forfait. Mes patrons journalistes,
Longtemps avant la mienne avaient dressé leurs listes,
Appelant au soleil de la publicité
Le frauduleux scrutin dans la nuit abrité;
Et, si j'ai concouru par l'effort de mes rimes
A détrôner l'abus des votants anonymes,
Loin de m'en repentir, quoique faible soutien,
Je réclame une part dans cette œuvre de bien.

X.

Cette œuvre, à mon avis, est une faute immense;
Il faut être poëte, et poëte en démence,
Vouloir à tout jamais demeurer compromis,
Pour se créer, d'un coup, deux cent treize ennemis.

B.

Je le sais; mais qu'y faire? en entrant dans la lice,
J'ai dans sa plénitude accepté ma milice;
Le censeur politique, en des jours agités,
Doit s'immoler lui-même à des nécessités;
Au lieu de le blâmer des haines qu'il affronte,
De son chaud dévouement il faut lui tenir compte;
Pour son propre salut il n'a rien su prévoir;
Ce qu'on nomme imprudence est pour lui le devoir;
A la tête du camp, sentinelle perdue,
Du péril qui l'entoure il connaît l'étendue,
Mais d'avance il a fait le magnanime vœu
De sauver la patrie en essuyant le feu.

C'est l'aigle qui, honteux de dormir dans son aire,
Tombe, du haut du ciel, en portant le tonnerre;
C'est la torche qui meurt elle-même, en versant
Sa clarté suicide au chemin du passant;
C'est le régulateur de la locomotive,
Qui, penché sur les bords du volcan qu'il active,
Et soumettant au frein sa gueule de dragon,
Sur le rail parallèle entraîne le wagon.

X.

Vous ampoulez en vain le rôle du poëte;
La tribune a lancé sur vous une épithète,
Vous êtes pamphlétaire, et c'est un sot métier.

B.

Que je sois pamphlétaire ou même pamphlétier,
(Bien que ce dernier mot, de tendance ennemie,
Soit réprouvé par Boiste et par l'Académie),
Je réclame ce titre avec quelque fierté.
Soldat de la justice et de la liberté,

Je remplis, sans scrupule, une tâche assez belle,
Et n'assimile pas le pamphlet au libelle.
En lâchant ma bordée au vaisseau du Pouvoir,
Je n'ai pas sur mes mâts cloué le drapeau noir;
Gardez-vous de penser que rien ne se dérobe
A l'écumeuse dent de ma muse hydrophobe;
Lisez-moi; dans mes vers si des noms sont inscrits,
Les noms glorifiés égalent les proscrits,
Et si la *Némésis* dont je me fais l'apôtre
Tient un fouet d'une main, la balance est dans l'autre.
Autant on doit flétrir l'anonyme écrivain
Qui, la plume ou plutôt le stylet à la main,
Payé pour assouvir une vengeance obscure,
Surprend son ennemi d'une lâche piqûre,
Autant on doit d'estime à l'homme courageux,
Au poëte enfanté par les temps orageux,
Qui, de sa conscience intime mandataire,
Accomplit au grand jour un loyal ministère,
Donnant ou recevant, dans un égal combat,
Le coup qui le fait vaincre ou celui qui l'abat;

L'un est un homme fort, une âme bien trempée,
Qui, soutenant son droit par la balle ou l'épée,
Marche à son adversaire en effaçant le sein ;
L'autre est un misérable, un sordide assassin
Qui, dans un chemin creux, charbonnant son visage,
Guette l'homme attardé qu'il surprend au passage.
Oui, je suis pamphlétaire, et j'en fais vanité :
Par de plus grands que moi ce nom fut adopté,
Je proclame avant tous, pour maître ou pour confrère,
Châteaubriant, l'orgueil du monde littéraire ;
Ce titre glorieux, qu'on veut rendre insultant,
Illustra Paul Courier et Benjamin Constant ;
Aujourd'hui, Cormenin accepte cette injure ;
C'est avec le pamphlet, c'est avec la brochure,
Mieux qu'avec les pavés, que, dans un triple jour,
L'escabeau féodal fut broyé sans retour.
Que ne flétrissez-vous du nom de pamphlétaire
Molière, Beaumarchais, Pascal, Rousseau, Voltaire,
Démosthène, et celui dont la foi fulmina
Les crimes de Verrès et de Catilina !

Le chemin que je suis n'est que la noble trace
Qu'ont marquée, avant moi, Juvénal, Perse, Horace ;
Sur les mœurs de leur siècle énergiques soufflets,
Leurs satiriques vers n'étaient que des pamphlets.
C'était un pamphlétaire aussi, que ce vieux Dante,
Qui, vouant aux grandeurs sa haine indépendante,
Non content de pousser dans le mystique enfer
Les réprouvés, hurlant sous sa fourche de fer,
D'étouffer dans des lacs, dans des mares impures,
Des troupeaux d'assassins, de lâches, de parjures,
Dans son large entonnoir, aux tortueux chemins,
Engouffrait tout vivants les pontifes romains.
Et, s'il faut invoquer un patron plus austère,
Ce fut un magnifique, un divin pamphlétaire,
Que celui dont le fouet, tressé de nœuds grossiers,
Expulsait du lieu saint les pâles coulissiers,
Qui, bravant du pouvoir la vengeance farouche,
Avec les Némésis qu'improvisait sa bouche,
Frappait les publicains, les scribes, les docteurs,
Les Guizots d'Israël et leurs conservateurs.

X.

Si ce rôle est si beau, je comprends avec peine
Comment si peu d'acteurs l'adoptent sur la scène,
Et pourquoi ce drapeau que vous avez planté
Ne recrute personne, à part votre unité.
Pensez-vous avoir seul, pour suivre cette route,
Du génie et du cœur?

B.

Moins qu'un autre sans doute;
En audace, en talent j'ai plus que des rivaux;
Mais d'autres qualités font le peu que je vaux :
Tout homme n'est pas propre au harnais que j'endosse;
La satire publique est un vrai sacerdoce
Qui prescrit à celui qui sent sa dignité
Des formes d'existence, une excentricité,
Une philosophie ombrageuse et profonde,
Impossibles pour ceux qui se mêlent au monde,
Et dont les jours dorés s'entrelacent aux nœuds

Des théâtres, des bals, des banquets lumineux.
Dans tous les autres rangs de la littérature,
On peut dans ses loisirs énerver sa nature ;
Mais quiconque se voue au rôle de censeur
Doit d'une telle vie ignorer la douceur ;
Il faut que loin du monde il trace son orbite,
Qu'entre des murs lointains il veille en cénobite,
Que s'il ouvre sa porte à de rares amis,
Au devoir réciproque il ne soit pas soumis ;
Qu'il ne s'informe pas s'il se déconsidère
En montrant au public sa barbe hebdomadaire,
Et passe, insoucieux, à travers les discours
Des bourgeois ébahis, qui disent : C'est un ours.
Quelque intègre que soit l'écrivain satirique,
Quelque ardente que soit sa colère électrique,
S'il hasarde son pied dans les salons, ouverts
A tant d'hommes formés de principes divers,
Tôt ou tard on verra fléchir son caractère ;
D'indulgences sans nombre il sera tributaire ;
Le sexe qui commande aux plus rudes humains

Enchaînera de fleurs ses raboteuses mains.
Pourrait-il fustiger d'un vers même équitable
Son partenaire au wisth ou son voisin à table ?
De quel front assaillir l'honnête député
Dont la fille ou la sœur lui présente le thé ?
Il lui faudra vingt fois, au moment qu'on l'imprime,
Courir pour épargner un nom mis à la rime,
Et ternir par des points ou par un *blanc* poltron
La ligne où rayonnait Denys ou Fulchiron ;
En un mot, chaque soir, devinant le mot d'ordre
Pour se taire ou parler, pour flatter ou pour mordre,
Automate acceptant ou prêtant un appui,
Écho de tous les sons, il cesse d'être lui.
Voilà de quel écueil j'ai préservé ma vie ;
A ce régime dur constamment asservie,
Sans subir des salons les droits omnipotents,
Ma rustique habitude a traversé vingt ans.
Certes, si mon humeur eût eu plus de souplesse,
Plus d'une riche main m'aurait conduit en laisse ;
J'aurais pu, comme un autre, armé de protecteurs,

Du trône dramatique assiéger les hauteurs;
J'aurais vu devant moi vingt carrières ouvertes,
Je porterais un frac orné de palmes vertes;
Je pourrais, aujourd'hui, me faire un hausse-col
De l'étoile polaire ou d'un ordre espagnol,
Ou fonder, tout au moins, une obscure hypothèque
Sur les rayons poudreux d'une bibliothèque;
Mais l'instinct, le hasard qui dirige nos pas,
M'entraînèrent ailleurs; je ne m'en repens pas;
Et, sans blâmer ici, comme indignes d'excuse,
Ceux qui sur des sofas achalandent leur muse,
Tant que j'exploiterai ce périlleux métier,
Je veux, comme je fus, être moi tout entier.

X.

Peut-on vous demander si vous pensez encore
Exploiter bien longtemps ce métier?

B.

Je l'ignore;

Je fais, soldat obscur dans un glorieux camp,
Une guerre qui doit finir je ne sais quand.
Le corps parlementaire et celui de la Presse
Assiégent du Pouvoir la vieille forteresse;
On dit que la discorde est dans sa garnison,
Qu'elle ne peut tenir plus loin que la saison,
Que, grâce à notre feu qui chaque jour l'accable,
Dans ses murs crevassés la brèche est praticable,
Et que, d'après la règle, au premier jour, il faut
Qu'elle livre ses clefs ou soit prise d'assaut.
Jusque-là mes labeurs n'auront aucune trêve,
Nulle main au fourreau ne rentrera le glaive,
Car tous les assiégeants ont juré sur l'honneur
De démolir la place avec son gouverneur.

X.

Et le siége fini, la place renversée,
Le gouverneur détruit, quelle est votre pensée?
Des loisirs de la paix n'êtes-vous point jaloux?

B.

Une paix honorable est mon vœu le plus doux :
Puisse un jour reposer ma muse endolorie!
Mais pourtant (coupons court à cette allégorie).
Si ce plat Ministère, une fois abattu,
Lègue à ses successeurs ce qu'il a de vertu;
Si comme des forçats attachés à la rame,
L'argousin d'aujourd'hui les cloue à son programme;
Si lord Francis Guizot, failli discrédité,
Sous d'obscurs prête-noms couvre sa nudité;
Si nos maîtres nouveaux acceptent l'héritage
D'un système de peur, de dol, d'escamotage,
Vitupérant l'honneur des plus illustres noms,
Gaspillant la victoire, enclouant nos canons,
Forçant la France esclave à plier sous l'étole,
Votant l'or du budget pour un pharmacopole;
Si rien ne change enfin dans ces iniquités,
Nous ne changerons rien dans nos hostilités;
Et tandis que les uns, d'une voix vengeresse,

Tonneront à la Chambre et d'autres dans la Presse,
Je les poursuivrai, moi, d'un éternel sifflet
Avec l'arme qu'on nomme ou satire ou pamphlet.

X.

Je fais des vœux pour vous; mais je vous réitère
Un avertissement que je crois salutaire :
Le chemin raboteux que je vous vois tenir
Peut se montrer plus âpre, encore, à l'avenir;
Vous êtes destiné, peut-être, à des secousses
Où les lois de septembre auront l'air d'être douces,
Où contre la pensée, en guise de ciseaux,
La censure armera la hache et les faisceaux;
Alors......

B.

Je vous entends; je sais que les tempêtes,
Ainsi que les tribuns, emportent les poëtes ;
Qu'aux rostres du forum, pour des pamphlets romains,
Antoine fit clouer une tête et des mains ;

Que Lucain, défenseur des plus fiers caractères,
Expia sa *Pharsale* en s'ouvrant les artères ;
Bien souvent mon sommeil rêva d'André Chénier ;
Qu'importe? notre vie alors vaut un denier :
Mourir en épanchant des vérités hardies,
C'est parer de son nom ces hautes tragédies,
C'est échapper au sort qu'espère l'homme nul.
Oui, j'ai fait de sang-froid ce sinistre calcul ;
Mais je l'ai déjà dit dans une œuvre adressée
A mes concitoyens de la vieille Phocée :
L'accusateur poëte avant tout doit savoir
Qu'il remplit en ce monde un périlleux devoir ;
Que les partis, armés du croc des calomnies,
Peuvent traîner, souvent, sa gloire aux gémonies,
Mais qu'un sage verdict de la postérité
L'absoudra d'avoir dit à tous la vérité.
Heureux que la satire à lui seul soit funeste,
Le bien qu'elle a semé le console du reste ;
Ses effets orageux peuvent se pressentir ;
L'apôtre doit s'attendre au rôle de martyr.

Pareil aux journaliers qui, dans leur dur office,
Debout, la tête nue, au pied d'un édifice,
Sans songer aux débris qui bondissent sur eux,
Eloignent les passants de leur choc désastreux;
Sentinelle attentive à tout ce qui l'obstrue,
Je signale au public les écueils de la rue,
Sans craindre ou désirer, pour les jours qui viendront,
La pierre de hasard qui peut briser mon front.

Imprimerie Lange Levy et Comp., 16, rue du Croissant.

NOUVELLE

NÉMÉSIS

SATIRES

PAR

BARTHÉLEMY.

XII

LES FORTIFICATIONS.

PARIS

CHEZ B. DUSILLION, 13, RUE DU COQ-SAINT-HONORÉ,

ET TOUS LES MARCHANDS DE NOUVEAUTÉS.

1845



XII

LES FORTIFICATIONS

(20 avril 1843.)

> On dit que j'avais conseillé de fortifier Paris ; je n'ai jamais eu cette pensée, et si l'on me l'avait proposé, j'aurais refusé.
>
> Paroles de NAPOLÉON, *Memorial de Sainte-Hélène.*

> *Aut hæc in nostros fabricata est machina muros,*
> *Inspectura domos, venturaque desuper urbi,*
> *Aut aliquis latet error.*
>
> VIRGILE, *Enéide,* liv. II.

On dit, et je le crois, qu'à de certains moments,
Le poëte est guidé par des pressentiments,
Qu'une seconde vue, un sens divinatoire,
Dans sa pensée intime anticipent l'histoire,
Et que des noirs secrets du profond avenir
Un démon familier le vient entretenir ;
Oui, je le crois, il est de mystiques présages
Plus certains, plus parlants que la raison des sages,

Mais que n'explique pas l'entendement humain.
Quand l'esprit tentateur, la truelle à la main,
Vint à nous, en disant d'une voix paternelle :
« Me voici, prenez-moi pour votre sentinelle,
» La guerre approche, il faut défendre vos abords,
» Laissez-moi vous bâtir des murs, des châteaux forts, »
La foule comprit mal cette œuvre clandestine ;
Mais elle fut visible à l'œil de Lamartine :
Le prophète tribun, de sa voix de Nathan,
Combattit corps à corps l'architecte Satan ;
Et, qu'il me soit permis de parler de moi-même,
J'expliquai, comme lui, le sinistre problème,
Et je vis ces remparts moner de jou en jour,
Triste, comme Hugolin quand on murait sa tour.
Gardons-nous, toutefois, d'incriminer le vote
Des hommes qu'entraîna leur zèle patriote :
Si l'erreur est permise, elle le fut alors ;
De perfides rumeurs fermentaient au dehors,
Chaque jour aggravait les rumeurs de la veille ;
On entendait de loin, en appliquant l'oreille,

Les cabinets du czar, de Vienne et de Berlin
Chuchoter la menace en style sibyllin;
L'ambiguë amitié de la loache Angleterre
Grimaçait un sourire à notre mandataire,
Proférant, tour à tour, dans ses brouillards épais,
Des sarcasmes de guerre et des serments de paix;
Pour la seconde fois, la ligue universelle
Semblait contre Paris sonner le boute-selle;
Et ces fausses terreurs, dans les cœurs palpitants,
Rouvraient des souvenirs fermés depuis trente ans.
Faut-il donc s'étonner si, dans ces jours de crise,
L'astucieux Pouvoir triompha par surprise;
Si des plus nobles cœurs, bien longtemps combattus,
Il sut, à son profit, exploiter les vertus;
Si, l'esprit encor plein d'une flagrante histoire,
Des hommes chaleureux, soldats du territoire,
Pour défendre Paris du barbare étranger,
Sous l'abri d'un rempart le voulurent ranger?
Ils savaient qu'en prenant cette forte attitude,
Ils calmaient des esprits la vague inquiétude,

Et déclaraient aux rois que, devant leurs recors,
La France sait comme eux se cuirasser le corps.

Mais les temps sont changés; le monstre politique,
Digérant en repos le gâteau narcotique,
Ronfle comme Cerbère, accablé de torpeur;
Du choc continental la France n'a plus peur;
Les vents ont comprimé leurs stridentes rafales;
Ni du Septentrion les aigles bicéphales,
Ni la panthère anglaise, aux nocturnes exploits,
Ne songent à bondir sur le chapon gaulois,
Le débonnaire oiseau dort le cou sous son aile;
Et la podagre paix, couverte de flanelle,
Sur le bras de Guizot trouvant un doux appui,
Se traîne, en exhalant des bâillements d'ennui.
Oh! nous pouvons dormir! tant que sur son front blême
La France subira le plomb de ce système,
Nulle velléité, nul intérêt jaloux,
N'exciteront l'Europe à se ruer sur nous;

Non, nous ne craignons pas que ton bras ne la pousse,
Pouvoir de Lilliput! ministère Tom-Pouce!
Plutôt que d'attirer les nouveaux Sarrasins,
De faire un déplaisir aux bons peuples voisins,
D'égratigner l'orgueil du plus mince landgrave,
De soutenir nos droits avec l'arme du brave,
Tu saurais inventer, pour demander merci,
Des avilissements inconnus jusqu'ici;
Ce n'est rien que d'avoir fléchi la vieille épée
Devant le consulat et la pharmacopée,
Que d'avoir suspendu, par ton ambassadeur,
Au cou d'un Narvaez l'aigle de commandeur,
Pour gagner les lauriers que Loyola décerne,
Tu prêterais main-forte aux héros de Lucerne;
Si Londres l'exigeait, tu livrerais le sol
Où tu n'as jusqu'ici gagné qu'un parasol;
Par tes représentants, transformés en heiduques,
Tu ferais antichambre aux cours les plus caduques;
Du dais pontifical tu tiendrais le cordon,
Tu baiserais la barbe aux Cosaques du Don.

Et c'est dans ce moment où la France digère
La filandreuse paix de l'aumône étrangère,
Qu'on veut nous extorquer de stupides canons
Pour meubler tous ces forts que nous abominons!
Qu'à la moderne Europe on promet le scandale
De transformer Paris en cité féodale!
O ville au doux accueil, aux bienveillants regards,
Consistoire du goût, des sciences, des arts,
Souveraine avouée entre les métropoles,
Asile hospitalier des existences molles,
Médine occidentale au front éblouissant,
Affable hôtellerie où l'univers descend,
Tumultueuse ruche où tant d'essaims d'abeilles
Du luxe européen pétrissent les merveilles!
O Paris! que diront le poudreux pèlerin,
L'étranger dont le char dévore le terrain,
Quand, arrivant du fond d'une longue avenue,
Dans l'espace outragé de la campagne nue,
Leurs yeux désenchantés, soudain découvriront
Le deuil qui chargera ton métallique front?

Quand, prête à s'enfoncer sous la porte massive,
L'industrie entendra résonner un Qui vive?
Les uns s'inclineront sous le fatal écrou;
D'autres, en entendant la herse et le verrou,
Rebondiront d'horreur au pied de la muraille;
Moi, je crayonnerai sur la pierre de taille,
Avec ma main dantesque, un vers sentencieux :
On cesse d'être libre en entrant dans ces lieux.

Encor, si ces remparts dont l'aspect nous attriste,
Aux rêves du poëte, au pinceau de l'artiste
Dessinaient dans les airs avec solennité
L'ordre architectural d'une antique cité,
Ensemble harmonieux de tours et de tourelles,
De jambages massifs et de sculptures grêles,
Déroulant sur sa tête, en gothiques replis,
Son voile de créneaux et de machicoulis,
Peut-être que Paris, avec moins d'épouvante,
Contemplerait l'orgueil de cette œuvre savante,

Et dans ces murs épais qui barrent l'horizon
Admirerait du moins une belle prison ;
Mais, hélas ! aujourd'hui, comme aux siècles antiques,
Les fortificateurs ne sont plus poétiques,
Ils ne bâtissent plus dans ce style mignon
Qui rend encor si fiers les remparts d'Avignon ;
Le savoir de Vauban, en dressant notre enceinte,
A tout stigmatisé de la moderne empreinte ;
L'œil désolé ne suit dans l'espace des champs
Qu'un grisâtre talus coupé d'angles tranchants,
Et toujours, et sans fin, à la mode chinoise,
Le morose cordon d'une ligne sournoise,
Où, bientôt, dormiront mille géants d'airain,
A plat ventre couchés presque à fleur de terrain.

C'est là, pour nous, poëte, une vaine parade ;
C'est pousser la tactique en un sens rétrograde,
C'est un anachronisme, un absurde retour
Vers l'époque où Priam s'enfermait dans sa tour.

On ne s'escrime plus à travers des murailles,
Pour un siége qu'on fait on livre vingt batailles;
C'est en rase campagne, et non par des blocus
Qu'aujourd'hui les États sont vainqueurs ou vaincus;
Résister bravement contre une armée entière,
C'est l'œuvre, c'est le sort de la ville frontière;
La ville capitale, et la nôtre d'abord,
N'en doit jamais descendre à ce suprême effort,
Ce n'est point là son rôle : ainsi qu'un chef d'armée,
Dès qu'avec l'ennemi la lutte est entamée,
Ne va plus aujourd'hui, comme ceux d'autrefois,
Conquérir dans les rangs de vulgaires exploits,
Mais debout, à l'écart, du haut d'une éminence,
Du sanglant échiquier dirige l'ordonnance,
Précipite ou retient ses tonnerres ronflants,
Ses troupes de réserve et sa ligne et ses flancs,
Et conserve, lui seul, au fort de la tempête,
Pour le salut de tous, le calme de sa tête;
Ainsi, quand un empire agite le tocsin
Sur des envahisseurs qui lui rongent le sein,

La cité souveraine, en ces heures d'urgence,
Doit préserver du choc la haute intelligence,
Afin d'improviser d'énergiques moyens
De susciter l'élan des douteux citoyens,
D'éparpiller partout ses rapides cohortes,
De combattre elle-même avec ses places fortes,
Et de n'ajouter pas, dans les remparts surpris,
La chute universelle à ses propres débris.

Laissons ce désespoir, ces ressources fatales
Illustrer au besoin d'obscures capitales ;
Le lumineux Paris, le foyer des beaux-arts,
Ne doit pas se mêler à ces grossiers hasards ;
A de trop douces mœurs sa race est asservie,
Trop de mortels heureux y promènent leur vie,
Pour exiger de lui le désastreux concours
D'un siége de trois mois ni même de trois jours.
Un siége ! voyez-vous les boulets et les flammes
Rugissant, jour et nuit, sur quinze cent mille âmes ;

L'épidémique effroi des pâles citadins
A l'aspect des obus émondant leurs jardins;
Nos temples démolis, nos colonnes brisées,
Des visiteurs de fer parcourant nos musées,
Et devant un public d'épouvante saisi,
Le bouquet de la bombe effeuillé sur Grisi!
Quel bâillon mettrez-vous sur les bouches hagardes?
Trouverez-vous assez de soldats et de gardes
Pour mourir au dehors et combattre au dedans
L'émeute, l'autre siége aux tourbillons ardents?
Comment calmerez-vous les hurlantes suppliques
De la détresse errant sur les places publiques,
Exprimant, à grands cris, la vieille et double faim
Du peuple des Césars pour le cirque et le pain?

Non, vous n'y croyez pas; votre esprit doctrinaire
Ne s'est jamais ému d'un siége imaginaire;
L'Europe est un bercail où les peuples soumis
Sur le foin pastoral, pêle-mêle endormis,

Ronflent, sans tressaillier au cauchemar des bombes;
Les aigles, les vautours sont changés en colombes;
Ni Londres ni Moscou, rêvant des maux futurs,
Contre nos bataillons ne hérissent leurs murs.
Ne nous traînez donc pas à ce degré de honte
De montrer des terreurs que leur courage affronte!
N'armez pas ces créneaux dont nous nous accusons,
Laissez-les se couvrir de lierre et de gazons,
Gardez-vous d'accomplir une erreur commencée;
Quels que soient les desseins qu'ourdit votre pensée,
Fussent-ils innocents, hâtez-vous de bannir
Les possibilités d'un désastre à venir.
Au moment précurseur d'un tremblement de terre,
Le feuillage des bois s'agite avec mystère;
Sans un souffle de vent gronde le flot marin,
Et quelques points blafards tachent le ciel serein:
Des signes du moment la nature est pareille:
Réveillez-vous! ouvrez les yeux, prêtez l'oreille;
De sourds frémissements sortent de tous côtés,
Des voix passent dans l'air; ministres, écoutez!!

Les échos de la Presse exhalent un murmure
Qui défend à Paris de vêtir son armure,
Et l'énergique main des citoyens-soldats
Aux canons ambigus refuse leurs mandats.
Croyons que, sous un roi qu'on nomme entre les sages,
Rien ne confirmera ces alarmants présages,
Qu'il ne rompra jamais, cherchant un autre appui,
L'équilibre légal entre son peuple et lui ;
Mais nous devons veiller à de futures crises,
L'avenir peut couver de noires entreprises ;
Pour imposer le frein au peuple de Juillet,
Le Mont-Valérien vaut mieux que Rambouillet,
Et le Pouvoir craint moins d'oppressives mesures
Dès que le coup d'État sort par des embrasures.
Du drame où nous marchons qui prévoit les acteurs ?
La tempête souvent vomit des dictateurs ;
Le régime du sabre est, dit-on, éphémère ;
Oui, mais son souvenir est gardé par Brumaire ;
Alors, dans la balance où l'on pèse les lois,
Le vote des boulets n'a point de contre-poids ;

La plus forte tribune a l'air d'être vassale
Quand c'est un arsenal qu'on lui donne pour salle ;
La liberté se tait ou n'est plus qu'un vain nom
Dès qu'elle entend parler la bouche du canon.

Imprimerie Lange Lévy et Comp., 16, rue du Croissant.

NOUVELLE

NÉMÉSIS

SATIRES

PAR

BARTHÉLEMY.

XIII

LA FÊTE DU ROI.

PARIS

CHEZ B. DUSILLION, 13, RUE DU COQ-SAINT-HONORÉ,

ET TOUS LES MARCHANDS DE NOUVEAUTÉS.

—

1845

XIII

LA FÊTE DU ROI

(1er mai 1845.)

Clementia in quamcunque domum pervenerit, eam felicem tranquillamque præstabit; sed in regio quo rarior, eo mirabilior.

ANNÆUS SENECA.

Pendant que le progrès, affranchi du compas,
Dans tous les arts connus renouvelle ses pas,
Le zèle officiel, bridé par la routine,
Sur une aire battue incessamment piétine,
Et se trouve réduit, dans ses jours courtisans,
A se recopier lui-même tous les ans.
Depuis quatre-vingt-neuf et le vieux Directoire,
En vain, pour rajeunir un banal répertoire,

Son génie inventeur, toujours au dépourvu,
S'évertue à dresser un spectacle imprévu ;
En vain, depuis un mois, le marteau de l'édile
Rajuste des décors le squelette fragile,
Consolide, à grands coups, les futures clartés
Des astres qui pendront aux clous numérotés,
Allonge sur nos fronts de gigantesques grues,
Frappe d'un embargo la liberté des rues,
Exhausse, avec orgueil, ses ternes oripeaux
De sapin, de carton et d'ifs municipaux ;
Machiniste coûteux d'un monotone drame,
Il ne trouvera rien à changer au programme :
Une joute nautique, un orchestre d'airain
Hurlant la *Marseillaise*, inopportun refrain,
Les tréteaux de Thespis paradant sous la toile,
De méphitiques feux jusqu'à l'arc de l'Étoile,
Quelques mâts de cocagne, emblèmes du pouvoir,
Voilà ce qu'aujourd'hui le peuple va revoir.
Toute pauvre qu'elle est, assise sur la pierre,
La veuve des Césars, épouse de saint Pierre,
Dès que vient le grand jour de l'époux patronal,

Couvrant son noble deuil d'un luxe quirinal,
Sur le château Saint-Ange elle installe sa fête,
Pose son piédestal à ce sublime faîte,
Et de là, de ce point isolé dans les airs,
Tout à coup elle éclate en fulgurants éclairs,
En serpents d'écarlate, en gerbes embrasées,
Déchire le ciel noir par vingt mille fusées,
Et jette les lueurs du flamboyant tison
Jusqu'aux sommets alpins qui bordent l'horizon.

Un jour, n'en doutons pas, Paris, moins économe,
Osera se hausser à la hauteur de Rome ;
Au lieu d'enchevêtrer des échafauds mouvants,
De clouer des soleils souffletés par les vents,
D'user à fleur de terre, avec parcimonie,
Le clinquant phosphoreux de la pyrotechnie ;
Sur un point culminant du vieux pays latin,
Visible à tous les bords de l'horizon lointain,
Paris maçonnera, pour ses feux d'artifice,
Un large belvédère, imposant édifice,
Un môle qu'on prendra de loin pour une tour ;

Là, sitôt que Vesper assombrira le jour,
En disques lumineux, en jets multicolores,
Jaillira l'arsenal des joyeux météores;
Le rouge embrasement, d'entre ses flancs profonds,
Dardera le vésuve aux célestes plafonds;
Et, des lointains hameaux, témoins de l'incendie,
Des villes de l'Artois et de la Normandie,
Les peuples salûront le magique volcan,
Digne des cieux français, plus que du Vatican.

Jusque-là, bornons-nous à cette étroite sphère;
Sire! pour te fêter nous ne pouvons mieux faire;
Mais cet obscur tribut que nous payons pour toi
En pauvres citoyens, tu peux le faire en roi :
Quand tes prédécesseurs, promus au rang suprême,
Sous les voûtes de Reims recevaient le saint chrême,
Un symbolique usage, empreint de majesté,
A des oiseaux captifs rendait la liberté,
Et ce joyeux essaim, voltigeant sous la nue,
D'un règne bienfaisant présageait la venue.
Sire! en ce moment même, où nos cœurs et nos voix

Sacrent ta royauté pour la quinzième fois,
Des citoyens captifs qui sont encor nos frères
Peuplent de leurs douleurs des cachots funéraires;
De Doulens et de Ham les humides enclos,
Bien souvent, dans la nuit recueillent des sanglots,
Et du Mont-Saint-Michel la vague entrecoupée
A des soupirs humains mêle sa mélopée;
C'est dans ce noir château, dit-on, que, jeune encor,
Sous une voûte basse, au fond d'un corridor,
Tu brisas je ne sais quelle cage de bronze
Instrument de torture inventé par Louis onze.
O terreur! il en est dont la noire prison
Bouleversa l'organe écrin de la raison;
Quelques-uns, accablés par un deuil nostalgique,
Arrosèrent de pleurs le sol de la Belgique;
D'autres, plus malheureux, humèrent l'air anglais :
O Roi! prête l'oreille à travers ton palais;
Les lois ont condamné, ta justice est plus haute,
Et leur passé de gloire est plus grand que leur faute;
Bien des bras amaigris, où des fers sont rivés,
Soulevèrent, pour toi, le trône des pavés;

Bien des bannis, traqués comme des cannibales,
Pour toi, durant trois jours, coururent sous les balles;
Le Code est implacable en ses âpres courroux ;
Mais un geste de toi fait tomber les écrous ;
Tu le peux aujourd'hui ; nulle atteinte n'effleure
L'universelle paix d'une époque meilleure ;
L'attentat régicide, au visage hagard,
Contre ta providence a brisé son poignard ;
Les esprits obsédés de politiques rêves
Suivent leur but lointain par des routes moins brèves,
Et des larges progrès qu'ils veulent obtenir
Laissent flotter le jour dans un vague avenir.
Il est temps que, pour tous, une autre ère commence ;
La force fut toujours la sœur de la clémence ;
Quand le calme succède aux révolutions,
Les temps passés ont droit aux absolutions,
Toute erreur doit trouver un voile expiatoire.
Il faut avoir bien peu médité sur l'histoire
Pour ne comprendre pas qu'après les ouragans,
Les flots gardent encor leurs bonds extravagants ;
Que la lave, liquide au sortir du cratère,

Ne se refroidit pas en tombant sur la terre;
Que, dans la lice immense où, tels que des chevaux,
Courent, échevelés, tous les partis rivaux,
Si la foule fait halte en touchant la barrière,
Il existe une race ardente, aventurière,
Dont l'élan se refuse au brusque temps d'arrêt
Que l'étalon arabe impose à son jarret.
Tels furent ces acteurs que Juillet vit paraître :
Enivrés par un sang de naphte et de salpêtre,
Éléments sulfureux encor non refroidis,
Du texte de la charte interprètes hardis,
Dédaigneux contempteurs de la foule plus sage,
Ils brisèrent un fil qui barrait leur passage;
Ne soyons pas surpris si leur élan nerveux
Les précipita même au delà de leurs vœux;
Si, leur tâche accomplie, après 1830,
Ils tournèrent ailleurs leur force exhubérante,
Et, poussés d'un instinct ennemi du repos,
Vinrent tourbillonner sous d'hostiles drapeaux.
Ah ! les uns n'avaient pu bannir de leur pensée
L'idole monarchique à leurs pieds fracassée,

N'avaient pu renier, dès l'ingrat lendemain,
Un vieux roi qui partit en leur serrant la main ;
Leur chaleureuse foi créait la prophétie
Du palais d'Holy-Rood renvoyant leur messie,
Et, pour le recevoir en ployant les genoux,
Dans les champs vendéens ils couraient loin de nous.
Les autres avaient cru, devant la barricade,
Que la grande semaine était une décade;
Ils avaient reconnu le rappel des tambours,
Le tocsin évoquant les piques des faubourgs ;
Il avaient vu le peuple, armé de ses furies,
Du bélier du dix août crever les Tuileries;
Sur le fauteuil désert d'un débile Tarquin
Ils avaient essuyé leur pied républicain.
Ceux-ci, suragités de transports illusoires,
Reconstruisaient l'Empire avec toutes ses gloires,
Et déjà, secouant un électrique nom,
D'un règne interrompu ressoudaient le chaînon,
Et du pays des Francs à la terre des Gaules,
Ils arrivaient, portant un chef sur leurs épaules,
Et l'aigle de Strasbourg, parti des bords du Rhin,

Arrivait dans Paris, sur son maître d'airain.
Oh ! nous les comprenons, ces trois idolâtries ;
Tous redoraient alors leurs vieilles théories ;
Sceptre de droit divin, république, empereur,
Tout excuse l'écart, tout explique l'erreur ;
Et si ce n'est assez de ces jours de tourmente
Pour susciter sur eux ta royauté clémente,
Sire ! apprends quels affronts, quels ulcérants mépris
Jetèrent la révolte au cœur de ces proscrits ;
Vigoureux journaliers du chantier populaire,
Quelques-uns n'avaient rien touché de leur salaire,
A moins que pour payer leur baptême de feu,
On ne compte le don d'un pauvre ruban bleu ;
D'égoïstes refus lassèrent leur attente ;
Chaque fois que rôdant près de ta noble tente,
Ils réclamaient le prix de trois jours de combats,
Des voix leur répondaient : On ne vous connaît pas !
Le noir appariteur rudoyait leurs visites ;
Au banquet des faveurs, d'effrontés parasites,
De la mère patrie inconnus avortons,
Indigéraient, sans frein, leurs appétits gloutons.

Ainsi se dénouait un magnifique drame :
C'est alors que la haine exaspéra leur âme,
Et que leur désespoir, calamiteux recours,
Voulut refaire mieux l'histoire des Trois-Jours.

Prince ! nous l'espérons, sur ces jours de licence
L'oubli va désormais tomber sans réticence,
Et passer, pour toujours, un magnanime trait
Sur la liste de deuil, sans qu'un nom soit soustrait ;
Car la pieuse main qui, sur un roc de braise,
De Napoléon mort brisa la tombe anglaise,
N'éternisera pas, arrêt plus aggravant,
Sous un tombeau français Napoléon vivant,
Et le neveu pourra fixer des yeux humides
Sur l'oncle impérial qui dort aux Invalides ;
L'amnistie étreindra de ses bras protecteurs
Tous les drames passés avec tous leurs acteurs.
Ainsi l'ont pratiqué tous les peuples du monde ;
Quand l'orage tombait sous une paix profonde,
Brisant des citoyens l'ostracisme odieux,
Ils abrogeaient les lois, en attestant les dieux.

Surtout la grande Rome, immortelle relique
Qu'on invoque toujours, païenne ou catholique,
Quand la guerre civile éteignait ses fureurs,
Promulguait la clémence au nom des empereurs;
Ses pardons résonnaient par delà l'Atlantide;
Aux bannis de l'Espagne et de la Propontide,
Aux proscrits frissonnants aux bords du Pont-Euxin,
La ville des Césars rouvrait son large sein;
Et sa fille aujourd'hui, sublime cathédrale,
Siloë des chrétiens, réservoir d'eau lustrale,
Sur le front de ses fils, de ses bras exilés,
D'une main séculaire étend ses jubilés.

Rends-nous fiers d'imiter ces glorieux exemples;
A la miséricorde édifions des temples;
Pour payer dignement les vœux que nous t'offrons,
Qu'un jubilé royal passe sur tous les fronts,
Que tant d'infortunés fantômes des bastilles
Ressuscitent d'un coup aux bras de leurs familles;
Qu'ils rentrent dans la vie, alors que la saison
D'un salubre oxygène embaume l'horizon;

Le sang circulera plus libre dans leurs veines,
Au moment où la séve épanouit les chênes,
Où dans les tièdes champs, fiévreux de puberté,
Tous les germes captifs prennent la liberté.
Oui, la sainte amnistie en tous lieux proclamée,
C'est le vœu de la France et celui de l'armée,
C'est le vœu que feraient entendre par leurs cris
Les soldats-citoyens qui protégent Paris;
J'ose encor l'affirmer, c'est le vœu d'une reine,
C'est le vœu de tes fils dont la vie est sereine;
Et si l'ombre de ceux que garde le cercueil
S'émeut encor pour nous ou de joie ou de deuil,
C'est le vœu de ce prince éteint dans son bel âge,
De force et de douceur merveilleux assemblage,
Du second Marcellus que la France, à deux mains,
Couvrit de plus de fleurs que celui des Romains.

Sire! voilà des mots que la froide étiquette
Ne t'adressa jamais, même au jour de ta fête;
Bien que tu ne sois pas de ces gothiques rois

Qui de la vérité cadenassent la voix,
Malgré le sauf-conduit du signe tricolore,
La franchise bégaye au pavillon de Flore.
De tous les orateurs qui viendront aujourd'hui
Haranguer tour à tour ton solennel ennui,
Nul ne hasardera le vœu de cette page,
Ni du palais Bourbon l'auguste aréopage,
Ni le marquis Séguier, ni Pasquier pair et duc,
De fades madrigaux éternel aquéduc,
Ni Rambuteau portant l'arche préfectorale
Ni même Affre étalant l'insigne pectorale,
Où, les bras étendus, le roi de tous les rois
Proclame l'amnistie en mourant sur la croix.
Cette tâche rigide est l'œuvre du poëte :
Si, dans un pareil jour, sa langue était muette,
Il aurait à rougir du futile penchant
Qui porte son génie à moduler un chant.
S'il me faut tour à tour, esclave de mon œuvre,
Faire vibrer la lyre ou siffler la couleuvre,
Je souffre chaque fois que, dans un pur dessein,
D'acrimoniques vers s'exhalent de mon sein ;

Ah! trop souvent ma bouche a dégusté l'absinthe,
Pour n'aimer pas le miel de cette œuvre plus sainte,
Et je sens à quel point mon rôle est ennobli
En prêchant une fois la clémence et l'oubli.

Imprimerie Lange Lévy et Comp., 16, rue du Croissant.

NOUVELLE

NÉMÉSIS

SATIRES

PAR

BARTHÉLEMY.

XIV

LES DÉCORATIONS.

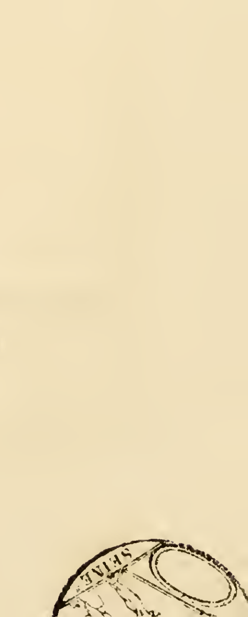
PARIS

CHEZ B. DUSILLION, 13, RUE DU COQ-SAINT-HONORÉ,

ET TOUS LES MARCHANDS DE NOUVEAUTÉS.

—

1845



XIV

LES DÉCORATIONS

(18 mai 1845.)

O crux ave, spes unica,
Hoc passionis tempore.
Prose de la semaine sainte.

Que de noms glorieux, dans sa feuille nouvelle,
L'idiot *Moniteur* chaque jour nous révèle !
Ancienne Némésis.

Autant du premier mai l'artiste officiel
Naguère a fait jaillir d'étoiles sous le ciel,
Autant le pont Louis-Quinze et les Champs-Élysées
Ont vu s'épanouir de joyeuses fusées,
Autant, depuis ce jour, Paris a vu pleuvoir
D'écarlates flocons, largesses du pouvoir.
Jamais, dans ces quinze ans de régime incolore,
Sur tant d'obscurs boutons l'honneur ne vint éclore ;

Jamais le ministère, abruti dans ses choix,
Dans l'almanach Bottin n'entassa plus de croix ;
Sa prodigalité déborde en cataractes ;
Jadis elle tombait en ondes moins compactes,
Et l'on se récriait lorsque son impudeur
Èlevait un *Génie* au rang de commandeur.
Il me souvient qu'un jour ma Némésis aînée
Incrimina d'Argout de faire une fournée,
D'éparpiller aux vents le glorieux cordon ;
Ah ! je viens aujourd'hui vous demander pardon ,
Comte ! Votre Excellence, avec lésinerie,
Débitait en détail la passementerie ;
Vos héritiers au chiffre ajoutent des zéros ,
Vous ne vendiez qu'au mètre, ils commercent en gros.
Oui, l'étoile de feu qui durant tant d'années
Fit l'envie et l'orgueil des têtes couronnées,
A force de passer par leur indigne main ,
Va tomber au-dessous de l'Éperon romain.
En voyant gaspiller cette éclatante moire,
On se croirait aux jours de funeste mémoire

Où le comte d'Artois, le futur Charles dix,
Changea tous les Français en chevaliers du lys.
Ne désespérons pas qu'une faveur si douce
Vienne bientôt charger le sternum de Tom Pouce;
N'a-t-il pas, comme droit à ce brimborion,
Sa double qualité d'Anglais et d'embryon?
Je serais peu surpris si les douze sauvages
Que le Meschascebé lança sur nos rivages
Remportaient de Paris, avec maint oripeau,
Le signe de l'honneur tatoué sur leur peau.

En vérité, je crois qu'en style d'Archiloque,
J'ai, dans mes *Impuissants,* calomnié l'époque,
Que j'ai trop souffleté, dans mes spasmes d'ennui,
L'abâtardissement des hommes d'aujourd'hui;
Pouvais-je pressentir, sous leur terne apparence,
Que tant de sommités pullulaient dans la France,
Que mon coude froissait, à chaque carrefour,
Tant d'atomes errants destinés au grand jour,

Et qui, la veille encor nocturnes chrysalides,
S'étalent au soleil sur des ailes splendides?
Vous rencontrez partout ces phalènes soyeux;
La couleur cramoisie hallucine vos yeux;
Aux lieux les plus déserts le hasard vous dévoile
D'anonymes talents que révèle une étoile;
Grünn, décoré lui-même, en vain, à tout moment,
De nouveaux décorés donne le supplément,
Nul ne pourra jamais en préciser le nombre :
Il en est dont la gloire affecte la pénombre,
Sans que le paternel et discret *Moniteur*
S'obstine à proclamer leur nom accusateur;
Plusieurs cherchent l'abri d'un journal populaire,
Pour qu'insensiblement le public les tolère;
D'autres, mieux avisés, se faufilent sans bruit
Dans l'humble *Messager*, qui ne sort que la nuit.

Du moins, dans ces abus que la France renie,
L'armée est pure encor de cette ignominie;

Jusque sous les drapeaux, un souffle empoisonneur
N'a point encor flétri la *patrie* et l'*honneur*.
Le vieux représentant des splendeurs d'un autre âge
A nos frères soldats épargne cet outrage;
Quiconque porte en main l'épée ou le fusil
Peut élever sa croix sans baisser le sourcil;
Fantassins, cavaliers, vétérans ou novices,
Tous l'ont justifiée à force de services,
Et le nœud qui soutient ce signe éblouissant
Emprunta sa couleur à celle de leur sang.

Même, dans notre essaim de nullités notoires,
L'équitable hasard devine quelques gloires,
Honore quelquefois de l'œillet purpurin
L'artiste qu'illustra la toile ou le burin,
A Balzac, à Soulié paye une vieille dette,
Enlace de festons la lyre du poëte,
Et jette à l'improviste un nimbe ravivant
Sur le front sillonné du modeste savant.

Mais, pour un noble nom que la France unanime
Bien mieux qu'avec la croix pare de son estime,
Que de plats flagorneurs, de cyniques gloutons,
De nains étiolés, de flasques avortons
Arborent le ruban et même la rosette!
Des talents, des vertus telle est donc la disette,
Que l'obscène pouvoir, pour se faire une cour,
A de pareils mignons accouple son amour!
Il est poignant de voir ces folâtres recrues
De leurs bouquets de noce asphyxier les rues;
Les conservateurs même, en murmures poltrons,
De trop d'incontinence accusent leurs patrons;
Que dis-je! ces patrons, décorateurs suprêmes,
De leur dévergondage ils rougissent eux-mêmes;
En donnant l'accolade aux chevaliers confus,
Leur bras plus d'une fois a senti des refus,
Leurs doigts se sont crispés en signant leur diplôme.

Ah! si celui qui veille à la place Vendôme

Recevait tout à coup, dans son bloc de métal,
La chaleur, la pensée et le souffle vital,
Si du faîte sublime où la sombre colonne
Plane sur les pavés de l'enceinte hexagone,
Il pouvait, à travers sa prunelle d'airain,
Distinguer les passants épars sur ce terrain,
Si, dans la noire foule, il pouvait reconnaître
L'ordre resplendissant dont il est le grand maître;
Sans doute qu'à l'aspect de tant de fracs bourgeois
Pavoisés de rubans, enluminés de croix,
Il jugerait sa France, au lieu d'être abaissée,
Plus radieuse encor qu'il ne l'avait laissée,
Plus féconde en héros, plus grande en ses destins
Qu'aux temps où le canon portait ses bulletins;
Un légitime orgueil gonflerait sa narine,
L'air de Paris serait bien doux pour sa poitrine,
Et de sa main de bronze il salûrait les fils
De ceux qui l'escortaient aux sables de Memphis.
Mais si, dans ce moment de paternelle extase,
Le vétéran qui fait sentinelle à la base,

Montant par l'escalier près de son empereur,
Osait en peu de mots dissiper son erreur :
« Sire ! ces hommes-là ne sont que des pygmées ;
» Nul d'entre eux n'eût suivi le pas de vos armées ;
» Cet électrique émail qui nous était promis
» Sert d'objet de toilette à d'imberbes commis ;
» Des crétins enrôlés dans les rangs doctrinaires
» Portent le front plus haut que vos légionnaires ;
» Ils ont inscrit leurs noms sur le même tableau
» Que vos vieux grenadiers d'Austerlitz et d'Eylau ;
» Ce symbole d'honneur, sacré pour notre hommage,
» Ils l'ont déshérité de votre propre image ;
» Jadis sous la mitraille il fallait qu'il fût pris ;
» On le gagne aujourd'hui par la paix à tout prix.... »
A ces mots on verrait l'impérial fantôme
Souffler un ouragan sur la place Vendôme ;
Ses regards darderaient de sinistres éclairs ;
Un cri d'aigle blessé monterait dans les airs ;
On entendrait rugir, entre leurs plaques noires,
Les canons d'Iéna fondus par nos victoires ;

La colonne elle-même, en frissons convulsifs,
Brisant avec fracas ses fondements massifs,
Crèverait, en tombant, la façade hypocrite
Où, depuis d'Aguesseau, la simarre s'abrite,
Et dont Martin (du Nord) a fait ses ateliers
Pour changer ses suppôts en nobles chevaliers.

Non, la croix qui dotait, sous l'ère impériale,
Le noble dévoûment, la bravoure loyale,
Celle qu'avec orgueil la victoire attachait
Au cou des Masséna, des Junot, des Suchet,
L'étoile de Wagram qui resplendit encore
Sur les vivants débris du drame tricolore,
Celle que promenait leur uniforme bleu
Sur des bivacs de neige ou sous un ciel de feu,
Celle qui fut conquise au pied d'une redoute,
Celle qu'après le choc d'une sanglante joute,
Dans les rangs, à travers les canons encor chauds,
Suivi de Ney, de Rapp, de ses vieux maréchaux,

Lui-même, l'Empereur, de ses mains triomphales,
Posa sur leur poitrine ouverte par les balles ;
Celle qu'avec transport aujourd'hui nous voyons
Sur nos braves d'Afrique épancher ses rayons,
Celle qu'ils vont chercher, avec Lamoricière,
Sous le soleil d'Oran, qui brûle la poussière ;
Celle qu'à nos marins décerna Mogador,
Non, cette digne croix, immaculé trésor,
Cette croix légitime, insigne militaire,
Ne doit pas s'accoler à sa sœur adultère,
Qui, du chaste public soulevant les dédains,
S'abandonne, dans l'ombre, à d'oiseux citadins ;
Réveillons-nous, sortons de notre indifférence :
Quand l'homme qui sema tant de choses en France
Se flatta d'ennoblir, sous un même blason,
Tout ce qui surgirait de grand à l'horizon,
De lier par un nœud toutes les renommées,
Les civiques vertus aux exploits des armées,
Il ne pouvait prévoir dans quel prompt avenir
Des contrastes honteux viendraient les désunir.

Qu'une équitable loi sépare ce mélange ;
Que la vieille croix reste, et que la nôtre change ;
Sous un signe, divers de forme et de couleur,
Nul n'usurpera plus les droits de la valeur ;
Et pourvu que l'État, avec moins d'hyperbole,
Parsème les faveurs de ce nouveau symbole,
Qu'il ne les jette pas dans un obscur essaim,
Nous serons fiers encor d'en couvrir notre sein.
Oui, je veux qu'on signale aux yeux de la patrie
Le savoir, le talent, la féconde industrie,
Qu'un ruban distinctif pare l'intégrité
Du ferme magistrat, du loyal député ;
Je veux que dans les rangs de la littérature
Une noblesse existe auprès de la roture,
Qu'un salaire d'honneur, sans le rendre plus vain,
Dans son âpre sentier console l'écrivain ;
Mais je soutiens qu'il faut une double médaille,
L'une au foyer des arts, l'autre au champ de bataille.
S'il existe pour l'homme un héroïque effort,
C'est celui qui le jette en face de la mort ;

La plume est à la main moins lourde que l'épée;
L'éclat d'une victoire efface une épopée;
En un mot, on ne peut prétendre au même rang
Pour quelques gouttes d'encre ou pour des flots de sang.

Imprimerie Lange Levy et Comp., 16, rue du Croissant.

NOUVELLE

NÉMÉSIS

SATIRES

PAR

BARTHÉLEMY.

XV

L'ALGÉRIE.

PARIS

LALLEMAND-LÉPINE,

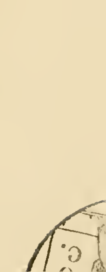
Éditeur de l'*Art de Fumer*, par BARTHÉLEMY,

Rue Richelieu, 52.

ET CHEZ MARTINON, ÉDITEUR, 4, RUE DU COQ-SAINT-HONORÉ.

—

1845



XV

L'ALGÉRIE

(1er juin 1843.)

> Mare sævum, importuosum; ager frugum fertilis, bonus pecori, arbori infecundus: cœlo terraque penuria aquarum : genus hominum salubri corpore, velox, patiens laborum.
>
> SALLUSTIUS, *Bellum jugurthinum.*

Que leur sert, maintenant que la vérité crie,
D'avoir vécu six mois sur une jonglerie,
D'avoir caché leur peur sous le plastron grossier
D'un traité marocain, absent de leur dossier?
Ils ont beau prolonger ces tours de Mascarille,
Tôt ou tard sur la fraude il faut que le jour brille,
Et le moment approche où ses rayons sereins
Vont dévoiler à nu ces banquistes forains.
Pensaient-ils nous tromper par leurs plates défaites?
Pendant qu'ils nous jetaient le leurre de leurs fêtes,

Que du haut des tréteaux, d'une voix de Stentor,
Ils trompetaient Isly, Tanger et Mogador,
Notre infaillible instinct pronostiquait l'issue,
L'avortement public d'une œuvre mal conçue;
Nos regards soupçonneux, en voyant l'échanson
Devinaient la litharge à travers la boisson;
Ah ! nous jugeâmes bien ces faveurs illusoires,
Ces bulles de savon, prises pour des victoires,
Que ces gamins barbus abandonnaient au vent
Et qui devaient sitôt disparaître en crevant.
Non, jamais écoliers de la diplomatie
Ne jouèrent un rôle avec plus d'ineptie;
Les Gérontes passés que Molière a dépeints
Jamais ne furent mieux dupés par des Scapins :
Sur la mer, sur la terre, en Afrique, en Europe,
Dans le sac politique où leur peur s'enveloppe,
Robert Peel, en riant, les bâtonne à son gré;
Jouets d'Abder-Rhaman, comme de Pomaré,
Sans songer qu'en leurs mains notre honneur périclite,
Leur imbécillité se fait cosmopolite.

On eût dit, un moment, qu'embossés comme un roc,
Sous leur ultimatum ils courbaient le Maroc,
Et que, pour la rançon des villes occupées,
Au creux de la balance ils jetaient leurs épées;
Tout semblait leur sourire ; échappés à demi
A l'œil inquisiteur du contrôle ennemi,
De la cime des toits au pavé de la rue
Ils chantaient leur triomphe, en attendant la Rue,
Et déjà le roi maure, une plume à la main,
Validait de son nom le double parchemin ;
Mais du haut Gibraltar la rouge sentinelle
Tout à coup sur l'Afrique attache sa prunelle,
Et jusqu'à Tétouan, sa formidable voix
Jaillit avec ces mots : Halte-là ! je vous vois !
A ces mots, du divan l'harmonie est troublée,
L'encre diplomatique en est coagulée,
Le despote de Fez, pour demander l'aman,
Par delà le détroit expédie un drogman ;
L'ambassadeur français, à qui l'oreille tinte,
Du pal ou du cordon fuit la classique atteinte,

Et l'acte tout dressé, qui n'attendait qu'un nom,
S'éparpille en lambeaux : l'Angleterre a dit, Non.
Courbons-nous sous ce bloc que son bras nous assène.

Et voilà Jugurtha reparu sur la scène;
Lui de qui tant de fois le destin vacilla,
Lui qu'un nouveau Bocchus devait vendre à Sylla,
Ou, du moins, contenir au fond d'une tanière
Comme une bête fauve en ses mains prisonnière,
Lui qui, non sans terreur, avec quelques débris,
Par bonds irréguliers sortait de ses abris,
Et qui depuis cinq ans, brisé de lassitude,
De son immense deuil peuplait la solitude,
Lui que nos bulletins avaient pris si souvent,
Lui qu'on devait ici nous amener vivant,
Le voilà tout à coup, grand de toute sa taille,
Aiguillonnant encor son cheval de bataille,
Prêt à creuser le sol de l'un à l'autre bout,
Empereur du désert, dont l'empire est partout.

Ainsi que le simoun, d'un océan de sable
Il s'élance, imprévu, terrible, insaisissable,
Il obsède nos camps de son aile de feu ;
Il est digne de nous, on lui doit cet aveu,
Sa présence héroïque ennoblit cette guerre,
C'est un homme qui plane au-dessus du vulgaire ;
Jamais quand ses consuls débordaient vers Cyrtha,
Contre un rival plus grand Rome ne se heurta ;
C'est un Adamastor, gigantesque fantôme,
Qui se dresse entre nous et son brûlant royaume ;
C'est le représentant, le magique soutien
Du vieux nom sarrasin, hostile au sang chrétien,
C'est le génie armé de la torche et du glaive,
Que la barbare Afrique entre ses bras soulève,
Et que son désespoir oppose, en se tordant,
Aux arts, aux lois, aux mœurs vomis par l'Occident.
Le premier Mahomet sortit d'un pareil moule :
Tout ce qui dans un chef émerveille la foule,
Tout ce qui dans une âme émeut l'âme d'autrui,
Force, valeur, sagesse, il le concentre en lui ;

Le peuple avec orgueil voit marcher à sa tête
L'émir, le marabout, le prince, le prophète;
Ici-bas, dans le ciel, c'est un double sauveur,
Il combat avec rage, il prie avec ferveur;
Sa parole est austère ainsi que son visage;
Des douceurs du harem il ignore l'usage;
On ne voit point ramper, entre ses vêtements,
Ces arabesques d'or chères aux musulmans;
Au sauvage figuier il doit sa nourriture,
Il boit dans le torrent, comme dit l'Écriture,
Ou recueille, au hasard, dans le creux de ses mains
L'eau saumâtre d'un puits creusé par les Romains.
Mais s'il est grand surtout, si ce fier caractère
Révèle avec splendeur sa vertu militaire,
C'est alors qne, fuyant devant nos bataillons,
Laissant aux aloës son bernous en haillons,
Harcelé comme un cerf par la meute rapace,
Privé de tous les siens, seul, perdu dans l'espace,
Mais toujours escorté d'énergiques desseins,
Après avoir lassé chevaux et fantassins,

Et lui-même lassé d'un rôle opiniâtre,
Il se décide enfin à quitter ce théâtre,
Et courant sous l'Atlas, où le sort le bannit,
Semble tirer sur lui son rideau de granit.
Voilà que tout à coup, dans la nuit solitaire,
Tout le Zara tressaille au cri d'une panthère;
Les douars les plus lointains, qui feignaient de dormir,
Mêlent leurs hurlements au signal de l'émir;
Les croupes de l'Atlas aux fantastiques crêtes,
Les plaines, les vallons se hérissent de têtes;
Chaque pli du désert enfante un combattant;
L'étendard de la foi se dresse palpitant;
Une tourbe innombrable autour de lui ruisselle,
Et du haut de son trône, ou plutôt de sa selle,
Le soudan sans États leur promet d'envahir
L'Alger que nous souillons, la sainte Al-Djézaïr.

Oui, c'est un chef insigne, il faut le reconnaître,
Et, pour notre malheur, le peuple vaut le maître.

Avant de le plier à subir notre mors,
La France pleurera bien d'héroïques morts;
Beaucoup d'or et de sang se perdront sur ces rives,
Le Sahel bien souvent se couvrira d'olives,
L'oranger de Blidah donnera bien des fleurs,
Avant d'avoir soumis l'Afrique à nos couleurs.
Sous bien d'autres climats les guerres sont des fêtes;
Mais nous avons ici de plus rudes conquêtes
Qu'à dompter des enfants pacifiques et doux,
De langoureux Chinois ou d'innocens Indous :
C'est une race agreste, intrépide, robuste,
Telle encor qu'elle était au siècle de Salluste,
Avec ce corps empreint de force et de beauté
Dont l'homme primitif, sans doute, fut doté,
A la poitrine large, au pas léger et ferme,
Aux muscles vigoureux, saillants sous l'épiderme;
Une dignité mâle étincelle sur eux ;
Jusque sous ses haillons desséchés et poudreux,
Éfrangés par le temps, cardés par la misère ,
L'Arabe qui mendie a l'air d'un Belisaire.

Nos peintres, nos sculpteurs, qui, dans leurs ateliers,
Font poser, à grands frais, d'informes journaliers,
Rencontreraient ici, sur les places publiques,
Des modèles sans nombre, en costumes bibliques,
Des traits d'Antinoüs, des formes d'Apollon,
Des jambes et des bras inconnus au Salon ;
Ils trouveraient partout d'électriques prunelles
Qui semblent du soleil remuer les parcelles,
Des types sans défauts, si rares parmi nous,
Et devant qui l'artiste incline ses genoux.
Ajoutez qu'un sang vil ne gonfle pas leurs veines,
Que de nobles instincts, de magnanimes haines,
Suscitent contre nous d'athlétiques ressorts,
Que l'âme s'harmonie à la forme du corps ;
En attendant le jour des grandes représailles,
L'ulcère du chagrin corrode leurs entrailles,
L'ombre de Barberousse erre encor dans ces murs.
Moi qui vers ces climats traînai mes pas obscurs,
Que de fois, en rêvant sur la place nouvelle,
Où dans ses profondeurs l'horizon se révèle,

Où la ligne des eaux touche celle des cieux,
J'observai près de moi, debout, silencieux,
Un vieux Maure, au teint sombre, à la barbe argentée,
Contemplant l'arsenal, le phare, la jetée,
Et la mer lumineuse où le chebeck latin
Récoltait autrefois un opulent butin,
Et le bagne où grinçaient les nations captives,
Puis, séchant à ses yeux quelques larmes furtives ;
Enfoncé dans l'époque où sa gloire tomba,
Remonter à pas lents vers la blanche Kasbah.

Non, leur âme n'est point encore assujettie;
Nous courtisons en vain cette âpre antipathie;
Notre équité leur pèse; ils se croyaient plus grands,
Esclaves sous les Turcs que libres sous les Francs ;
Leurs orgueilleuses mains jugent indignes d'elles
Les présents, les bienfaits de nos mains infidèles ;
Les merveilles du goût, de la mode, des arts,
Notre luxe inouï dans leurs grossiers bazars,

Rien ne saisit les yeux de cette race inculte,
L'enfant leur jette à peine un sourire d'insulte.
Ils nous ont vus creuser des ports pour nos vaisseaux,
Prolonger une rue en spacieux arceaux,
Ouvrir des grands chemins jusque sur la montagne,
Changer en ateliers les cavernes du bagne,
Leur flegme rancuneux a feint de ne rien voir.
Sitôt que sur la place, aux approches du soir,
Nos instruments guerriers sonnent une fanfare,
Ils s'en vont se grouper autour d'une guitare
Qu'un chanteur monotone, au fond d'un souterrain,
Accouple tristement à son nasal refrain;
Vainement notre horloge en public exhaussée
Leur révèle le temps de sa voix cadencée,
Leur soupçon fanatique accuse ce cadran
Fabriqué par des mains hostiles au Coran,
Et, n'osant se fier à cette heure chrétienne,
D'une oreille pieuse ils recueillent l'antienne,
L'heure des vrais croyants, qu'au minaret voisin,
D'une voix lamentable annonce le muezzin.

Qui sait ! du haut des tours de toutes ces mosquées,
Peut-être, en ce moment, aux tribus évoquées,
Le crieur guttural jette, comme un tocsin,
Des mots mystérieux qui font bondir le sein !
La porte Bab-Azoun, qui regarde l'aurore,
Sur la cime des monts n'entrevoit rien encore,
Mais, vers le point du ciel où tombe le soleil,
Bab-el-Oued a déjà poussé le cri d'éveil ;
On entend, dans la nuit, un cliquetis d'armures ;
Des hommes, des chevaux, avec de longs murmures.
Du désert inconnu débordent par essaims.
En selle, cavaliers ! à vos rangs, fantassins !
Chasseurs, zouaves, spahis, tirailleurs de Vincennes,
Préparez-vous encore à de sanglantes scènes,
Armez-vous, de nouveau, d'un courage affermi
Contre la faim, la soif, la fièvre et l'ennemi ;
Sous vos remparts vivants, gardez ce territoire,
Ajoutez une page à votre noble histoire,
Afin de vous montrer, la cicatrice au front,
A nos Machiavels, qui vous désavoûront ;

Hélas ! durant ces jours de céleste colère,
Citoyens ou soldats n'ont point d'autre salaire.
Tant que nous subirons l'ongle de ces crétins ,
Tant que leurs maigres doigts tresseront nos destins,
Ils fouleront aux pieds de leur apostasie
Les gloires devant qui la France s'extasie ;
Ils vilipenderont les services marquants,
Ils renîront l'honneur exilé dans les camps ;
Puis, au jour solennel des interrogatoires ,
Quand le soleil luira sur tant d'intrigues noires,
Quand nous placarderons d'un puissant démenti
Vingt opprobres nouveaux calqués sur Taïti,
Quand de leurs lâchetés pressant la lourde éponge,
Nous en ferons sortir la boue et le mensonge ,
Au moment d'étouffer entre nos bras nerveux,
Ils désavoûront tout, même leurs désaveux.

Imprimerie Lange Lévy et Comp., 16, rue du Croissant.

NOUVELLE

NÉMÉSIS

SATIRES

PAR

BARTHÉLEMY.

XVI

LES TRAVAILLEURS.

PARIS

LALLEMAND-LÉPINE,

Éditeur de l'*Art de Fumer,* par BARTHÉLEMY,

Rue Richelieu, 52.

ET CHEZ MARTINON, ÉDITEUR, 4, RUE DU COQ-SAINT-HONORÉ.

1845

XVI

LES TRAVAILLEURS

(15 juin 1845.)

« ...... Là, les besoins sont sans nombre et les projets plus nombreux encore que les besoins; *des rêves d'organisation s'y discutent dans le trouble; des vengeances se préparent dans les ténèbres;* on attend que les classes riches et élevées viennent au secours de tant de misères... Mais, sachez-le bien, on commence à se lasser d'attendre: et, si l'on n'y prend garde, l'année prochaine, demain peut-être, sorti du gouffre escaladé, paraissant terrible sur les bords de l'abîme franchi, le peuple, secouant la résignation comme une poussière immonde, ou s'en dépouillant comme d'un vêtement incommode, respirant la vengeance implacable, apparaîtra pareil à l'ange exterminateur sur la porte de vos riches hôtels, et, pour son malheur et le vôtre, jusqu'au milieu de vos somptueuses demeures. »

PRÉDICATION DE L'ABBÉ DEBREUILLE.

Saint-Lô, juin 1845.

Non, les songes dorés de la philanthropie
N'enfantent pas toujours une vaine utopie;
Dans tous les nobles cœurs, torys ou radicaux,
Wilberforce et Grégoire ont trouvé des échos,
Leur rêve s'accomplit; la France et l'Angleterre
Ont ligué leurs canons pour l'œuvre humanitaire,
Et l'Afrique, arrachée à ses longues douleurs,
Sur ses cheveux crépus pose un chapeau de fleurs.

Gardons-nous d'entrevoir, dans des crises prochaines,
L'avare repentir d'avoir rompu ses chaînes ;
Les colons n'auront point à pleurer sur leurs champs;
Pour jeter leurs roseaux aux cylindres tranchants,
Si des bras africains ils sont plus économes,
La vapeur dans les fers remplacera les hommes ;
Les chantiers de l'Europe excitant leurs marteaux,
A la philanthropie instruiront les métaux,
Et, d'un trafic impie abolissant la honte,
Nous enverrons d'ici des esclaves en fonte.
Oui, sans doute, il est beau d'avoir ainsi jeté
A la face du monde un acte d'équité,
Et la haute tribune où la France s'exprime
Couvre bien des erreurs en frappant un vieux crime.
Mais un si haut devoir n'est rempli qu'à moitié,
Un autre continent a droit à la pitié;
Pourquoi vous bornez-vous, négrophiles d'Europe!
A découvrir des maux avec un télescope?
Craignez-vous d'imposer, avec un zèle égal,
La réforme à la Seine ainsi qu'au Sénégal?

Ne pouvez-vous sauver d'un bras philanthropique
La zone tempérée et celle du tropique ?
Dans le temps qu'à travers l'immensité des flots
Votre oreille saisit de lugubres sanglots,
Que vos yeux paternels pleurent la destinée
De l'inconnu que vend la marâtre Guinée,
Ces oreilles, ces yeux, sans entendre ni voir,
Entre les mêmes murs, sur le même trottoir,
Tolèrent les douleurs, les mêmes agonies
Qui vous soulèvent tant contre les colonies.
Les vaisseaux qui, puisant dans un vaste bercail,
Aux avides planteurs portent le noir bétail,
Dans leur cale fétide enferment des tortures
Moindres que sous les toits de nos manufactures.
Sous tant de soupiraux, de bouges, de greniers,
Combien d'infortunés libres, mais prisonniers,
N'arrachant aux travaux d'une longue semaine
Qu'un salaire impuissant pour l'existence humaine,
Béniraient un destin qui leur ferait avoir
La case, la pâture et le maître du noir !

De tout ce qu'une ville, au fond de ses mansardes,
Cache de traits flétris, de figures hagardes,
On ne s'en doute pas dans un joyeux salon;
Le fouet du commandeur, le rotin du colon,
C'est le froid, c'est la faim, incessante ennemie,
Qui réveille la chair un moment endormie,
Que ne saturent pas l'impalpable produit,
Le labeur combiné du jour et de la nuit.
Oh! comment contempler, dans son immense gouffre,
Ce peuple d'artisans qui travaille et qui souffre,
Sans tressaillir d'effroi, sans qu'un frisson nerveux
De la plante des pieds monte jusqu'aux cheveux!
L'ulcère du besoin vainement les dévore,
Plus souffrants, plus nombreux, ils renaissent encore;
Pour transmettre leurs maux à des infortunés,
D'un germe prolifique ils sont empoisonnés;
Dans l'humide repaire où le destin les plonge
Leurs fils étiolés croissent comme l'oronge;
Et peut-être qu'un jour de ses murs étouffants
L'atelier encombré vomira ses enfants,



Jusque sur le pavé de vos places publiques
Les jettera tout nus, armés de leurs suppliques,
Farouches, blasphémant, d'un front séditieux,
La double providence et de l'homme et des cieux.
Que direz-vous alors, charlatans de morale?
Qu'aurez-vous à répondre à leur voix sépulcrale?
Serez-vous assez forts pour mettre des bâillons
A des bouches sans pain, hurlant sous des haillons?
Vanterez-vous encore à ces races proscrites
Vos judaïques lois, vos bienfaits hypocrites,
Vos vertus de tréteaux, l'ironique soutien
Que prête l'homme riche à l'homme qui n'a rien?
Ah! taisez-vous! jamais une époque néfaste
Dans l'ordre social n'offrit plus de contraste;
Avec plus de rigueur qu'en ce siècle damné
Jamais l'homme ne fut par l'homme abandonné.
Les généreux Romains, ouvrant leur vestibule,
Aux malheureux clients prodiguaient la sportule,
Ils se faisaient orgueil de ce pieux devoir;
La maternelle Annone, immense réservoir,

Aux pauvres citoyens de l'opulente ville
Distribuait les grains d'Egypte et de Sicile,
Et ces dons réguliers, mesurés largement,
Au prix de leurs travaux offraient un supplément ;
Aux temps où notre France avait des abbayes,
Aux portes des saints lieux par la foule envahies,
Une main que guidait l'évangélique amour
Tendait à l'indigent le pain de chaque jour.
Où faut-il maintenant que heurte sa détresse ?
A quel grenier public voulez-vous qu'il s'adresse ?
Quel riche monastère, asile hospitalier,
Rassasie aujourd'hui le morne journalier ?
Dans bien d'autres soucis notre âge s'enveloppe;
Sur ses lignes de fer le progrès philanthrope
Passe, sans contempler aux rebords du chemin
Des spectres travailleurs qui lui tendent la main;
Contre l'impur contact que le malheur colporte,
Ainsi qu'en temps de peste, il verrouille sa porte,
Et, pour fermer l'issue au cri de l'indigent,
Glisse dans tous les cœurs l'égoïsme astringent.

Il est vrai que, parfois, votre oiseuse avarice
D'un acte de vertu se donne le caprice,
Que, pour mettre en honneur des bienfaits fanfarons,
De quartiers en quartiers vous quêtez en patrons,
Que vous organisez avec forfanterie
La charité d'un bal ou d'une loterie,
Que dans vos grands banquets, ivres de chambertin,
Vous votez au malheur les miettes du festin.
Oui, du bruit qu'elle fait, votre pitié s'honore,
Et pour jeter l'aumône elle aime un tronc sonore;
Qu'importe! si vos mains soulagent quelque deuil,
L'humble malheur sourit même aux dons de l'orgueil.
Mais, dans l'immensité des douleurs et des peines,
Que peuvent les secours de vos œuvres mondaines?
Que peut même l'élan de cette charité
Qui, le jour et la nuit, par Dieu même excité,
Sous les toits lézardés de toutes les paroisses
Plaint, console, soutient tant d'amères angoisses,
Rallume l'espérance, et, double médecin,
Porte la nourriture à l'âme comme au sein?

La publique souffrance, hélas! n'est qu'assoupie;
A cette vaste plaie, il faut plus de charpie;
L'État seul, étendant ses bras démesurés,
Peut offrir un refuge à ses fils torturés,
Couvrir les opprimés de sa large tutelle,
Alléger la charrue où le sort les attèle,
Et dans l'intégrité de ses droits imprescrits,
Rétablir par la force un peuple de proscrits.

Il est temps qu'une charte, en ses mains souveraines,
De l'avare industrie ose prendre les rênes,
Qu'elle immole au bonheur des pâles journaliers
La féodalité, reine des ateliers,
Que, brisant des labeurs l'effronté monopole,
Au tarif homicide elle ajoute une obole,
Qu'elle grave ces mots qu'on ne peut abroger :
Tout homme qui travaille a le droit de manger.

Tant que ce nouveau code, ami du prolétaire,
Appliquant à son œuvre un prix alimentaire,

Ne lui garantit pas un avenir meilleur,
Vous régentez en vain ce peuple travailleur,
Moralistes ardents! vos peines sont perdues;
Les semences du bien par vos mains répandues
Avorteront toujours sur un ingrat terrain
Où croît de toutes parts l'épine du chagrin.
Suivons cet homme en proie au destin qui l'accable :
La fiévreuse disette, aiguillon implacable,
Lancine sa pensée, allume son cerveau,
Fait passer à ses yeux le désolant tableau
De ces heureux pour qui le ciel l'a fait esclave,
Éparpillant leurs jours d'existence suave,
Rassasiés de jeu, de femmes et de vin ;
C'est alors qu'en son cœur fermente un noir levain,
Vers un vague avenir son désespoir se rue,
Il se lève d'un bond et se perd dans la rue.
Où va-t-il? qui le sait? peut-être que demain
Nous le retrouverons dans un fangeux chemin,
Et plus tard, au milieu des sinistres casaques,
A Toulon! et bientôt sur la place Saint-Jacques!...

Enfant de l'atelier ! je ne t'accuse pas ;
Un égoïste maître étranglait tes repas.
Que de nobles instincts meurent sous la détresse !
Le jeûne a plus commis de meurtres que l'ivresse ;
Le crime que la loi frappe de sa rigueur
Germe dans l'estomac et mûrit dans le cœur.

Surtout, ne lancez pas vos poignants anathèmes
Sur la fille du peuple ! opprobre sur vous-mêmes,
Trafiquants de sueurs, vampires du travail !
Hélas ! ses frêles doigts que vous prenez à bail
Ne donnent pas la vie à sa chasteté nue,
Et quand, sortant du gouffre où son corps s'exténue,
Elle rentre rêveuse au gîte de la nuit,
En faisant grincer l'or le tentateur la suit ;
Par degrés le poison dans son âme s'infuse.
Quand vous la reverrez, luisante de céruse,
Postée au confluent des noirâtres ruisseaux,
Harcelant le dédain par d'avides assauts,

Étalant sur son front, que la débauche plisse,
Le fatal numéro timbré par la police,
Ou traînant à la fin son fantôme enlaidi
Vers les grabats dressés à l'hôtel du Midi,
Ne jetez pas la pierre à cette pécheresse ;
Opulents puritains! pardon pour la pauvresse;
Pitié pour la vertu qui tomba sous la faim,
Pour la virginité que dévora le pain !

Oh! s'il reste sur terre une ombre de justice,
Qu'une plainte acharnée à ses pieds retentisse,
Tant que le jour luira sur ces iniquités;
Au secours! citoyens, ministres, députés!
Voici qu'on vous présente une de ces requêtes
Qu'on ne peut ajourner sans risquer bien des têtes;
Écoutez! le bruit monte à votre appartement;
Ce ne sont pas des cris qu'on jette isolément,
C'est tout un peuple hâve et meurtri de tortures,
Qui marche en déroulant cent mille signatures:

Hâtez-vous, profitez de ce dernier loisir;
Donnez-lui librement ce qu'il pourrait saisir;
N'attendez pas le jour où la horde affamée
Demanderait l'aumône avec la main fermée,
Où, se constituant en états généraux,
Les victimes, enfin, compteraient les bourreaux,
Et, lasses de se voir décimer dans l'attente,
Porteraient pour enseigne une blouse flottante
Où brilleraient les mots de la rébellion
Que broda la famine au drapeau de Lyon.
Homme justes! sauvez ces malheurs à notre âge;
Glorifiez vos noms par un saint patronage;
Que le pauvre aujourd'hui commence à les bénir,
Que sa race future en garde souvenir,
Qu'elle dise de vous : Leur austère pensée,
D'un bout du monde à l'autre, un jour s'est élancée;
Elle a dans son amour compris le genre humain;
On les vit à la fois, tandis que d'une main
Ils donnaient à l'Afrique un sceau de délivrance,
De l'autre, émanciper des esclaves en France;

Tandis qu'ils punissaient, sous de lointains climats,
Les négriers pendus aux vergues de leurs mâts,
Ici, sur tout le sol de la mère patrie,
La croisière des lois surveillait l'industrie:
Gloire aux législateurs qui frappèrent aux flancs
Le commerce des noirs et la traite des blancs!

Imprimerie Lange Lévy et Comp., 16, rue du Croissant.

NOUVELLE

NÉMÉSIS

SATIRES

PAR

BARTHÉLEMY.

XVII

LES PRÉTENDANTS.

PARIS

LALLEMAND-LÉPINE,

Éditeur de l'*Art de Fumer*, par BARTHÉLEMY,

Rue Richelieu, 52.

ET CHEZ MARTINON, ÉDITEUR, 4, RUE DU COQ-SAINT-HONORÉ.

1845

XVII

LES PRÉTENDANTS

(6 juillet 1845.)

Diversa exilia, et desertas quærere terras,
Auguriis agimur divum.....
Incerti quò fata ferant, ubi sistere detur.
VIRGILE, *Ænéide*, liv. III.

Les rois *in partibus* sont communs à notre âge;
Dès que sur leurs Etats gronde le moindre orage,
Vous êtes sûr de voir, sur tous les grands chemins,
Tous ces dieux émigrés qui vous tendent les mains;
Plus d'un oint du Seigneur, que le peuple exproprie,
Loge le droit divin dans une hôtellerie,
Et, le crêpe au chapeau, la légitimité
Se promène souvent en non activité.

C'est triste, c'est navrant, si l'on veut ; mais qu'y faire ?
Des temps prédécesseurs notre époque diffère ;
Nul ne règne aujourd'hui sans craindre l'accident
De descendre demain au sort de prétendant ;
Depuis quatre-vingt-neuf le prince est un otage ;
Rien n'est moins assuré qu'un royal héritage ;
Les sujets clairvoyants, dans l'intérêt commun,
Grèvent leur employé d'un contrôle importun,
On l'observe, on l'épie, et, sitôt qu'il s'écarte
Du droit chemin tracé par l'inflexible charte,
Pour peu que dans son poste il se soit compromis,
On vous suspend un roi comme un simple commis.
Or, l'œuvre de reprendre une place perdue
Offre aux ex-majestés une entreprise ardue ;
Un royaume est une île escarpée et sans bords
Où l'on ne peut rentrer qu'après de longs efforts ;
Les restaurations sont rares dans l'histoire :
Ceux-ci, pour égayer leur sombre purgatoire,
Chez quelque Porsenna vont chercher des secours
Qu'à charge de revanche on leur promet toujours ;
Ceux-là, dans un jardin, pauvres Abdolonymes,

Couronnent de bouquets leurs grandeurs pseudonymes;
Ou, sous les titres vains de comtes et de ducs,
Errant à l'aventure avec leurs droits caducs,
Ils parcourent longtemps, dans leur mélancolie,
L'Angleterre, la France et surtout l'Italie,
L'Italie au doux ciel, sol antique et fameux
Où Saturne exilé vint s'abriter comme eux;
Puis, sans qu'au dernier jour le monde les regarde,
Ils vont ensevelir leur lumière blafarde
Dans Rome, où chaque siècle a semé ses lambeaux,
Gigantesque éteignoir de tous les grands flambeaux.
D'autres, tenant du ciel une humeur moins docile,
Se cramponnent au seuil de leur vieux domicile,
Ils n'en démordent pas; tant qu'il leur reste encor
Pour armée un soldat, un écu pour trésor,
Comme si leur puissance était encore entière,
Ils ferraillent debout jusque sur la frontière;
Il faut qu'un peuple armé de ses bras souverains
Les repousse au dehors, la fourche dans les reins;
Et même dans l'exil, lorsque leur faim digère
Le pain toujours amer de l'aumône étrangère,

Du fond de leur hospice, où nous les recueillons,
En pourpre chimérique ils teignent leurs haillons,
Ils machinent des plans, dans leur fièvre insensée
Ils retrouvent encor l'auréole éclipsée,
Et même, quand sur eux l'éternité descend,
Leurs maigres doigts crispés cherchent un sceptre absent.

Oh! c'est un grand malheur que le sort politique
Ait exhumé d'Hartwel la goutteuse relique,
Que ce comte de Lille, après vingt ans d'ennui,
Soit monté sur un trône inattendu pour lui;
Depuis que cet exemple est parti de la France,
Les rois les plus déchus se bercent d'espérance,
Ils se disent toujours que le sort opportun
Peut refaire pour tous ce qu'il a fait pour un;
C'est pitié de les voir en proie à ce vertige,
Car pour les restaurer il faut presque un prodige,
Et dans la loterie ouverte aux pauvres rois,
Un quaterne pareil n'est sorti qu'une fois.

Il serait temps de mettre un terme à ces lubies

Que la bénigne Europe a trop de fois subies;
Après un temps moral, accordé justement
Au roi qui veut tenter son rétablissement,
Si le sort ennemi lui refuse ce règne,
La raison, l'équité, veulent qu'on le contraigne
A déclarer pour lui, pour sa race à venir,
L'abandon d'un pouvoir qu'il n'a pu maintenir.
Persister à combattre alors qu'on est par terre,
C'est de l'entêtement et non du caractère;
D'une chute évidente il faut signer l'aveu.
Si, comme on le prétend, la guerre n'est qu'un jeu,
Ce jeu doit se jouer d'une manière franche;
Or, une fois qu'on perd et partie et revanche,
Il faut s'exécuter comme un homme de cœur,
Et d'un accord tacite accepter la rigueur,
Sans demander encor pour la royauté veuve
L'inévitable échec d'une nouvelle épreuve,
Absurde enfantillage et manquement de foi
Que ne doit pas commettre un homme, fût-il roi.
Les princes de la Grèce étaient plus philosophes,
Certes! ils éprouvaient aussi ces catastrophes,

Mais contre la partie ils ne revenaient pas,
Et Denys le Tyran, chassé de ses États,
Du trône de Sicile oubliant la chimère,
Exploitait dans Corinthe une école primaire.
Eh! que deviendrait-on si tous les fils de rois
A perpétuité revendiquaient leurs droits?
Si quelque prétendant pouvait remettre en vogue
La race de Commène ou de Paléologue,
Et dans leur vieil empire un beau jour ramenait
Le sang de Jagellon et de Plantagenet?
Le monde ne pourrait dormir une minute.
Non, chacun doit subir le malheur de sa chute;
N'importe qu'on s'appelle ou Stuart ou Bourbon,
Quand on perd un royaume, on le perd tout de bon;
Au lieu de larmoyer lâchement à sa porte,
D'y traîner le convoi de la royauté morte,
De guerroyer sans fin dans l'espoir d'un retour,
Avec quatre soldats dépourvus d'un tambour,
Il faut à tout jamais se résigner en sage,
De la vie au néant accepter le passage,
Et, sans éterniser un piteux intérim,

Lever les yeux au ciel, et dire : *Allah kérim!!*

N'étais-tu pas heureux sur notre territoire,
Du repos que te fit le duc de la Victoire,
Comte de Molina ! qui, pour premier essai,
Avais goûté déjà l'exil de Valençay ?
Tu pouvais bien longtemps y dormir sans secousse ;
Sur les rives du Cher la vie est assez douce,
Bourges voyait sans peur ton fantôme royal ;
Un fantôme de cour, comme à l'Escurial,
Sous les plafonds noircis du vieil hôtel Panette,
Gravitait en silence autour de ta planète,
Et dans la cathédrale où tu venais t'asseoir,
Villèle t'accordait l'honneur de l'encensoir.
Voilà que, tout à coup, l'intrigue te harcelle;
Le démon politique, agitant sa crécelle,
Te réveille, te parle au nom du Vatican,
Te dit que tu peux tout sauver en abdiquant,
Que le monde, surpris par ce coup de tonnerre,
Verra que tu n'es point un prince imaginaire,
Que les rois en auront le frisson sur la chair.

Hélas! ce coup d'État, parti des bords du Cher,
N'a causé nul émoi dans l'Europe chrétienne,
Sinon dans les bureaux de la *Quotidienne*.
Un seul chemin de fer, avant qu'on l'ait construit,
Dans l'apathique France excite plus de bruit;
Ton abdication, mesquinement ourdie,
D'un acte solennel n'est que la parodie;
Sans doute que le monde ouvrait des yeux hagards
Alors que Charles-Quint, successeur des Césars,
A Philippe son fils, pour part héréditaire,
D'avance abandonnait la moitié de la terre,
Et, près de s'engouffrer dans l'oubli d'un couvent,
Au *Requiem* des morts livrait son corps vivant;
L'Autriche, le Brabant, l'Espagne, l'Amérique,
Ce patrimoine-là n'était pas chimérique;
Mais que peux-tu léguer, ombre de souverain!
Tu ne possèdes pas un pouce de terrain;
Sur un trône idéal que veux-tu qu'on espère
Ou qu'on craigne, en voyant le fils au lieu du père?
D'un sceptre qui n'est plus, d'un néant de pouvoir,
L'un n'a rien à donner ni l'autre à recevoir.

Celui-ci, toutefois, fort de la loi salique,
Accepte le zéro du règne catholique,
Et notifie à tous, diplomatiquement,
Le mémorable fait de son avénement ;
L'Espagne offrant encore une dot assez belle,
Il veut bien se conjoindre à la jeune Isabelle,
Et croit qu'en lui donnant sa virginale main,
Elle devra beaucoup à son cousin germain.
Ce pompeux manifeste, œuvre d'impéritie,
Elaboré par Walch, Genoude et Laurentie,
C'est un habit d'emprunt fait sur de vieux patrons,
Un masque de Titus familier aux Nérons,
Une peau de brebis, enveloppe traîtresse,
Que tous les prétendants prennent dans leur détresse.
Ce n'est pas d'aujourd'hui que nous les connaissons;
Les peuples ont reçu de trop vertes leçons
Pour souffrir de nouveau qu'on les prenne à ce leurre,
Ils savent trop pourquoi le crocodile pleure.
Quand ils sont à la porte, ils font la douce voix,
Ils jurent de régner par de meilleures lois,
Ils attestent le ciel que leur haine amortie

Couvrira le passé d'une large amnistie ;
Tous ces serments qu'ils font, tant qu'ils en sont exclus,
En passant la frontière ils n'y songeront plus ;
Le malheur et l'exil n'ont fait qu'aigrir leur âme.
Pour servir de cortége au paternel programme,
On verrait cette fois la vengeance et l'orgueil
De la crédule Espagne ensanglanter le seuil,
Déployer sur ses droits un linceul tyrannique,
Régner au nom du ciel et de saint Dominique,
On verrait ce que fait un peuple en se donnant
Au fils de don Carlos, neveu de Ferdinand.

Pauvre peuple ! ton sang (t'en reste-t-il encore?)
Depuis plus de trente ans coule par chaque pore ;
Les rois et l'anarchie ont déchiré ton sein ;
Chacun de tes clochers a sonné le tocsin ;
Chacun de tes partis a fait ses hécatombes ;
VanHalen a broyé les villes sous ses bombes ;
Tes régents dictateurs, transformés en héros,
Parlent de leur clémence en lâchant les bourreaux ;
La femme de Mugnos, par ses fureurs guidée,

Sème l'embrasement, comme une autre Médée ;
Il ne te reste plus, pour ton dernier déclin,
Qu'à signer une paix avec Montémolin.

Nous aussi, nous suivons, dans le cercle qu'il trace,
Un aspirant au trône, issu de vieille race,
Qui, de loin, escorté de discrets courtisans,
Autour du sol natal rôde depuis trois ans,
Et, sans que sur un point sa tente soit fixée,
Traîne de cour en cour sa stérile odyssée.
Doit-il dans ce repos toujours se contenir,
Ou bien veut-il hâter le trop lent avenir ?
C'est à d'autres qu'à nous qu'il en fait confidence,
Et ses vœux jusqu'ici germent sans imprudence;
Seulement, tant qu'il erre ainsi sous d'autres cieux,
De ses adorateurs le zèle officieux,
Par deux ou trois journaux chaque jour nous confie
Les intimes secrets de sa biographie :
Qu'on le voit, sans repos, d'Austerlitz à Lodi,
Malgré son embonpoint et son pas alourdi,
Suivre de l'empereur les savantes tactiques;

Qu'il fait de grands progrès dans les mathématiques,
Qu'il a de ses aïeux gardé l'auguste faim,
Et que Saint-Marc l'a vu nager comme un Dauphin.
Qu'importe ? à ce manége épargnons nos semonces,
Tolérons ces courtiers de royales annonces,
Même quand, en personne, ils vont, la corde aux reins,
Au Joas des Bourbons s'offrir en pèlerins.

Mais se peut-il que toi, dont le front séculaire
Domine de si haut la tourbe populaire,
Qui, sur un sol couvert de frêles végétaux,
Comme un vieux cèdre étends tes bras horizontaux,
Patriarche imposant de la littérature,
Géant que nous léguons à la race future,
Que toi, Chateaubriand! prince de nos élus,
Aventurant un nom qui ne t'appartient plus,
Tu quittes, sans regret, la sphère des archanges,
Pour engluer tes pieds dans nos mondaines fanges,
Pour palper, pour peser, entre tes blanches mains,
Le salissant fatras des intérêts humains?
Se peut-il qu'à travers de lointaines contrées,

Pour vendre le ballot de ses viles denrées,
La politique en toi trouve son colporteur?
N'était-ce point assez qu'un barbare éditeur,
Vampire créancier dont le bras te surplombe,
Eût d'avance payé ton génie outre-tombe,
Comme l'opérateur dont le scalpel savant
Attend le corps pendu qui se vendit vivant?
Fallait-il dévouer ta splendeur obscurcie
A servir de drogman à la diplomatie?
Devais-tu dépenser tes magiques discours
En argot de congrès, en cabales de cours?
Tu ne le vois donc pas: leur pauvreté notoire,
Pour attirer les yeux, se couvre de ta gloire;
Un calcul intrigant (comment le souffres-tu?)
De ta foi monarchique exploite la vertu;
Dès qu'il s'agit de faire un saint pèlerinage,
On t'appelle, on te croit toujours dans ton jeune âge,
Lorsque tu visitais la hutte du Sachem,
Ou que tes pieds dévots foulaient Jérusalem;
Pour voir le prétendant que leur rêve intronise
De la place Belgrave on t'envoie à Venise;

Fût-il au bout du monde, il te faudrait demain
Partir, à leur signal, le bourdon à la main.
C'en est trop; cède-leur ce rôle de Séide;
Au faubourg Saint-Germain reprends ta thébaïde,
Fais tomber sur ce monde un éternel verrou;
Tes aveugles amis, qui vont sans savoir où,
Trouveront bien ailleurs un bras qui les soutienne;
Laisse leurs royautés sans dégrader la tienne,
Car la tienne vivra quand ces autres mourront;
C'est celle qu'imprima le génie à ton front,
La seule qui n'ait pas un éclat éphémère,
L'antique royauté qui brilla sur Homère,
Celle qu'à deux genoux il est beau de servir,
Et qu'un peuple en *trois jours* n'a jamais pu ravir.

Imprimerie Lange Levy et Comp., 16, rue du Croissant.

NOUVELLE

NÉMÉSIS

SATIRES

PAR

BARTHÉLEMY.

XVIII

LA CLOTURE.

PARIS

LALLEMAND-LÉPINE,

Éditeur de l'*Art de Fumer*, par BARTHÉLEMY,

Rue Richelieu, 52.

ET CHEZ MARTINON, ÉDITEUR, 4, RUE DU COQ-SAINT-HONORÉ.

1845

XVIII

LA CLOTURE

(20 juillet 1845.)

Quand les bœufs vont deux à deux,
Le labourage en va mieux.

Richard Cœur-de-lion.

LE PAIR ET LE DÉPUTÉ.

LE PAIR.

Quoi ! vous partez sitôt ?

LE DÉPUTÉ.

Oui, je pars, Dieu merci !
Voilà bientôt huit mois qu'on nous retient ici ;
Après tant de discours, il faut reprendre haleine ;
On n'est point obligé de mourir à la peine ;

Notre place Louis-Quinze est, pour le député,
L'hiver une glacière, un chauffoir en été ;
Chacun aime à revoir son petit coin de terre :
Quoique législateur, je suis propriétaire,
Et je fais de mon temps un assez digne emploi,
D'en donner les deux tiers à l'État, l'autre à moi.

LE PAIR.



Que vous êtes heureux ! les affaires publiques
Vous laissent, quatre mois, rêver aux bucoliques,
Et dormir en repos, après avoir agi,
Comme de vrais pasteurs, *sub tegmine fagi.*
Oui, partez ; laissez-nous subir notre holocauste ;
Par les chemins de fer ou par la malle-poste,
Sur les fronts contristés de vos doux électeurs,
Ramenez, au plus tôt, vos astres protecteurs ;
Vos foins attendent l'œil du père de famille ;
Dans vos jaunes sillons, armés de la faucille,
A vos bruns moissonneurs montrez-vous les premiers,
Allez voir si vos ceps ou vos joyeux pommiers

Portent pour les tonneaux des richesses futures ;
Hâtez-vous de rentrer dans vos manufactures,
Pour remettre au courant, avec un zèle égal,
Les livres de commerce et le lit conjugal.
Ces faveurs ne sont pas faites pour la pairie ;
Le palais Luxembourg est notre métairie ;
Pendant que vous jouez avec la nymphe Écho,
Nous n'entendons ici que la voix de Mackau.
Sur cet étrange abus c'est trop longtemps nous taire ;
Liés le même jour au char parlementaire,
Un même jour nous doit dételer de ce char :
D'où vient donc qu'après vous nous restons au brancard?
De quel droit...

LE DÉPUTÉ.

Ce sont là d'injustes doléances ;
Comptez, au lieu du temps, le nombre des séances,
Songez que l'officine où la loi se débat
Nous revoit chaque jour, hors le jour du sabbat,
Pendant qu'au Luxemboug votre pourpre romaine

N'apparaît qu'une fois ou deux, chaque semaine ;
C'est mal, en vérité, de voir d'un œil jaloux
Quelques jours de bon temps que nous prenons sur vous;
Le sort, qui de travaux charge notre roture,
Vous traite en grands seigneurs de la législature,
Et du fardeau public nous sommes les porteurs,
Nous en vrais journaliers, et vous en amateurs;
Vous devez à nos soins cette douce allégeance.

LE PAIR.

Nous les devons, peut-être, à notre intelligence.
Pourquoi n'admettre pas que d'un coup d'œil plus sûr
Nous embrassons un point qui vous paraît obscur,
Et qu'un jour nous suffit pour déblayer sans peine
L'œuvre qui vous a fait suer une semaine?

LE DÉPUTÉ.

Cette capacité dont vous semblez si vains,
Vous vient de ce que l'œuvre a passé par nos mains.
A nous le long travail de la première épreuve,

L'effort de dégrossir la matière encor neuve ;
Sur toute loi scabreuse, avec de longs apprêts,
Nous pensons, nous parlons, nous votons : vous, après ;
Et le bon *Moniteur*, utile répertoire,
Vous offre nos patrons de génie oratoire :
Quand la route est ouverte, on y marche à grands pas.

LE PAIR.

Pour des futilités ne nous irritons pas ;
De soi-même il est mal de se faire l'apôtre ;
Gardez votre mérite et laissez-nous le nôtre.
Mais, sans me dolenter une seconde fois
Sur nos travaux forcés qu'on prolonge d'un mois,
Souffrez qu'en acceptant cette dure contrainte,
Un plus grave motif légitime ma plainte :
L'État ne peut marcher sans notre double appui ;
Sitôt que l'un de nous se sépare de lui,
A l'immobilité cette perte le voue ;
C'est un steamboat privé du secours d'une roue,

C'est un serpent qui tort son tronçon impuissant,
Un manchot dont le bras regrette un frère absent.
Or, dans l'isolement qui nous déconsidère,
Nous semblons ne remplir qu'un rôle secondaire,
Comme ces confidents que le public distrait
A la fin d'une pièce entend sans intérêt.
Quel aspect! vos questeurs ont verrouillé leur porte:
Vous êtes tous partis ou vous partez, n'importe:
Les ministres restés dans leur département
Vers notre froid gymnase arrivent tristement;
Guizot même, pour voir notre deuil solitaire,
Rarement de Passy quitte le phalanstère;
L'enseignement public est sans supérieur,
Et l'heureux Duchâtel erre à l'extérieur;
Nous seuls, agglomérés près de l'observatoire,
Sous l'épaisseur d'un mur nous étouffons sans gloire,
Copiant, en commis, les actes minutés
Par la main des très-hauts et puissants Députés;
Et tous les ans il faut passer par cette épreuve!
Voilà de quels affronts le destin nous abreuve,

Et comment, par degrés, dans cet âge maudit,
Le premier des pouvoirs tombe en plein discrédit.

LE DÉPUTÉ.

Je vous plains; mais je dois, par respect pour moi-même,
Relever certains mots qui frisent le blasphème,
Et qui pourraient ici semer un désaccord :
Comme premier pouvoir vous vous posez à tort ;
Sachez qu'au même rang la loi nous associe,
Qu'il n'existe entre nous nulle suprématie,
Que c'est par nos vertus que nous nous distinguons
Et non par les vains mots de premiers ou seconds.
La pairie a subi bien des métamorphoses ;
Pliez-vous sans murmure à cet état de choses ;
Par le droit de juillet, notre bras d'Amadis
A dispersé d'un coup les pairs de Charles dix ;
Nous vous avons réduits au modeste avantage
D'un titre viager, au lieu d'un héritage,
Et de votre ancien lustre il ne vous reste encor
Qu'un habit bleu de ciel orné d'un collet d'or.

LE PAIR.

Non, non, quelque rigueur que le sort nous inflige,
Nous conservons toujours je ne sais quel prestige;
Un vieux respect défend notre vieille splendeur.

LE DÉPUTÉ.

Vous appelez respect la publique froideur.
On vous laisse à l'écart, sous votre dôme occulte,
Pratiquer en silence une sorte de culte,
Et près du sol où fut le couvent des chartreux,
Psalmodier vos lois en versets ténébreux;
Avec ses lambris d'or qui la rendent trop belle,
Votre pompeuse enceinte a l'air d'une chapelle
Qui présente au milieu, dans le renfoncement,
Un autel dont Pasquier est le saint sacrement.
Rarement pour goûter vos sermons politiques
Le peuple saint, en foule, inonde les portiques;
Il ne demande pas, même le lendemain,
Ce qu'on a fait, la veille, au faubourg Saint-Germain;

De vos procès-verbaux nul lecteur n'est avide;
Il faudra que, bientôt, pour peupler votre vide,
Pour prouver au public que vous vivez toujours,
L'annonce Duveyrier vienne à votre secours.

LE PAIR.

Nous donnons plus que vous des preuves d'existence:
C'est nous seuls, et non vous, qu'en mainte circonstance,
En souveraine cour le pouvoir éleva.

LE DÉPUTÉ.

Vous avez parmi vous Ney de la Moskowa...
Puissent de pareils traits ne plus vous mettre en vogue!

LE PAIR.

Ne mêlons pas d'aigreur à notre dialogue,
Rentrons dans le sujet; soyez juste envers nous:
Sans prétendre courber la France à nos genoux,

En dépit des bons mots que notre honneur essuie,
Nous ne sommes pas tous des pairs à parapluie,
Vous le savez fort bien; notre majorité
Par l'éclat des dehors soutient sa dignité;
Du seuil de nos hôtels à notre aréopage
On nous voit accourir en splendide équipage;
Cet étroit hémicycle où nous nous asseyons
Concentre en son foyer les plus nobles rayons,
Et de ce qu'ont de grand la marine et l'armée
Au palais Luxembourg l'élite est renfermée.

LE DÉPUTÉ.

Oui, mais il faut le dire avec un deuil profond,
L'Empire se fait vieux et ses héros s'en vont;
Des êtres bien fluets, dignitaires précoces,
Prennent les piédestaux qui portaient ces colosses;
Il semble, en les toisant des pieds à l'occiput,
Que vous les recrutez dans quelque Lilliput,
Et vos derniers élus, au lieu de noms célèbres,
De trente obscurités ont grossi vos ténèbres.

LE PAIR.

Dussions-nous voir encor mourir quelque flambeau,
Nous brillerions toujours d'un éclat assez beau,
Et garderions sur vous l'avantage notoire
D'un capital de noms illustrés dans l'histoire,
Mortemart, Richelieu, Molé, Montmorency,
Et cent autres encor non moins grands que ceux-ci.

LE DÉPUTÉ.

Il n'est plus aujourd'hui d'origine commune;
On conquiert son blason au pied de la tribune;
Le génie et le cœur font que l'homme nouveau
Avec seize quartiers marche au moins de niveau;
Le peuple donne aussi des lettres de noblesse.

LE PAIR.

Si vous êtes si grands, d'où vient qu'on vous délaisse,
Et que, sans affecter de superbes dédains,
Tant d'hommes, parmi vous, visent à nos gradins?

LE DÉPUTÉ.

Qui ? Des hommes sans nom qu'un sot orgueil domine,
Des frileux, aspirant à s'affubler d'hermine.
Pensez-vous que Guizot, Berryer, Barrot ou Thiers
Sur vos nobles gradins se trouveraient bien fiers?
Non, des hommes empreints d'un pareil caractère
Ne se montrent chez vous qu'au banc du ministère.

LE PAIR.

Outre vos députés, anodins aspirants,
Combien d'autres encor, pour entrer dans nos rangs,
Harcèlent de la cour la faveur libérale !

LE DÉPUTÉ.

Oui, des noms répulsifs à l'urne électorale,
Des préfets que la loi rejette de nos bancs,
Trop heureux de tomber dans vos bras absorbants,
Des cadets de famille à qui, dès leur jeune âge,
On promet la pairie, en guise d'apanage,

Quelques littérateurs obscurs et convoiteux
Qui, dans l'Académie entrés d'un pied boiteux,
Au lieu de réclamer l'hôtel des invalides,
Vont déposer chez vous leurs talents chrysalides,
Et nourrissent ainsi leur génie alité
De gloire viagère et d'immortalité.

LE PAIR.

Doucement ! en fait d'arts, de sciences, de lettres,
Parmi nous, à coup sûr, vous trouveriez vos maîtres ;
Nous comptons Gay-Lussac, Thénard...

LE DÉPUTÉ.

Nous, Arago.
Quel nom opposez-vous à Lamartine ?

LE PAIR.

Hugo.

LE DÉPUTÉ.

Fort bien ! mais, pour faire ombre au lumineux poëte,
N'oubliez pas Lebrun.

LE PAIR.

Songez à Ladoucette.
S'il vous plaît de heurter des noms contre des noms,
Suivons ce parallèle.

LE DÉPUTÉ.

Il est tard; terminons.
Je vous quitte à regret; mais un motif d'urgence
M'y contraint; voici l'heure où part ma diligence;
J'y cours.

LE PAIR.

C'est à peu près, aussi, l'heure où je dois
Aller au Luxembourg improviser des lois;
Justement j'aperçois l'omnibus de la chambre :
Adieu, vous reviendrez vers le mois de novembre;
Puissions-nous nous revoir l'un et l'autre au retour!

LE DÉPUTÉ.

Et ne plus retrouver les ministres du jour!

Imprimerie Lange Lévy et Comp., 16, rue du Croissant.

NOUVELLE

NÉMÉSIS

SATIRES

PAR

BARTHÉLEMY.

XIX

LA DISSOLUTION.

PARIS

LALLEMAND-LÉPINE,

Éditeur de l'*Art de Fumer*, par BARTHÉLEMY,

Rue Richelieu, 52.

ET CHEZ MARTINON, ÉDITEUR, 4, RUE DU COQ-SAINT-HONORÉ.

1845

XIX

LA DISSOLUTION

(3 août 1845.)

Hi sunt autem provinciæ filii, qui ascenderunt de civitate, et reversi sunt in Jerusalem et Judam unusquisque in civitatem suam.

LIBER ESDRÆ, caput II.

C'est de quoi, mes amis, nous avons à résoudre:
Elle apporte sur nous des palmes ou la foudre.

CORNEILLE. *Héraclius.*

Pendant que nos élus, citoyens hobereaux,
Habitent pour cinq mois leurs fiefs électoraux,
Le noir conseil des Neuf, troublé dans ses vacances,
D'un parti décisif pèse les conséquences.
Que feront-ils? Quel est le projet désastreux
Que ces Achitophels élaborent entre eux?
La feuille officielle, instruite à leurs bassesses,
Jusqu'à l'enfantement dérobe ses grossesses,
Et montre tout à coup aux regards du public
Ses fœtus clandestins pendus par l'ombilic.

Confieront-ils encore, au moins pour cette année,
A des étais pourris leur puissance minée,
Ou bien les verra-t-on, hasardant leurs destins,
S'asseoir sur des appuis nouveaux, mais incertains?
Qui pourrait le savoir? ils l'ignorent eux-mêmes;
L'angoisse irrésolue erre sur leurs fronts blêmes;
S'ils ne recourent pas, pour fixer leur tourment,
A l'art mystérieux qu'exploita Lenormand,
Ils s'en vont chaque soir, prophètes inhabiles,
Des rangs conservateurs invoquer les sibylles,
Et, devant leurs terreurs, dans tous ses numéros,
Le journal de Bertin déroule ses tarots.
En vain, las d'implorer la sourde Providence,
Las de délibérer sous une présidence,
Tenaillés, nuit et jour, par de mordants soucis,
Ils ont éparpillé leur conseil indécis,
Et, dans des bains fumants d'un soufre méphitique,
Sont allés retremper leur molle politique;
Au fond du Calvados, ainsi que sur le Rhin,
Leur nullité malade a traîné son chagrin;

Loin du centre commun leur bande dispersée
Est réunie encor par la même pensée,
Et ne cesse de voir, d'un œil agonisant,
L'anxieux avenir qui flétrit leur présent.

Ne nous endormons pas sur leur catalepsie ;
Ils n'en sont pas venus à ce point d'ineptie
De s'immobiliser dans un flasque repos,
Sans livrer leur fortune à d'agiles suppôts :
On liquide déjà les dettes de l'année ;
Le Luxembourg attend sa nouvelle fournée ;
L'ardente circulaire, aux courriers successifs,
Eperonne les flancs des sous-préfets passifs,
Et, du cœur de la France aux dernières artères,
Injecte, à flots pressés, ses poisons délétères.
Voyez-vous ce squelette, élastique pantin,
Qu'on tiraille en dessous par un fil clandestin ?
Sur le faîte des tours, sentinelle bouffonne,
De ses bras disloqués, sans relâche il griffonne

Des mots mystérieux que traduit à l'écart
Un commis subalterne, élève de Sicard ;
Chaque fois qu'il s'épuise en symboliques gestes,
Vous pouvez vous attendre à des crises funestes;
C'est un signe certain qu'une tempête bout.
Alerte! A tout hasard que chacun soit debout,
Tout prêt à s'élancer au champ clos des comices;
Leurs derniers coups seront dignes de leurs prémices;
La même inimitié règne dans les deux camps,
Et les vaincus d'un jour le seront pour cinq ans.
Ne dissimulons pas les forces ennemies :
Leur manœuvre serpente entre mille infamies;
Pour assouplir au frein bien des rébellions,
Nous leur jetons, par an, quinze cents millions;
Ils ont, pour combiner des trames inconnues,
Ce muet télégraphe, estafette des nues;
Ils tiennent en réserve, en leurs fatales mains,
Tout ce qui peut tenter les appétits humains :
Honneurs, grades, rubans, recettes, sinécures,
Les hautes dignités et les places obscures,

L'épitoge cousue aux procureurs du roi,
Le frac bleu du préfet, l'habit vert de l'octroi;
Ils soldent, au comptant, l'homme qui s'utilise,
D'un décor de théâtre ou d'un tableau d'église,
Et leurs impurs bazars étalent en plein air
L'entrée aux Quinze-Vingts et le titre de pair.
Surtout dans les grands jours de crise électorale,
Alors qu'il faut pourrir la publique morale,
Avec plus de cynisme ils prodiguent leurs dons,
Éparpillent aux vents les croix et les cordons,
Et, chargeant jusqu'aux bords leurs enivrantes coupes,
Au moment de combattre ils font boire les troupes.

Ne nous alarmons pas de ces puissants moyens.
Hommes de pur courage, électeurs citoyens!
Organisez comme eux un vaste corps d'armée;
Que par un souffle unique elle soit animée;
Consolidez en bloc vos fortes volontés;
Opposez hardiment à leurs coups déhontés

La force, le calcul, les vertus populaires;
Comme eux, à tour de bras, lancez vos circulaires;
Aux cœurs indépendants, aux généreux esprits,
Faites ces grands appels qui sont toujours compris.
Nous ne pouvons comme eux, bourgeoise providence,
Verser sur nos amis la corne d'abondance;
Nous n'avons à donner ni fortune ni croix;
A l'homme qui se pose en soutien de nos droits
Nous ne pouvons offrir que la feuille de chêne,
Que l'honneur de briser une infamante chaîne,
Que l'estime publique, impalpable trésor;
Mais, sans doute, à ce prix nous trouverons encor
Plus d'un chaud dévoûment, plus d'un beau caractère;
Sans doute en remuant les cendres du cratère,
Nous en ferons jaillir quelques restes brûlants
De ce feu que Juillet vomit d'entre ses flancs.

Debout donc! montrons-nous imposants d'attitude :
Ne nous abusons pas sur leur incertitude;

Peut-être que ce calme entre dans leurs accords,
Et qu'un coup de sifflet va changer les décors;
Debout! plus que jamais dans une chambre neuve,
Il faut des hommes sûrs et forts à toute épreuve;
Avant de leur livrer la garde du troupeau,
Visitez-les, tâtez leurs muscles sous la peau,
Pénétrez, s'il se peut, jusque dans leurs poitrines,
Plongez le spéculum au fond de leurs doctrines,
Sur leur passé connu jugez leur avenir;
Car le fardeau sera plus dur à soutenir,
Le temps sera venu de creuser un domaine
Que leurs prédécesseurs effleurèrent à peine;
Il leur faudra régir de plus hauts intérêts,
De la démocratie affermir les progrès,
Du pauvre qui travaille éteindre la colère,
Peser d'une main juste et l'œuvre et le salaire,
Des Birminghams français nourrir les fils souffrants,
Race de forgerons mêlés de tisserands,
Ressort qui tour à tour se courbe et se redresse,
Gémissant ou hurlant sous la main qui le presse,

Du calme à la fureur passant comme l'éclair,
Souple comme la soie ou dur comme le fer.
Qui sait! dans les cinq ans qui font leur période,
Peut-être verront-ils un funèbre épisode,
Un de ces coups gardés dans les secrets de Dieu :
Dût cette page obscure arriver en haut lieu,
Elle osera parler d'une chance possible ;
D'ailleurs celui qui règne est un homme impassible,
Dont les regards sereins contemplent sans effroi
Ce morne Saint-Denis qui troublait le grand roi ;
Oui, bien que son hiver se maintienne robuste,
Bien que le faix des ans courbe à peine son buste,
Qu'il fatigue à cheval les hommes d'aujourd'hui,
Les monarques d'Europe ont un doyen, c'est lui.....
Et tôt ou tard, le jour qu'une subite aurore
Déroulera son crêpe au pavillon de Flore,
Où l'on verra la France, à la hâte, agrafant
Le vieux manteau royal au cou d'un jeune enfant,
Si, malgré ce régent, posthume garantie
Que le sage vieillard lègue à sa dynastie,

De hardis prétendants, que dans l'ombre je vois,
Au trône du mineur opposent leurs pavois;
Si les partis rivaux, qu'une trêve tacite
Contient jusqu'à ce jour de vague réussite,
Se dressent tout à coup en soufflant devant eux
Le vent de la tempête au vol calamiteux;
Si le vaisseau public, heurté par la tourmente,
Se secoue au milieu d'une mer écumante,
Parmi des flots mêlés d'algue et de noir limon,
Croyez bien qu'il faudra des bras forts au timon.

C'est à vous, maintenant, dispensateurs des votes!
C'est à vous de choisir ces vigoureux pilotes
Qui sauveraient l'Etat d'un naufrage futur.
Quant à ceux que réclame un noir *déléatur*,
Vous les reconnaîtrez à des marques certaines;
Dans le vieux parlement ils s'offrent par centaines;
Outre ces chefs de file, au zèle furibond,
Proclamés tant de fois par le Palais-Bourbon :

Fulchiron, qui, toujours, quand la gauche s'insurge,
Conduit comme un bélier les moutons de Panurge ;
Sauzet, qui s'est lui-même un jour escamoté;
Laffitte de Louviers, quatre fois ballotté ;
Lefebvre, qu'on entend, alors qu'on délibère,
Sur les chiffres du fisc gronder comme un Cerbère ;
Hartmann, le président du club Lemardelay,
Je vous signale encor Barbet, Poulle, Boulay,
Le doux Boulay du Var, représentant des cailles ;
Chaix-d'Est-Ange, Denys, amateur d'antiquailles;
Le père Chevalier, bâtard de Saint-Simon,
Qui pour la femme libre a fait plus d'un sermon,
Et combat aujourd'hui la liberté de l'homme;
Lacase, qui voudrait pour chambre un hippodrome ;
Carné, le souteneur du droit sacerdotal;
Lafressange au cœur chaud, Dessauret du Cantal,
Gallos, Terme, Vigier, Peyramont, d'Haussonville;
Vous noterez enfin tout ce troupeau servile
Qu'aux genoux de Guizot ou sur les bancs voisins
Fit ramer si longtemps le fouet des argousins.

Vous tiendrez pour suspects tous ces gras personnages
Serviteurs du budget, qui leur donne des gages;
Votre index frappera tous ces solliciteurs,
Du timbre et du tabac acharnés protecteurs,
Qui heurtent chaque jour à tous les ministères,
En commis voyageurs plutôt qu'en mandataires;
Au rang des réprouvés vous mettrez ces crétins
Que l'absurde Genoude instruit tous les matins,
Ou qui, pour se former une judiciaire,
Épèlent des *Débats* le crasseux bréviaire.
Au surplus, sans user vos soins et votre temps
A scruter un par un ces ex-représentants,
De tous ceux qu'il vous faut regarder d'un œil louche
L'indemnité Pritchard est la pierre de touche;
Dans nos journaux d'alors, peu touchés de leurs cris,
Par ordre alphabétique ils furent tous proscrits;
Moi-même, les couchant sur mes lignes de braise,
J'humiliai mes vers du nom des deux-cent-treize,
Promettant que le jour où leurs nouveaux efforts
De l'urne fatidique assiégeraient les bords,

Pour mieux rendre à chacun lisibles mes colonnes,
On les ferait tirer en lettres patagones;
Afin que cette liste, accablant écriteau,
Aux électeurs futurs servît de memento.
Or, cette heure est prochaine, et pour sa propre gloire
Si Chambolle veut faire une œuvre méritoire ;
Il faut que ma pancarte, exact enseignement,
Quarante mille fois revive en supplément,
Il faut que ses pressiers, avec leurs bras d'Hercule,
Retirent Némésis en texte majuscule,
Où chaque mot, saillant sur le papier noirci,
Apparaisse au lecteur grand comme **CELUI-CI.**
Il est temps d'en finir, sortons de ce malaise ;
C'est par trop nous traîner à la remorque anglaise ;
C'est par trop incliner nos imbéciles fronts
Sous des hommes menteurs, corrompus et poltrons.
Ils nous en ont donné la claire expérience,
Notre crédulité fait toute leur science ;
Et sans doute, vingt fois, sans quelque trahison,
Nos bras victorieux en eussent fait raison ;

Mais, chaque fois qu'il faut saisir un avantage,
A défaut de la force ils ont l'escamotage.
On put croire un moment à leur pouvoir détruit :
Deux grands accusateurs, annoncés avec bruit,
Venaient, pour mettre au jour leur turpe jonglerie,
L'un du ciel tropical, l'autre de l'Algérie;
La fourbe les sauva de ce coup douloureux;
Dupetit-Thouars se tut, Bugeaud vota pour eux,
Pour eux il était prêt à prendre la parole.

Les voici maintenant, coiffés de l'auréole,
Elevant jusqu'au ciel, qui rit de ces pasquins,
Le miracle d'un pacte avec les Maroquins,
L'ambassadeur Rossi triomphant du jésuite,
La noire Pomaré fuyant notre poursuite,
Et nos vaisseaux voguant sans craindre les boulets
Que décochait sur eux le négrophile anglais.
Il fallait bien jeter un leurre à vos suffrages;
Le temps démasquera ces grossiers replâtrages,

Vous verrez, avant peu, revenir, croyez-m'en,
Ignace et Pomaré suivis d'Abder-Rhaman.
Ce qui n'est point un leurre, un impudent mensonge,
C'est le somnambulisme où leur règne nous plonge;
C'est d'entendre crier, devant ces hommes sourds,
La Réforme, invoquant un généreux concours;
C'est Christine attendue à l'hôtel de Courcelles,
D'où la main sur Madrid sème des étincelles;
C'est Narvaez, par eux sourdement excité;
C'est Rosas, se targuant de leur complicité;
C'est de les voir pâlir, quand leurs chargés d'affaires
Réclament hautement nos droits chirographaires,
Et de n'oser construire une ombre de bateau
Sans craindre que l'Anglais n'y mette son *veto*.

Tant que nous n'aurons pas coupé jusqu'aux racines
L'arbre que voit fleurir l'hôtel des Capucines,
Ses rameaux malveillants, funèbre parasol,
A l'infécondité condamneront le sol;

On n'y verra germer que de visqueuses plantes,
D'homicides fungus aux tiges purulentes,
De rampants agarics et des lichens pourris;
Tant que nous dormirons sous ses pâles abris,
Nous aurons, au réveil, les jointures brisées,
Nous marcherons, saisis par de fades nausées,
Et sur le front courbé du citoyen penseur
Un deuil patriotique étendra sa noirceur.

Hélas! je viens de voir, pour la quinzième année,
Fêter le souvenir d'une époque fanée :
Ce jour-là Babylone errait dans ses jardins;
Ses tréteaux, surchargés de mille baladins,
Hurlaient gratuitement des parades sylvestres;
Le carré Marigny secouait ses orchestres;
Bien des gens s'égayaient (que n'ai-je fait comme eux!)
A voir l'huile et le suif monter en flots brumeux,
Et dans les feux, lancés sur la Seine rougie,
La date des trois jours brûlée en effigie.

Et je restais pensif, et je me rappelais
Le jour où le Dix-août rentra dans son palais;
Où, pour mater le roi dans sa dernière case,
L'échiquier du pavé se dressait sur sa base;
Où nos pas se ruaient devant le plomb mortel
De la garde royale et des enfants de Tell;
Où, moi-même, assisté d'un homme de courage,
Je sauvais Excelmans, méconnu par l'orage.
Qui d'entre nous, alors, pouvait le pressentir,
Que du sang prodigué par un peuple martyr
Le salaire viendrait à d'obscurs sycophantes
Qui dressent aujourd'hui leurs têtes triomphantes,
Et dont nul (je l'atteste en étendant la main)
Ne parut dans nos rangs, sinon le lendemain;
Où chacun put les voir, sans montrer une entaille,
Dévaliser nos morts sur le champ de bataille!
O désespoir! c'est donc pour des hommes pareils
Que nous avons fondé l'ère des trois soleils!

Imprimerie Lange Levy et Comp., 16, rue du Croissant.

NOUVELLE

NÉMÉSIS

SATIRES

PAR

BARTHÉLEMY.

XX

M. GUIZOT.

PARIS

LALLEMAND-LÉPINE,

Éditeur de l'*Art de Fumer*, par BARTHÉLEMY,

Rue Richelieu, 52.

ET CHEZ MARTINON, ÉDITEUR, 4, RUE DU COQ-SAINT-HONORÉ.

—

1845

XX

M. GUIZOT

(17 août 1845.)

« Si, dit adonc Niloxenus, ce banquet icy, seigneurs, m'est un grand heur, là où je vous trouveray tous ensemble : car je porte quant et moi à ce festin le pacquet. »

PLUTARQUE, *le Banquet des sages.*
Trad. de J. AMYOT.

At specus et Caci detecta apparuit ingens
Regia, et umbrosæ penitus patuere cavernæ.

—

Alors de l'antre affreux l'abîme est éclairé,
Cacus n'y trouve plus un asile assuré ;
Alcide a découvert les détours les plus sombres,
Et les rayons du jour en ont chassé les ombres.

VIRGILE, *Ænéide*, liv. VIII.
Trad de M. GUIZOT.

Quel jour ont-ils fixé, quelle date sonore
Ont-ils osé choisir pour leur banquet mesquin ?
Le dix-août ! le berceau du siècle tricolore,
L'ère que cimenta le sang républicain !
Ce jour-là, tout un peuple armé de ses furies,
Le peuple de Danton portait aux Tuileries
La pique, le canon, la hache du sapeur ;
Et voici qu'à présent Vire, Bayeux, Falaise

Mettent la France aux pieds de leur idole anglaise,
Et dressent l'autel de la peur.

—

Pour voir les électeurs de Saint-Pierre-sur-Dives,
Les sages qu'il préside au conseil général,
Quittant du Val-Richer le séjour pastoral,
Guizot a secoué ses langueurs maladives.
Sa parole a saisi l'auditoire normand ;
Il vante les bienfaits de son gouvernement,
L'impassibilité qu'il oppose à la presse !
Au milieu des hourras, des battements de mains,
Il est proclamé grand, plus que les vieux Romains,
Plus que les sages de la Grèce.

—

Moi-même à ce banquet que n'ai-je pu m'asseoir,
Non pour prendre ma part de l'impudique fête,
Mais pour me montrer seul, comme un sombre prophète,
A ces fils de Baal courbés sur l'encensoir !

Au héros de Maroc et de l'Océanie
J'aurais prédit l'écueil, la chute, l'agonie;
J'aurais jeté mon crêpe entre les rameaux verts.
LEGRAND l'a salué de ses hymnes en prose;
Que n'ai-je été présent à cette apothéose,
Pour le saluer de mes vers!

—

Quand les triomphateurs montaient au Capitole,
Avec les rois vaincus, leurs femmes, leurs enfants,
La file des chevaux, des chars, des éléphants,
Du peuple et des soldats dont ils étaient l'idole;
De peur qu'en se voyant si grands, si radieux,
Ils ne fussent tentés de se croire des dieux
(Ainsi le prescrivait la sagesse de Rome),
Un esclave, debout à côté de leur char,
Leur criait : Scipion! Paul-Émile! César!
Souviens-toi que tu n'es qu'un homme!

—

Je veux être aujourd'hui cet esclave public;
Sans craindre d'affronter ses yeux de basilic,
Sur le char de triomphe où Lisieux le promène
J'arrive pour lancer la formule romaine,
Et, sur les lourds Normands, ses dignes commensaux,
Faire siffler mon fouet de serpents provençaux.
Il est dur de troubler l'ivresse d'une fête,
Mais il faut accomplir la tâche qu'on s'est faite;
Et quoique Némésis, depuis plus de neuf mois,
Se montre flamboyante au Balthazar nîmois,
En ce moment surtout où ses récents trophées
De sa gloire turgide augmentent les bouffées,
Et gonflent sa raison d'un vertige nouveau,
La douche de mon vers doit frapper son cerveau.

Mais comment se flatter d'assainir son organe?
Esquirol échoûrait contre un tel monomane :
Ni ces hardis Titans dont la rébellion
Dressa contre le ciel Ossa sur Pélion,

Ni le fier Salmonée, imitateur impie
De la foudre des dieux, qui n'a pas de copie,
Ni l'infernal archange au cœur gonflé de fiel,
Ni Byron, le Satan du poétique ciel,
Nul, à l'égal de lui, ne fut sa propre idole,
Nul ne porta l'orgueil à ce point d'hyperbole.
Son arrogance, assise au suprême gradin,
Couvre l'humanité d'un immense dédain;
On dirait qu'au moment de sa péripétie,
Le drame social l'attendait pour Messie;
De la classe moyenne il est le Mahomet;
Lui seul peut accomplir l'œuvre qu'il se promet;
Lui seul, depuis quinze ans, sans que son bras en souffre,
Soutient, par les cheveux, la France sur le gouffre;
Il n'échangerait pas un brin de son laurier
Contre tous les rameaux de Soult ou de Périer;
Tout ce que la tribune offre de renommées,
Lamartine, Barrot, ne sont que des pygmées;
Sur l'époque moderne il s'intronise en roi,
Et dit, avec candeur, Napoléon et MOI !

Chose étrange! il a pris le public anathème,
L'impopularité, pour base de système;
En voyant que partout, hors dans un bourg pourri,
Sa politique abjecte est mise au pilori,
Dans les affronts amers dont la France l'abreuve,
De sa haute sagesse il savoure la preuve;
Quel cynisme! oui, sans doute, il faut en convenir,
Quelquefois, l'œil fixé sur le juste avenir,
Et des contemporains acceptant la colère,
Dans l'intérêt du peuple on est impopulaire,
Et souvent, par malheur, un dévoûment si beau
Ne recueille son prix qu'au delà du tombeau;
Sans doute qu'avant lui des hommes de courage
De leurs concitoyens assumèrent l'outrage,
Que ce fier Richelieu, ces Colbert, ces Louvois,
Tant d'autres que notre âge absout à haute voix,
Gouvernèrent l'État à travers bien des haines;
Mais, du moins, sur les fronts qu'ils meurtrissaient de chaînes
Ils n'imprimèrent pas un sceau déshonorant,
Et leur règne laissa quelque chose de grand.

Si le peuple pardonne au ministre qui passe
Un pouvoir imbécile, oppresseur ou rapace,
S'il couvre de l'oubli d'énergiques forfaits,
D'un infamant verdict il frappe à tout jamais
Celui qui nous impose un opprobre notoire,
Qui fane notre honneur, qui salit notre histoire,
Qui nous met aux genoux d'une paix à tout prix,
Qui nous rive à sa honte, et n'a jamais compris
Que plus résolument un peuple se dévoue
A mourir dans le sang qu'à vivre dans la boue.

Tel est l'homme qui pèse aujourd'hui sur nos fronts,
Et que, longtemps, peut-être, encor nous subirons :
Chaque jour, ses clients, pauvres de rhétorique,
Parfument leurs journaux de son panégyrique,
Aux bouquets de Lisieux ils mêlent leur encens;
Ils vantent son coup d'œil qui rayonne en tout sens,
Sa tenace vertu, sa force d'inertie,
Les arcanes profonds de sa diplomatie,

Le zèle qu'il imprime aux rangs conservateurs;
Citez-nous, disent-ils, entre vos orateurs,
Dans la chambre actuelle ou la tribune ancienne,
Une voix qui résonne aussi haut que la sienne;
Montrez-nous sur quel autre, aussi bien que sur lui,
L'équilibre d'Europe eût trouvé son appui,
Et quel bras eût montré plus de persévérance
A dompter les partis qui convoitent la France?
Allez! puisqu'à travers tant d'orages grondants,
Tant de rudes assauts, au dehors, au dedans,
Malgré tant de fureurs que son calme provoque,
Depuis cinq ans entiers, si longs à notre époque,
Sur le roc du pouvoir il se maintient debout,
C'est un homme capable.

Oui, capable de tout;
Non pas, on le sent bien sans que je le signale,
De ces méfaits qu'atteint la justice pénale,
De dol, de rapt, de faux, de meurtre, de larcin;
Loin que cette pensée entre dans notre sein,
Quand nous ne jugeons pas l'homme du ministère,

Nous honorons en lui sa tempérance austère,
Sa parole, qui vaut un serment solennel,
Son respect filial, son amour paternel,
Sa foi, sa probité digne de l'âge antique ;
Mais capable de tout en œuvre politique,
Capable de fausser les accords les plus saints,
De creuser sous nos pieds de caverneux desseins,
D'infiltrer le poison aux mœurs parlementaires,
D'ordonnancer l'insulte aux nobles caractères,
D'épancher sans profit, dispendieux Judas,
L'or de notre budget, le sang de nos soldats ;
De souffrir qu'aux Anglais vendus à la sourdine,
Nos drapeaux soient passés sous la fourche caudine,
Et que la France imprime à son glorieux front
Le fer chaud que Baylen appliqua sur Dupont.

Et ce ne sont point là de vaines conjectures;
Ses œuvres du passé parlent pour les futures;
Lui-même il s'en pavane en apôtre arrogant,

Et frappe une médaille au souvenir de Gand.
Mon Dieu ! c'est bien à tort qu'il s'en fait une gloire !
Il débutait alors dans un rôle accessoire ;
Et, sans prendre à la pièce une notable part,
Comme simple facteur servait Royer-Collard ;
Mais déjà, cependant, sa poitrine agitée
Nourrissait le vautour qui rongea Prométhée ;
A travers le bandeau qui lui couvrait les yeux
Il voyait l'avenir des palmes de Lisieux.
Que dis-je ! même alors que, pauvre enfant de Nîmes,
Il traînait chez Suard ses guêtres anonymes,
Alors que, dans Paris, littéraire avorton,
Il inventait le soir un pâle feuilleton,
Que, puisant l'Hippocrène au fond d'une carafe,
Il composait les vers qui font mon épigraphe,
Ou qu'il chantait en prose, avec bien moins d'effort,
L'équivoque bouillon de madame Rhumfort ;
Alors même, du haut de son cinquième étage,
D'un trône politique il flairait l'héritage.
Un jour il s'exila sous le ciel genevois,

Où le lac et les vents ont de si douces voix,
Où les crêtes des monts surplombant les abîmes,
Instruisent la pensée à des rêves sublimes;
Mais ni les doux chalets encadrés de sapins,
Ni les pasteurs errants sur les coteaux alpins,
Ni même ces tableaux qu'à nos yeux poétise
L'éternel souvenir de l'ardente Héloïse,
Ces échos habités par Julie et Saint-Preux,
Rien n'apporta le baume à ses désirs fiévreux;
Là même, constamment jeune homme chaste et sobre,
Il rêvait le pouvoir de son vingt-neuf octobre,
Et le Guizot d'alors consolait son ennui
En se prophétisant le Guizot d'aujourd'hui.

Ce fut, durant ces jours de frugales pratiques,
Dans ce jeûne forcé des grandeurs politiques,
Qu'il se forma le cœur à cette âpre fierté
Dont sa fibre oratoire a pris l'aridité;
Dans sa parole, même alors qu'elle est habile,

On voit encor filtrer cette vieille atrabile ;
Quelques soins qu'il se donne, il se montre toujours
Anguleux dans son geste et sec dans ses discours ;
Nature sans chaleur, métaphysique, abstraite,
En vain, pour agrandir la matière qu'il traite,
Il s'avance, en marchant comme sur un tremplin,
En semant les éclairs de son œil aquilin ;
Il a beau nous promettre, en ses phrases guindées,
Qu'il va tout éclaircir, les faits et les idées,
Il s'agite d'après un méthodique plan,
Médite une apostrophe et calcule un élan;
En un mot soit qu'il rampe ou même qu'il s'élève,
On reconnaît toujours l'écolier de Genève,
Qui jette avec orgueil, pédantesque parleur,
Un style iconoclaste et des mots sans couleur.

Puisons dans cet exemple un avis salutaire :
Avant d'asseoir un homme au char du ministère,
Fouillons sa vie intime aux jours prédécesseurs,

Et frappons d'un *veto* tous les ex-professeurs ;
Vous voyez de quel air celui-ci vous protége :
Le temps n'a pas détruit sa morgue de collége ;
Il régente la chambre avec des mots hautains
Et donne des *pensum* aux députés mutins ;
Armé du *quos ego* qu'il apprit de Neptune,
En chaire de Sorbonne il change la tribune,
Et, comme s'il régnait dans son premier local,
Promène sur vos bancs son front grammatical.
Cet idolâtre amour qu'il voue à l'Angleterre,
De ses vieux errements n'est que le commentaire.
Dès sa tendre jeunesse avec zèle il apprit
A lire ses auteurs, à calquer leur esprit ;
Cet amour commencé par la littérature,
Doit par la politique achever sa clôture ;
Sa vie est à jamais liée au même fil :
Il traduisit Gibbon, il traduit Robert Peel.

Imprimerie Lange Lévy et Comp., 16, rue du Croissant.

NOUVELLE

NÉMÉSIS

SATIRES

PAR

BARTHÉLEMY.

XXI

AU ROI DE PRUSSE.

PARIS

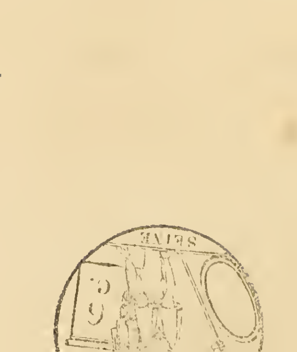
LALLEMAND-LÉPINE,

Éditeur de l'*Art de Fumer*, par BARTHÉLEMY,

Rue Richelieu, 52.

ET CHEZ MARTINON, ÉDITEUR, 4, RUE DU COQ-SAINT-HONORÉ.

1845



XXI

AU ROI DE PRUSSE

(14 septembre 1845.)

> L'Allemagne se dégageait à grand'peine de son ancien état de hiérarchie féodale, sans atteindre encore son nouvel état de fédération. Elle tournait, cette grande Allemagne, vacillante et lourdement ivre, comme son empereur Wenceslas.
>
> (*Histoire de France*, par MICHELET, t. IV.)

Puisque dans les écarts d'une royale orgie
Tu te montres si fort sur la chronologie,
Et que ta main rallume à des feux insultants
Le souvenir d'un jour éteint depuis trente ans,
Souffre aussi que, fouillant au même répertoire,
Némésis te rappelle une certaine histoire

Que le feu roi ton père, aux jours de son déclin,
Doit t'avoir quelquefois racontée à Berlin,
Car au fond de son âme elle était burinée.

Ce fut par une sombre et froide matinée;
Le ciel était opaque; à l'étroit horizon,
Octobre, déroulant sa brumeuse toison,
Confondait les coteaux, les vallons et la plaine;
Sur le sol indécis on distinguait à peine
D'informes objets bruns, dispersés en tout sens,
Dessiner des carrés, des lignes, des croissants,
Tour à tour agrandir et serrer les espaces,
Arrêter ou mouvoir leurs fantastiques masses;
Et de ces profondeurs s'élançaient des bruits sourds,
Des sons perçants coupés par les rauques tambours,
Les tintements aigus du sistre militaire,
Les piétinements lourds qui font bondir la terre,
L'âpre cri des chevaux indignés sous le frein,
Le fracas des affûts et des caissons du train.

Tout à coup se révèle entre les vapeurs noires
Le rayonnant témoin de nos grandes victoires,
L'astre qui déploya son lumineux décor
Sur les champs d'Austerlitz et sur le Mont-Thabor;
Reconnu, salué par le canon qui tonne,
Il commande la fuite aux brouillards de l'automne,
Et verse avec orgueil ses feux étincelants
Sur une double armée aux gigantesques flancs.
Cette fois, pour tenter la chance des batailles,
La Prusse a fait sortir du fond de ses entrailles
Tout ce qui sur le Rhin, sur l'Elbe ou sur l'Oder
Peut monter à cheval ou manier le fer,
L'élite des soldats, la fleur la plus choisie
Des fils du Brandebourg et de la Silésie;
Elle pousse aux combats ses plus purs rejetons,
Dont la tige remonte aux chevaliers teutons;
Elle a des chefs coiffés d'une vieille auréole,
Soldats que Frédéric nourrit à son école,
Sans se douter alors que, sous un autre temps,
On ferait en sept jours la guerre de sept ans.

Elle compte, surtout, sur la rouilleuse épée
D'un héros féodal qui l'a déjà trompée,
D'un vieillard, fanfaron tel qu'il fut autrefois,
Don Quichotte éternel de la cause des rois;
De ce même Brunswick qu'un vertige funeste
Poussa sur notre sol avec son manifeste,
Avec nos émigrés, avec ses régiments,
Dont les champs de Valmy gardent les ossements.

Les étendards français se déroulent en face.
Que n'ai-je les poumons ou d'Homère ou de Tasse
Pour blasonner ici tous ces grands écussons
Que vit luire en ce jour la terre des Saxons!
Quel poëme! il faudrait pour dignement l'écrire
Une plume arrachée à l'aigle de l'Empire,
Et la mienne est réduite au vulgaire destin
De le décolorer sous un froid bulletin.
Le signal retentit dans l'une et l'autre armée:
Voilà que l'horizon s'embrunit de fumée;

D'un immense plateau qui domine les airs
Lannes, Lefebvre, Soult, environnés d'éclairs,
Précipitent les feux de leur infanterie;
La mort dans tous les rangs se rue avec furie;
Trois cent mille soldats s'ébranlent à la fois,
Sept cents bouches de bronze entre-choquent leurs voix;
Et bientôt tous ces corps, qu'altère le carnage,
Se joignent, en formant un horrible engrenage,
Où de son large glaive, aux coups appesantis,
L'ange exterminateur frappe les deux partis.
Ainsi se prolongeaient ces étreintes fatales,
Ainsi s'entre-heurtaient les deux aigles rivales,
Quand la nôtre, invoquant son magique empereur,
Dans les flots ennemis entre avec la terreur.
A ce choc imprévu leur fermeté chancelle,
Les braves hussards noirs frissonnent sur la selle,
L'arme brûlante échappe aux doigts du fantassin;
Leur symétrique bloc n'est plus qu'un vague essaim
Enfonçant à travers les bois et la vallée
Sa fuite taciturne, aveugle, échevelée;

Il rencontre partout l'implacable canon.
Comme dans les combats au temps d'Agamemnon,
On dirait qu'à leurs yeux un génie homicide
Secoue en ce moment sa flamboyante égide,
La terre semble fuir sous leurs pas incertains;
Ceux que les feux de Ney n'ont pas encore atteints,
Sous les coups d'Augereau rencontrent la défaite;
En même temps accourt, comme pour une fête,
Eparpillant dans l'air ses plumes d'apparat,
La tempête à cheval, l'homme-sabre, Murat;
Sur tout ce qui survit à l'immense hécatombe
Ses escadrons de fer passent comme une trombe,
Ecrasant sous leurs pieds, horriblement empreints,
Des monceaux de fuyards traversés par les reins;
Et, d'un bras acharné qui se lève et qui tue,
Poursuivant jusqu'au bout leur sanglante battue,
De tant d'hommes armés qu'un seul jour déchaîna
Ils creusent le tombeau dans le sol d'Iéna.

A ce nom, au fracas de ce choc athlétique,
L'épouvante a volé jusque sur la Baltique;

Partout la Prusse fuit en se tordant les mains,
Partout le fer vainqueur lui barre les chemins;
Veuve de la Pologne et de la Westphalie,
Partout de ses États le faisceau se délie;
Chaque soleil trahit ses désastres marquants,
Ses fleuves indignés désaltèrent nos camps;
Ses canons réservés à la place Vendôme,
Ses drapeaux dont la guerre embellira son dôme,
Accompagnent le vol de l'aigle souverain;
Erfurth, Coblentz, Leipsick s'inclinent sur le Rhin;
Chaque jour voit tomber une cité vassale,
Magdebourg devant Ney, Stettin devant Lasalle,
Et du haut de Postdam, où fut Guillaume trois,
De fulminants décrets épouvantent les rois.

Quel destin! quelle chute! un monarque fantôme
Galope en fugitif dans son propre royaume,
Entraînant avec lui, sous le ciel de l'exil,
Une reine, une femme au courage viril,

Dont le front gracieux porte dans la mêlée
Le casque de Clorinde et de Penthésilée;
Dans ses derniers châteaux où le sort le conduit,
Il demande à la hâte un gîte pour la nuit,
Il traverse effaré sa morne capitale.
C'est ainsi que traqué de sa terre natale,
Aux frontières du nord humblement confiné,
Il promena le deuil d'un front découronné,
Que le chagrin creusa ses royales prunelles,
Jusqu'au jour où Tilsitt, aux rives fraternelles,
Pour étancher le sang français, russe et germain,
De deux Césars rivaux entrelaça la main,
Et que, pendant que lui, dans sa mortelle attente,
Comme une ombre tournait aux abords de sa tente,
Napoléon, ému d'un reste de pitié,
D'un royaume saignant lui jeta la moitié.

Non, quand on est empreint d'une telle défaite,
Quand si bas dans la poudre on a courbé la tête,

Quand celui dont on est le fils et l'héritier
S'est vu broyer ainsi, comme dans un mortier,
Quand un peuple, en ses jours de fortune mauvaise,
A servi de tapis à la botte française,
Même après quarante ans, sache qu'il est trop tôt
Pour porter la parole et la tête si haut,
Qu'on a perdu le droit de parler de victoire,
D'évoquer une erreur du sort oscillatoire,
Un dernier coup de dé, qu'à la chute du jour,
Un héros de hasard jeta sur un tambour.

Si cette folle insulte, imprudemment lancée,
Dissimule pourtant une arrière-pensée ;
S'il faut voir un défi dans ce joyeux transport,
Sache aussi qu'aujourd'hui même, où la France dort,
Au chevet de son lit elle garde l'épée
Qui du quatorze octobre écrivit l'épopée ;
Que si, dans ce moment, le signal du danger
Révélait tout à coup aux bataillons d'Alger

Qu'il s'agit de laisser l'émir dans ses repaires,
Pour rouvrir des chemins sillonnés par leurs pères,
Pour rentrer dans Berlin, où passèrent leurs rangs,
L'Afrique tremblerait de hourras délirants,
Que l'on verrait encor sortir de sa poussière
La race des Davoust, des Suchet, des Bessière,
De tous ceux qui vingt ans, le glaive sans fourreau,
Réduisirent ton aigle au vol d'un passereau.
Va, les nobles instincts, les ardents caractères,
Des aïeux dans les fils passent héréditaires;
Le Franc a son empreinte, ainsi que le Teuton,
A l'un la gloire parle, à l'autre le bâton;
Ton royaume fourchu que le tambour gouverne
Se montre sous l'aspect d'une immense caserne;
Le nôtre, ennoblissant un belliqueux plaisir,
Représente partout l'école de Saint-Cyr;
Sur la terre sanglante où le canon nous couche,
Notre mort est joyeuse, et la vôtre est farouche;
Mars est un dieu pour nous, pour vous un armurier;
Ton peuple est soldatesque, et le nôtre guerrier.

Sans doute il est permis de fêter une reine
Qui sur les coussins d'or d'une molle carène,
De son île brumeuse arrive en badinant,
Pour se faire un bouquet des fleurs du continent;
Je veux bien qu'en faveur de la belle touriste
L'Allemagne se forme un visage moins triste,
Qu'elle l'escorte au bruit des bals et des concerts,
Qu'elle abatte pour elle et les daims et les cerfs,
Que des murs d'Agrippa la vieille cathédrale
Illumine ses tours des flammes du Bengale,
Que les fleuves du Nord, quand elle fend leurs eaux,
Se tiédissent aux feux de cent mille flambeaux,
Que sur un char magique elle soit promenée;
Et sans doute ce fut une grande journée
Que celle où le congrès du monde instrumental,
Saluant Beethoven jailli du piédestal,
Couronna dignement sur sa tête prussienne
La royauté des arts à côté de la sienne.
Jusque-là tout est bien; ces plaisirs sont permis;
Mais, dans un rendez-vous peuplé de cœurs amis,

Dans une fête ouverte à mille badinages,
Où pourtant assistaient de graves personnages,
Mêler brutalement aux douceurs du banquet
L'amertume d'un mot que rien ne provoquait,
Insulter tout à coup la France inoffensive,
Pour jouer sur le nom de ta noble convive,
Prince! c'est dépasser les bornes de ton droit,
C'est ce qu'on ne saurait excuser de sang-froid,
Ni même dans l'orgie où l'ivresse circule,
Quand on aurait vidé dans la coupe d'Hercule
Toute la déraison, tous les vineux ferments
Que les grappes du Rhin versent aux Allemands.

Laisse là désormais ces lourdes facéties;
Aux lazzis du théâtre à tort tu t'associes;
Dans la bouche d'un roi l'esprit du calembour
Est malséant en France, ainsi qu'au Brandebourg.
Des soucis plus urgents veulent que tu te hâtes;
Tes États, faufilés de lambeaux disparates,

Semblent de jour en jour vouloir se désunir,
Et chercher pour leur forme un meilleur avenir.
Le vent perturbateur de la théologie,
Qui depuis deux cents ans dormait sans énergie,
Se réveille et se mêle à l'orageux effort
Du souffle politique invoqué par le Nord;
La Réforme, étendant ses deux bras gigantesques,
Secoue en même temps deux idoles tudesques,
L'ordre métaphysique et le matériel,
Le royaume terrestre et l'empire du ciel;
Laïcs, prêtres, docteurs, protestants, catholiques,
En chaire, dans les clubs, sur les places publiques,
Tout plante l'étendard d'un schisme universel,
Tout prêche, en invoquant la Bible ou le Missel;
Chaque jour voit éclore un apôtre, un sectaire.
Ton pouvoir ne s'étend qu'aux choses de la terre;
Livre donc ce chaos à la céleste main,
La foi prendra son vol vers le meilleur chemin.
Mais ce qui ne sort pas de ta haute puissance,
C'est de calmer les flots d'une autre effervescence,

De donner un peu d'air, l'air du pur horizon,
A ton peuple qu'étouffe une étroite prison,
A ce peuple, bercé de lumineux présages,
Qui, du fond de sa nuit, sous la voûte des âges,
Voit dans un blanc rayon luire la liberté,
Comme au bout d'un tunnel brille un point de clarté.
Laisse en son *statu quo* l'Autriche bisaïeule ;
Dans un cercle éternel qu'elle tourne sa meule,
Qu'elle oppose, sans fin, pour abri protecteur,
Sa muraille chinoise au siècle novateur.
Laisse l'inquisiteur de la ligne rhénane,
Metternich, te souffler ses conseils d'Arimane,
Ne crois pas aux malheurs qu'il dresse devant toi.
Il est temps de tenir ta parole de roi :
Affranchis tes sujets des entraves gothiques,
Proclame un *zollverein* pour les droits politiques,
Sous un pacte nouveau sache enfin t'asservir,
Donne ce que plus tard on pourrait te ravir.

Enfants du Rhin! marchez vers cette grande joute,
Nos sympathiques vœux escortent votre route,
Une même tendance entraîne nos esprits;
Après de longs débats nous nous sommes compris;
Arts, sciences, progrès, échanges littéraires,
Commerce, tout enfin veut que nous soyons frères,
Et je doute s'il faut en croire certain bruit,
Que tout le vieux levain en vous n'est pas détruit,
Que dans ces derniers jours de vos réjouissances,
Où flottaient les drapeaux de toutes les puissances,
Anglais, russe, danois, sarde, napolitain,
Celui de Narvaez même, et l'ultramontain,
Un seul en ait été banni, le TRICOLORE!
Cet oubli-là serait injuste, et plus encore,
De basse ingratitude il faudrait vous taxer;
Car dans votre mémoire il faut bien le fixer :
Si quelque noble instinct en vos cœurs se revèle,
Si vous rêvez les droits d'une charte nouvelle,
Si vous voulez passer de sujets à genoux
Au rang de citoyens, vous le devez à nous.

C'est de *quatre-vingt-neuf*, providence féconde,
Que toute liberté découla sur le monde,
Que tout peuple à venir recevra son flambeau.
Si donc, en ce moment, ère d'un temps plus beau,
De ses premiers bienfaits votre fièvre s'abreuve,
N'oubliez pas la source en puisant dans le fleuve,
Et songez que la France a semé le vieux grain
De la moisson promise à l'autre bord du Rhin.

Imprimerie Lange Lévy et Comp., 16, rue du Croissant.

NOUVELLE

NÉMÉSIS

SATIRES

PAR

BARTHÉLEMY.

XXII

LA VAPEUR.

PARIS

LALLEMAND-LÉPINE,

Éditeur de l'*Art de Fumer,* par BARTHÉLEMY,

Rue Richelieu , 52.

ET CHEZ MARTINON, ÉDITEUR, 4, RUE DU COQ-SAINT-HONORÉ.

1845


TIMBRE ROYAL

XXII

LA VAPEUR

(5 octobre 1845.)

ET RENOVABIS FACIEM TERRÆ.
(*Biblia sacra.*)

Les fables des anciens, qu'on traite d'impostures,
Indiquaient vaguement des vérités futures :
Aux trois âges passés, d'or, d'argent et d'airain,
Notre *siècle de fer* succède en souverain;
Dédale déployant ses nageoires de plumes,
Et passant de la Crète aux rivages de Cumes,
Ouvrait à Montgolfier le grand chemin de l'air;
Et l'homme qui, debout sur un brûlant tender,
Parsème de lueurs sa route illimitée,
L'Américain Fulton est fils du Prométhée,

Qui, descendu des cieux une torche à la main,
Du progrès voyageur dota le genre humain.
Oui, ce qui trois mille ans fut une métaphore,
Comme réalité nous l'avons fait éclore,
Et les siècles barbus s'inclinent de stupeur
Devant leur jeune fils, père de la Vapeur.
Ne nous abusons point sur la marche du monde;
En faits miraculeux l'histoire est peu féconde;
Sans doute, chaque époque a vu des conquérants
Sur notre fourmilière épancher leurs torrents,
Renverser des États, changer des dynasties,
Et du globe, un moment, troubler quelques parties;
Les calculs du génie ou l'effet des hasards
Ont souvent agrandi les sciences et les arts;
Bien des flambeaux ont lui sur les vieilles ténèbres;
Nul peuple qui n'ait eu des inventeurs célèbres,
Des sages, des savants dont la suprême voix
Modifia ses mœurs, son commerce, ses lois;
D'autres ont découvert, sous d'autres périodes,
Des soleils inconnus et des mers antipodes;
Mais ces explosions dont les frémissements

De l'ordre universel changent les mouvements,
Impriment sur la terre une éternelle trace,
Régénèrent sa vie et transforment sa face;
Ces grands événements qu'avec anxiété
Comme une ère nouvelle attend l'humanité,
Voilà ce qu'on ne voit qu'à rares intervalles,
Et, depuis que du monde on écrit les annales,
Sans craindre d'avancer un calcul hasardeux,
Disons-le hardiment, on n'en compte que deux,
La Presse et la Vapeur, empires sans frontière,
L'un ouvert à l'esprit et l'autre à la matière,
Arcs-boutants fraternels, où les hommes nouveaux
Comme entre un double pôle ont fixé leurs pivots.

O mystère! admirez par quelles faibles choses
La Providence arrive à ses fins grandioses :
Une aiguille tremblante ouvre un monde à Colomb ;
Une main fait mouvoir quelques morceaux de plomb,
Des lingots chancelants empreints d'un caractère,
Et voilà tout à coup qu'on sent bondir la terre,

Que d'immenses clartés percent les cieux couverts,
Que les bras du génie étreignent l'univers;
Attendez! voici bien un autre phénomène:
L'homme était prisonnier dans son propre domaine;
Il gaspillait sa vie à changer de climats;
Ni le vent qui gonflait ses voiles sur les mâts,
Ni ses coursiers nerveux, suant à larges gouttes,
Au gré de ses désirs ne franchissaient les routes;
Et quelquefois ses yeux rêvaient en observant
Ces bleuâtres flocons que dissipe le vent,
Ces nuages tiédis par la chaleur de l'onde
Qui montent en fumée humide et vagabonde;
Tout à coup il tressaille, il bondit radieux,
Il vote une hécatombe au souverain des dieux:
A la faiblesse humaine il a trouvé pour aide
Le tout-puissant levier rêvé par Archimède;
Et maintenant qu'il tient dans sa cuve de fer
Cet impalpable corps que réclame l'éther,
Ces atomes errants dont la sagesse antique
N'avait pas soupçonné la vigueur élastique,
Il est prêt, s'il le faut, à transporter les monts;

Les chevaux qu'il dirige ont d'assez forts poumons,
Des pieds assez légers pour franchir d'une haleine
Un vaste continent, comme une étroite plaine,
Pour traîner sur des chars terrestres ou marins
L'entassement confus des peuples pèlerins;
C'est d'aujourd'hui vraiment qu'il commence à connaître
Son pouvoir sur un globe où son pied marche en maître,
Qu'un légitime orgueil le transforme en géant,
En dieu même... il a fait un être du néant.

Cette fois, sans traîner sa jeunesse inconnue,
D'un seul bond l'œuvre immense a jailli dans la nue ;
C'était hier encor que le Colomb nouveau,
Portant le sort du monde au fond de son cerveau,
S'en fut, sur les dédains de notre territoire,
A des bords moins ingrats associer sa gloire,
Et soudain sur le sol et les lacs mohicans
L'industrie à son char attela des volcans,
Et le génie, armé d'un casque cylindrique,
Pour conquérir l'Europe accourut d'Amérique;

Et le vieux continent, instruit par ses rivaux,
Destitua ses chars, ses voiles, ses chevaux,
Par de doubles rubans entrelaça ses villes,
Promena sur les flots des vésuves dociles ;
Et la France, mêlée à ces nobles élans,
Change l'antique ornière en rails étincelants,
S'ouvre du sud au nord, avec ses bras d'Hercule,
Une artère de fer où la séve circule,
Et pendant qu'elle exhausse ou baisse le terrain,
Que des bouches du Rhône elle enjambe le Rhin,
Ses vigoureux steam-boats coupent les vagues noires,
Et, fiers de concourir à nos jeunes victoires,
Parlent de reléguer dans quelques ports déserts
Les informes trois-ponts, vieux despotes des mers.

Que les fleuves sont beaux alors qu'entre leurs rives
Que fouette le remou des ondes convulsives,
Un steamer salué par des hourras amis,
Passe en triomphateur au jour qu'il a promis !
Et combien plus encor se déroule imposante

La majesté des mers, alors qu'elle présente
Ses lointains messagers au panache mouvant,
Voguant en sens contraire, insoucieux du vent,
Glissant entre les eaux leurs tailles cuirassées
Et se jouant entre eux comme les cétacées,
Qui devant la pirogue où nous les harponnons,
Lancent des jets de flots soufflés de leurs fanons!
Quelle étrange stupeur eût saisi le courage
Des Cook, des Lapeyrouse, honneur du dernier âge,
Si, tandis que leurs yeux épiaient l'horizon,
Ils eussent vu surgir un énorme tison,
Une forme grondante, une masse animée,
Un monstre vomissant la flamme et la fumée!
Pouvaient-ils deviner que, sur ces mêmes flots,
Des cyclopes un jour seraient des matelots,
Que les trente-deux vents marqués sur la boussole
Ne feraient plus siffler qu'une rage frivole,
Qu'on braverait en paix sur les gouffres profonds
Les calmes du Tropique et le choc des typhons,
Qu'en hiver, en été, le mer bonne ou mauvaise,
On foulerait sans peur le pont d'une fournaise,

Qu'un navire sans mâts marcherait sans effort
Et filerait ses nœuds avec la flamme à bord?
Le marin d'autrefois disait dans sa sagesse :
Le ciel est menaçant, la haute mer se dresse,
Le vent trompeur parcourt tous les points du compas,
Hâtons-nous de jeter l'ancre, ne partons pas.
Il s'écrie aujourd'hui : Debout tout l'équipage !
Qu'on enroule la chaîne amarrée au rivage,
Qu'on chauffe, que la flamme agite les pistons,
La mer gronde, le vent est contraire, partons !

Qu'auraient dit Louis quatorze, empourpré de sa gloire,
Et Jacques l'Écossais, monarque ambulatoire,
Si l'un de son Versaille, et l'autre à Saint-Germain,
Eussent vu tout à coup par un double chemin
La ville de Paris accourant ventre à terre
Sur des chars fabuleux conduits par un cratère ?
Et nous-mêmes enfin, nous qui, depuis dix ans,
Contemplons chaque jour ces tableaux imposants,
Pouvons-nous, une fois, prendre une obscure place

Sur ces dragons de feu qui suppriment l'espace,
Sans que notre œil pensif ne s'y fixe un moment,
Sans aspirer dans l'âme un long recueillement,
Sans admirer comment un pareil phénomène
A pu sortir un jour de la pensée humaine ?
L'homme le plus inculte est ému devant lui :
Le tableau qu'il déchire emporte son ennui ;
Au sein du mouvement heureux d'être immobile,
Il effleure, il traverse une changeante idylle,
Les villages, les bois, les coteaux, les sillons,
Qui d'une molle valse offrent les tourbillons.

Quoi ! l'on ne marche plus ! on ne court plus ! on vole !
Oui, sans doute, et ce mot n'est point une hyperbole :
Que de fois, dans les airs où glisse le convoi,
J'observai des corbeaux voyageurs comme moi.
Ils nous suivent d'abord avec persévérance,
Mais bientôt, effrayés de notre concurrence,
Ils cessent une lutte où nous les fatiguons,
Et rebroussent chemin, vaincus par les wagons.

Bien souvent, dans le cours de votre marche ailée,
Pendant que sur la carte amplement déroulée,
Géographe attentif, vous mesurez des yeux
La ligne que parcourt le char prestigieux,
Avant que vous trouviez le bourg ou le village
Où la halte est prescrite au magique attelage,
Le wagon, plus rapide, arrive sur l'endroit
Que poursuivent encor votre œil et votre doigt.

J'en conviens, il en est encor dont la pensée
Exhale des soupirs sur l'époque passée,
Ils regrettent sans fin le bon temps des chevaux,
Où Paris, en dix jours, s'approchait de Bordeaux,
Le temps où l'on faisait, dans de sages voitures,
Des voyages toujours féconds en aventures,
Où l'homme se formait si vite, en cultivant
Les commis voyageurs à l'appétit fervent,
Les conducteurs grivois, les servantes accortes,
Les postillons perdus entre leurs bottes fortes;
Rendez-nous, disent-ils, nos relais bourguignons,

Nos pauvres, nos manchots secouant leurs moignons,
Nos jurons stimulants, nos classiques pour-boire,
Notre hôtel du Bras-d'Or et de la Tête-Noire,
Nos chemins étouffants dans les mois des chaleurs,
Nos dîners de Tantale et même nos voleurs.

Livrons à leurs regrets ces frondeurs incommodes.
Que demandent-ils donc? des bruits? des épisodes?
Des scènes de voyage? Ils trouveront ici
De quoi bouleverser leur cerveau rétréci;
Ils entendront monter aux voûtes sidérales
Des grincements aigus, des hurlements, des râles;
Qu'ils viennent! le sifflet et l'heure au cri d'airain
Délivrent les coursiers hennissant sous le *frein*,
Étalons dont la race est encore un mystère,
Descendus du soleil ou sortis de la terre,
Tous noirs, tous baptisés d'un poétiqne nom,
Encelade, Vulcain, Prométhée, Alecton;
Ils partent, leurs naseaux, leurs pieds lancent la braise;
Le long convoi massif vole avec la fournaise,

Déroule sa fumée ainsi qu'un étendard,
Et se perd dans l'azur du ciel ou le brouillard.
Alors commence un drame où le décor varie :
Nous fendons tour à tour une verte prairie,
Des bois, des champs peuplés et des sites déserts;
Tantôt d'un viaduc qui plane dans les airs,
Nous distinguons au fond d'une route banale
L'antique diligence, impuissante rivale,
Qui menace d'en bas le ciel où nous passons
Et rampe; au train honteux de ses colimaçons;
Parfois, à l'horizon, une lueur connue
Annonce d'un convoi la subite venue;
Il passe en nous soufflant un salut fraternel;
Tout à coup, ô terreur! apparaît le tunnel;
Il s'approche, on dirait que sa gueule agrandie
Aspire la vapeur, le fer et l'incendie;
L'intrépide convoi s'y plonge en rugissant;
Ici la scène change à vous glacer le sang :
Un vent humide et chaud tourne dans la caverne;
De pilier en pilier une rouge lanterne
Éclaire le salpêtre incrusté dans les murs

Et des blocs de fumée aux miasmes impurs;
C'est un bruit de torrents, de tonnerres, de chaînes,
C'est l'Etna tourmentant ses forges souterraines,
Le Cocyte et le Styx, horrible confluent,
Dans ce nouveau Ténare en fureur se ruant.
Mais le tender vainqueur sort de la noire voûte,
En palpitant de joie il achève sa route,
Et le débarcadère, aux larges escaliers,
Déploie aux voyageurs ses bras hospitaliers.

Qu'importent maintenant de rares catastrophes?
Contre des maux forcés soyons plus philosophes;
Rien de grand n'a paru sans avoir des martyrs.
Au lieu de nous répandre en lâches repentirs,
Que devant la Vapeur notre culte s'incline;
L'homme, rendu par elle à sa forte origine,
Sur la nature morte a pris de nouveaux droits;
En se faisant esclave, elle nous a faits rois.
Depuis qu'elle a montré son prodige à la terre,
La matière soumise est notre prolétaire;

Ce monde qu'autrefois notre débilité,
Notre respect, trouvaient immense, illimité,
Aujourd'hui qu'il n'est plus d'espace infranchissable,
Est devenu pour nous un atome de sable;
L'élan de la Vapeur chaque jour se raidit,
Le globe se resserre et l'homme s'agrandit.
Que le pauvre surtout s'incline devant elle :
De la démocratie elle a pris la tutelle,
Elle ne souffre pas que, sur son grand chemin,
Il passe auprès du riche, un bâton à la main;
Dans le même landau, sans nulle différence,
Elle entraîne le pâtre avec le pair de France,
Les prend à la même heure et les conduit au port
Et sur le front de tous suspend le même sort.
Sous le niveau du rail il faut que chacun passe;
Partout où le wagon coupe le libre espace,
On ne distingue plus les petits et les grands :
L'égalité du sol égalise les rangs.

Imprimerie Lange Levy et Comp, 16, rue du Croissant.

NOUVELLE

NÉMÉSIS

SATIRES

PAR

BARTHÉLEMY.

XXIII

DJEMMA-GHAZAOUAT.

PARIS

LALLEMAND-LÉPINE,

Éditeur de l'*Art de Fumer*, par BARTHÉLEMY,

Rue Richelieu, 52.

ET CHEZ MARTINON, ÉDITEUR, 4, RUE DU COQ-SAINT-HONORÉ.

—

1845

XIII

DJEMMA-GHAZAOUAT

(18 octobre 1845.)

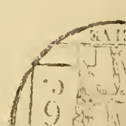
Voilà que tout à coup, dans la nuit solitaire,
Tout le Zara tressaille au cri d'une panthère ;
Les douars les plus lointains, qui feignaient de dormir,
Mêlent leurs hurlements au signal de l'émir ;
Les croupes de l'Atlas aux fantastiques crêtes,
Les plaines, les vallons, se hérissent de têtes ;
Chaque pli du désert enfante un combattant ;
L'étendard de la foi se dresse palpitant ;
Une tourbe innombrable autour de lui ruisselle,
Et du haut de son trône, ou plutôt de sa selle,
Le soudan sans Etats leur promet d'envahir
L'Alger que nous souillons, la sainte Al-Djézaïr.

Nouvelle Némésis, XVe livr., l'Algérie, 1er juin 1845.

PROLOGUE.

Pendant que, sous l'abri de six paratonnerres,
A la Bourse, bazar de lots imaginaires,
L'agio, secouant des primes dans ses mains,
Cahotait ses clients sur de futurs chemins ;
Pendant que le public, investi par *l'Époque*,
Contemplait ses porteurs à livrée équivoque,

Qu'on prendrait, en voyant leur frac et leurs mollets,
Pour des garçons de caisse ou pour des grooms anglais;
Pendant qu'avec son nom de France ou d'Italie
Le noble duc et pair de Broille ou de Broglie,
Du grand Royer-Collard, patriarche au cercueil,
Osait à Rémusat disputer le fauteuil ;
Pendant que, las encor des chocs de la tribune,
Nos ministres erraient de commune en commune,
Guizot chez les Normands, Duchâtel en Poitou,
En Provence Dumon, Mackau l'on ne sait où ;
Pendant que nos soucis plaignaient le prolétaire
Qu'atteint le choléra de la pomme de terre;
Que la jeune Plessy, sylphide aux pieds fuyards,
Du quartier Richelieu courait chez les Boyards,
Voilà que dans ce monde à qui, pour ses délices,
La bourse et le théâtre entr'ouvrent leurs coulisses,
Un bruit inattendu tombe, et comme un tocsin
Fait vibrer une corde au fond de chaque sein.
Le crêpe du malheur flotte autour de nos gloires,
Hélas ! et ce n'est point de ces bruits illusoires



Que propage la veille et que le jour dément :
Le *Moniteur* l'annonce officiellement.

Candides citoyens ! dans ces heures de crise,
Sous ce deuil accablant courbez-vous sans surprise ;
Dormiez-vous par hasard sur la foi d'un traité
Ecrit par votre main et par Londres dicté ?
Pensiez-vous qu'enchaîné par deux ou trois syllabes,
Le sultan du désert, le prince des Arabes,
Désormais, pour calmer ses ulcérants chagrins,
De son long chapelet déroulerait les grains ?
Pensiez-vous que depuis la victoire éclatante
Où Guizot ne voulut conquérir qu'une tente,
L'Angleterre entendait, dans un profond repos,
Le souffle de l'Atlas frémir dans nos drapeaux ?
Quoi ! vos yeux fascinés ne voyaient pas l'issue
De l'œuvre de Tanger, traîtreusement tissue !
Eh ! depuis plus d'un an, de prophétiques voix
L'annonçaient au forum, le criaient sur les toits ;

La Presse, qui toujours se lève la première,
Jusque sur vos chevets secouait la lumière;
Moi-même je lançais mon fatidique vers;
Vos yeux restaient fermés..... sont-ils enfin ouverts?

Le voilà reparu dans la sanglante lice,
L'homme qu'on avait fait garder par son complice,
Celui que le désert ne devait plus vomir,
Le proscrit, l'exilé qu'on nommait l'ex-émir.
Monté sur Al-Borak, le cheval du Prophète,
C'est l'ange de la mort, l'esprit de la défaite
Qui passe, qui traverse à bonds entrecoupés
Les ténébreux ravins, les pitons escarpés,
Les cavernes, les bois de son sauvage empire,
Soufflant la guerre sainte au désert qui respire,
Entraînant ses tribus, courbant à ses genoux
Celles qu'un faible nœud liait encore à nous.
Ah! ce n'est point à faux que l'histoire romaine
Contre la foi punique exhalait tant de haine;

Le sang de Jugurtha n'est point abâtardi;
Tout ce que recélaient ces serpents du Midi
D'astuce, de poison, d'imposture, d'audace,
Nous le trouvons encor tout entier dans leur race;
Terre de trahisons, de lâches guets-apens,
Nous ne t'avons que trop connue à nos dépens!
Sol parjure! faut-il, pour dignes représailles,
Arracher désormais du fond de nos entrailles
La probité, l'honneur, la foi de chevalier,
Tout ce qui de la guerre ennoblit le métier?

RÉCIT.

Entraînés par un chef de loyale bravoure,
Nos soldats, sans songer que la mort les entoure,
S'avançaient, en suivant d'un pas joyeux et prompt
Leurs guides, qui portaient la candeur sur le front;
Rien ne faisait obstacle à leur route isolée:
Tout à coup, au milieu d'une étroite vallée,

Pendant qu'ils gravissaient de rocailleux chemins,
Des bruits aigus et sourds, des hurlements humains
Eclatent dans les airs ; la colonne s'arrête,
Elle voit l'ennemi suspendu sur sa tête.
Du fond de leur théâtre, ainsi que des acteurs
Des populeux gradins mesurent les hauteurs,
Ils découvrent partout de farouches Kabyles,
Debout, assis, couchés, agités, immobiles,
Partout, sur les rebords des ravins et des monts,
Des bernous encadrant ces faces de démons
Qui s'étagent sur eux comme un cercle de braise
Et pointent leurs fusils chargés de poudre anglaise ;
C'est l'Afrique éveillée au cri d'Abd-el-Kader
Qui barre leur passage avec ses bras de fer.
O magnanime espoir de la vertu guerrière!
Ils ne franchiront pas cette épaisse barrière,
Mais ils l'ébranleront, du moins, en périssant,
En vouant à l'honneur l'holocauste du sang,
En léguant à l'histoire un de ces épisodes
Qui des temps oublieux percent les périodes,

Un de ces dévoûments dont la race à venir
Depuis Léonidas aime à s'entretenir.

En avant! c'est le cri de cette faible armée;
Les uns, sous un drapeau que noircit la fumée,
Au front des ennemis précipitent leurs rangs,
La mort les engloutit dans ses feux dévorants;
D'autres, amoncelant leur bloc d'infanterie,
De trois mille chevaux soutiennent la furie,
Et, liés l'un à l'autre en ordre régulier,
S'écroulent comme un mur sapé par le bélier.
Leurs héroïques chefs, que la balle devine,
Sont tombés les premiers, frappés à la poitrine;
De cinq cents qu'ils étaient, quatre-vingts sont debout.
En face d'eux s'élève un pâle marabout,
Une sorte de tour étroite de ceinture,
Que les saints musulmans aiment pour sépulture;
Soudain d'un même élan qui brise tout effort
Les soldats fraternels s'élancent vers ce fort,

Comme si, prévoyant qu'il faut que chacun meure,
Ils voulaient un tombeau pour dernière demeure ;
Dans ses antiques murs, changés en arsenaux,
A la pointe du sabre ils ouvrent des créneaux,
De ce point isolé qui domine la plaine
Font rayonner la mort sur la horde africaine,
Et dans un rude assaut qui dure tout un jour
De cadavres épars bordent la frêle tour.
C'est un roc où la mer fatigue sa menace ;
En vain, émerveillé d'un effort si tenace,
L'émir leur fait offrir la vie et le pardon,
Ils ne veulent de lui que la mort pour tout don.

Le troisième soleil cependant les éclaire :
Leur âme a conservé sa force musculaire,
Mais leurs vigoureux corps s'alanguissent enfin ;
Déjà depuis trois jours l'inexpugnable faim
Habite cette tour comme celle de Dante,
D'exécrables boissons trompent leur soif ardente,

Ils ne peuvent plus même, après un temps si long,
Accorder au fusil sa pâture de plomb.
O terreur ! vont-ils donc, dans ce funèbre asile,
Tendre au fer de l'Arabe une gorge docile?
Non, c'est un meilleur sort qu'ils osent entrevoir;
Résolus à remplir un suprême devoir,
Une sinistre joie éclaire leur visage ;
Des ennemis sans nombre étranglent tout passage,
Sans doute ; mais partout, même à travers l'acier,
Avec la baïonnette on se fraye un sentier :
Le signal est donné, le peloton en masse
S'élance de la tombe et bondit dans l'espace;
Tel qu'un rocher tombant dans un fleuve profond
Fait reculer ses flots épouvantés du bond,
Tel ce bloc de soldats, mouvante citadelle,
Repousse au premier choc la cohue infidèle;
Ces barbares troublés ont cru voir un moment
Des fantômes vengeurs sortir du monument ;
Bientôt en face d'eux leur foule accumulée
Comme une immense écluse encombre la vallée;

Ils n'osent s'approcher du terrible tronçon
Qui donne encor la mort à son dernier frisson ;
Mais de loin, du sommet des crêtes verticales,
Ils font pleuvoir sur eux les rochers et les balles,
Et du haut de la fosse accablent de leurs dards
Ces lions prisonniers, aux flamboyants regards.
Que l'équitable histoire arrache à la nuit sombre
Leur courage impuissant contre l'excès du nombre :
De ce gouffre maudit quatorze sortiront
Vivants, mais mutilés, saignants des pieds au front;
Le destin creusera pour eux une autre tombe ;
Les autres trouveront ici leur hécatombe :
Enlacés corps à corps comme une seule chair,
Sillonnés en tous sens par la flamme et le fer,
A leur place héroïque ils demeurent encore,
Et, saluant de loin la France tricolore,
Roulent jusqu'au dernier, dans un commun tombeau,
Sur leur vieux capitaine et leur sanglant drapeau.

ÉPILOGUE.

Voilà ce qu'à Paris affamé de nouvelles
Le *simoun* apporta sur ses brûlantes ailes;
Peut-être, en ce moment, ce messager de mort
Pour la seconde fois entre dans quelque port;
Fasse le ciel, du moins, que l'horrible estafette
Ne nous apporte encor qu'une noble défaite,
Et puisse la patrie, en son rapport glaçant,
N'avoir rien à pleurer de plus cher que le sang!

Oui, pleurons dignement nos magnanimes frères,
Dressons à leur vertu des pierres funéraires;
Mais, puisque à Rome antique ils offrent des rivaux,
Puisqu'ils nous ont fait voir des Régulus nouveaux,
Imitons dans son deuil la dignité romaine;
Sidi-Brahim n'est pas le lac de Trasimène;

Tout en marquant ce jour avec un caillou noir,
Ne donnons pas l'aspect d'un trop long désespoir;
La douleur ne doit pas déborder sa mesure.
Ce n'est pas sur ce jour de traîtreuse blessure
Que nous devons fixer un œil agonisant;
L'avenir est plus sombre encor que le présent.
Que nous préparent-ils, du fond de leur caverne,
Ces aveugles poltrons dont le bras nous gouverne?
Par quels moyens puissants pensent-ils raffermir
Notre empire africain ébranlé par l'émir?
Ils nous l'ont déjà dit par leurs plats coryphées :
La France doit s'attendre à de nouveaux trophées;
Ils jurent de finir leur absurde roman,
D'envahir les États du vieil Abder-Rhaman,
De forcer, sans délai, ce monarque hypocrite
A livrer en nos mains le serpent qu'il abrite,
De saisir Jugurtha jusque dans ses déserts,
Et de nous le jeter ici chargé de fers.
Jactance ridicule! argot de rhétorique!
Arsenal de tribune!.. Oui, nos guerriers d'Afrique

Se produiront toujours, avec un front pareil,
Sous les feux du combat, du sable et du soleil ;
Ils braveront encor la fièvre et la mitraille,
La mort de l'hôpital et du champ de bataille ;
Mais que sert de lasser leurs héroïques mains
A vaincre, à prodiguer des exploits surhumains ?
Tant que nous subirons ce turpe ministère
Qui rampe sur le ventre aux pieds de l'Angleterre,
Perdons toute espérance ; ils encloûront encor
Les canons de Tanger, d'Isly, de Mogador,
Ils feront avorter notre nouvelle gloire ;
Dès que nous marcherons sur notre territoire,
De chacun de nos pas irascible témoin,
L'Angleterre dira : Vous n'irez pas plus loin.
Elle étendra son doigt sur notre forte armée,
Et, de tout grand dessein bassement alarmée,
Jetant, à l'improviste, un insolent *veto*,
Aux mains de la victoire elle mettra l'étau.

Imprimerie Lange Lévy et Comp., 16, rue du Croissant.

NOUVELLE

NÉMÉSIS

SATIRES

PAR

BARTHÉLEMY.

XXIV

MES VACANCES.

PARIS

LALLEMAND-LÉPINE,

Éditeur de l'*Art de Fumer*, par BARTHÉLEMY,

Rue Richelieu, 52.

ET CHEZ MARTINON, ÉDITEUR, 4, RUE DU COQ-SAINT-HONORÉ.

1845

XXVI

MES VACANCES

(9 novembre 1845)

Sed nos immensum spatiis confecimus æquor,
Et jam tempus equum fumantia solvere colla.
VIRGILE, *Georg.*, liv. II.

Ce jour ferme pour moi le cercle de l'année;
Contre bien des écueils, douze mois, obstinée,
Dans le port du départ Némésis arrivant,
Rentre de sa croisière avec la flamme au vent.
Mais après ce lointain et dur pèlerinage,
Mon chebeck a besoin d'un léger carénage,
Et couché sur le flanc, jusqu'au mois de janvier
Il ne déploîra plus ses ailes d'épervier

Pour les forces du corps et pour celles de l'âme,
Le repos est un droit que toute œuvre réclame;
Et ce temps de relâche où le frêle cerveau
Retrempe ses ressorts pour un labeur nouveau,
Est pour l'homme penseur comme à l'homme de peine
Le jour dominical au bout de la semaine.
Le poëte lui seul serait-il excepté
Du paternel sabbat par Dieu même inventé?
Et faut-il qu'à marcher incessamment il sue
Comme le Juif maudit que fouette Eugène Sue?
Non, sans doute; il subit un joug moins oppresseur:
Déjà, d'après l'usage, écolier, professeur,
Magistrat, député, pair, bibliothécaire,
Chacun a pris sa part de ce loisir précaire;
Les neuf ministres même, exempts de tous fardeaux,
Et libres de courir de Lisieux à Bordeaux,
Ont pris, durant trois mois de courses bohémiennes,
Leurs vacances d'été; je vais prendre les miennes;
Non pas pourtant, comme eux, jusqu'à m'en prévaloir,
Pour flâner en oisif ou dormir comme un loir;

Mais pour pouvoir, du moins, libre de mes séances,
Rêver, quarante jours, des vers sans échéances,
De quelque œuvre nouvelle élaborer le plan
Sans redouter l'affront d'annoncer mon bilan,
Rassembler des lambeaux que ma main malhabile
Jette au hasard du vent, ainsi que la Sibylle,
Et dans mes noirs cartons ne plus laisser croupir
Un vieux drame inspiré par Sophocle et Sheakspear.

D'ailleurs, pour faire trêve à l'âcre poésie,
L'heure plus à propos ne peut être choisie ;
Nul intérêt urgent ne me force au combat :
L'océan politique est dans un calme plat;
Monarques de haut bord ou princes subalternes,
Tous semblent affecter des allures paternes,
Au seul mot de la guerre ils blêmissent d'effroi;
La reine d'Albion, dont l'époux n'est pas roi,
S'évertue à soustraire, avec persévérance,
Sa quenouille sceptrale au cas de déshérence;

Les autres Majestés, sur tous les grands chemins
Errent en se donnant des serrements de mains;
C'est peu que Léopold, Nicolas et Guillaume
Pour le sol étranger désertent leur royaume,
Ibrahim-Pacha même, ennuyé de Memphis,
Sur la terre toscane arrive avec son fils;
Et pendant qu'à travers l'Europe policée,
A défaut d'Iliade, ils font une Odyssée,
Sur leurs États absents ils règnent sans souci.
Je trouve qu'ils ont tort de voyager ainsi,
Et d'amener par là le peuple à reconnaître
Qu'il peut vivre fort bien en l'absence du maître.
Imprudents! ils s'en vont, comme un cheval sans frein,
De l'aurore au couchant, de la Tamise au Rhin,
Des flammes du Vésuve aux neiges du Caucase:
Sous peine de ne plus y retrouver sa case,
Ou de laisser des fous y faire son métier,
Un roi ne doit jamais sortir de l'échiquier.

Pour nous qui, dans cinq ans de luttes successives,
Avons du ministère entamé les chairs vives,
Nous craignons maintenant, à force de dégoût,
De toucher de nos mains un corps qui se dissout,
Et sans que notre fer hâte sa fin prochaine,
Il le laisse à l'écart tomber sous la gangrène;
On a beau taillader un bubon repoussant,
Une sanie infecte en sort au lieu de sang.
Ce serait là vouloir démolir des décombres
Et fatiguer son bras à pourfendre des ombres,
Des pantins de carton que meut un fil d'archal;
Car, comment les nommer, depuis qu'un maréchal,
Ainsi qu'un enchanteur d'un coup de sa baguette,
Toucha de son bâton leur nullité muette?
Encor ont-ils failli, ces spectres décevants,
Disparaître du sol, comme la feuille aux vents;
Et l'on ne verrait plus, depuis une semaine,
Tourbillonner sur nous leur apparence vaine,
S'ils n'eussent obtenu, par importunité,
Qu'une moitié de Soult couvrît leur nudité.

O combien leur paraît sinistre ce décembre
Où les accusateurs de l'implacable chambre,
Sur leur front de Judas, autrefois si hautain,
Du désastre d'Oran cloûront le bulletin!
Nous diront-ils encor, d'un ton déclamatoire:
La France est assez riche et peut payer sa gloire?
Que répondre au pays leur demandant raison
Ou de leur ineptie ou de leur trahison?
Comment, le front traîné dans le sang et la boue,
Le soufflet de Bugeaud blasonné sur leur joue,
Oseront-ils encor, sous ces masques maudits,
Mendier, à genoux, de scandaleux crédits?
Sans doute que, déjà, la nuit, sous leurs alcôves,
De noirs pressentiments, comme des souris-chauves,
De leur ongle crochu déchirent leur sommeil,
Et les suivent, le jour, jusque dans le Conseil;
En vain, dans un cénacle où la peur les resserre,
Ils ont de leur pouvoir fêté l'anniversaire;
On dit que cette fois la pendule d'acier
Semblait jeter leur glas avec son balancier,

Que leurs yeux croyaient voir, sous le long réfectoire,
La menace biblique et celle de l'histoire,
Les mots de Balthazar flamber au mur voisin,
Et pendre du plafond le fer syracusain ;
Des frissons astringents crispaient leurs fronts sévères ;
Le vin se condensait en tombant dans les verres,
Les roses se fanaient sur leurs crânes fiévreux ;
Au lieu des gais propos qu'ils échangeaint entre eux,
On eût dit qu'ils faisaient, avec des pains azymes,
Une pâque funèbre, un banquet de victimes,
Un repas de prison que dévore en rêvant
Le condamné qui va cesser d'être vivant;
Qu'ils se voyaient étreindre, au sortir de la salle,
Par le bras d'un fantôme à taille colossale,
Et calculaient enfin, sous le poids du remords,
Que le vingt-neuf octobre est près du jour des morts.

Je suis fier, si contre eux le destin se décide,
D'avoir trempé les mains dans ce juste homicide,

D'avoir donné la preuve à mes vieux partisans
Que Némésis n'a point faibli depuis treize ans.
J'eusse voulu, parfois, apôtre populaire,
A plus d'emportements déchaîner sa colère;
Mais la tiédeur des temps, la mollesse des mœurs,
Ont souvent, malgré moi, bâillonné mes clamenrs;
Bien que, dans le combat, oublieux de moi-même,
D'Hébert et de Glandaz je brave l'anathème,
Le devoir m'a prescrit d'épargner ce revers
Aux solidarités qui hasardent mes vers.
Du moins j'ai concouru, d'un poétique zèle,
A l'œuvre qu'invoquait la voix universelle;
Et si le *Moniteur*, taciturne autrefois,
Divulgue désormais le scandale des croix,
Si du vote secret la coutume proscrite
Ne sert plus de refuge au tribun hypocrite,
L'arrêt qui les condamne à la publicité
Je réclame l'honneur de l'avoir suscité.
Autant que je l'ai pu, j'ai noyé dans l'opprobre
Les plats Conservateurs et les élus d'octobre,

J'ai vengé tour à tour, à chaque livraison,
La charte de juillet, l'équité, la raison,
La cause du progrès, le droit humanitaire;
Tantôt j'ai pris au corps la haineuse Angleterre,
Tantôt j'ai fustigé de mon fouet gallican
Le ténébreux pouvoir qui sort du Vatican;
Tour à tour, variant les sujets de sa thèse,
Guerrière, politique, et plus que tout française,
Némésis a voué sa trompette d'airain
Au drapeau du soldat, au pavillon marin,
Aux combats de nos jours, à nos vieilles batailles;
Vingt fois elle a tenté d'amollir les entrailles
De l'homme oisif qui fait ses trois larges repas,
Pour l'homme qui travaille et qui ne mange pas;
Et toujours on l'a vue annotant sur ses listes
Les traîtres, les jongleurs, les lâches égoïstes,
Les mauvais citoyens qui parlent en Anglais
Dans le palais Bourbon et dans l'autre palais.

J'ai pâli quelquefois en face de l'ouvrage;
Dieu merci! vous avez raffermi mon courage,
Vous qui le lendemain d'un feuilleton nouveau
Dans la rue, en passant, me jetiez un bravo,
Vous qui dans vos journaux, purs d'une basse envie,
Tant de fois à mes vers avez rendu la vie,
Vous qui de tous les points, même de l'étranger,
Des rives de l'Escaut aux murailles d'Alger,
Généreux inconnus que je voudrais connaître,
Avez expédié l'énergie à mon être,
Titres qui font ma gloire, et dont avec orgueil,
Archiviste soigneux, je garde le recueil.

Je vous rends grâce à tous; par vous plus enhardie,
L'œuvre est venue à terme et je vous la dédie,
Et j'ose me flatter que pour me soutenir
Je vous retrouverai dans la lutte à venir.
Hélas! sans le secours d'une telle rosée
La séve du génie est bientôt épuisée;

A tant d'inimitiés qu'il assume sur lui
Le poëte a besoin d'opposer cet appui;
Que dis-je! cet appui, cette honorable estime,
Ce puissant patronage est un droit légitime
A l'écrivain de cœur qui dans un gouffre à pic,
Pareil à Curtius, s'immole au bien public,
A celui qui, pour vivre enfoncé dans l'étude,
Se condamne lui-même au destin de Latude,
Surtout quand dans ses vœux il ne cumule pas
L'or de la poésie et celui d'ici-bas,
Qu'il ne veut point atteindre une place future
Avec le marche-pied de la littérature,
Et reste là, le front appuyé dans sa main,
Sans songer, comme on dit, à faire son chemin.

Voilà ce que je suis. Heureux de mon martyre,
Depuis plus de vingt ans, ou poëme ou satire,
Mes labeurs ont sué quatre-vingt mille vers
Qui de l'oubli rouilleux ne sont pas tous couverts;

Mais jamais, un seul jour, dans ce long intervalle,
Des soucis du poëte adultère rivale,
Agitant dans ses mains un prisme insidieux,
L'ardente ambition n'hallucina mes yeux ;
Non, non, je me cramponne à mes dieux domestiques,
Puissent-ils me sauver des honneurs politiques !
La robe de Nessus brûlerait moins ma chair
Que le frac de préfet ou le manteau de pair.
J'étais plus jeune, alors qu'une chaude insistance
Vers un but populaire ébranla ma constance ;
Dans l'urne électorale on eût risqué mon nom,
Je n'avais qu'à dire oui, j'osai répondre non.
L'âge m'a renforcé dans ma philosophie;
Au Baal des grandeurs je plains qui sacrifie.
Hormis le vague espoir, modestement nourri,
Que mes jours vétérans trouveront pour abri
Un de ces arsenaux, catacombes publiques,
Qui du génie éteint conservent les reliques,
Pour tout autre avenir j'aurai de froids dédains :
Sobre, ennemi du luxe et des plaisirs mondains,

A quoi bon m'agiter pour des richesses folles?
Le poids du superflu meurtrirait mes épaules;
Je me crois riche assez, d'obtenir pour tout bien,
Pour les miens et pour moi le pain quotidien,
Et bien souvent encor ma pitié les partage
Au pauvre dont la faim heurte à mon ermitage.
Là, contraignant le jour à n'entrer qn'à demi,
Visité rarement par un discret ami,
Et l'oreille fermée aux voix extérieures,
A la forge du vers je consume mes heures:
Pendant cinq mois d'hiver, pauvre enfant du Midi,
Pour conserver le souffle à mon corps engourdi,
Sous un amas confus de coton et de laine,
A la tiédeur du lit je réchauffe ma veine,
Ou bien devant un feu de rutilants charbons,
Saisissant la pensée, aux écarts vagabonds,
Je l'arrête et la fixe en lignes parallèles.
Mais dès que reparaît le mois des hirondelles,
Dès qu'un soleil plus chaud monte sur l'horizon,
Las de traîner mes pas dans ma froide prison,

D'aspirer en toussant un azote fétide,
Et, comme à mon jeune âge, ardent pour la *bastide*,
Je cours, pour ressaisir la joie et la santé,
Vers quelque site agreste, encor trop fréquenté,
Où chaque pas découvre un nouveau paysage,
Où le ciel prend toujours un gracieux visage,
Où l'oxygène est pur, où le bonheur est vrai,
Sous les bois de Meudon ou de Ville-d'Avray.

Imprimerie Lange Lévy et Comp., 16, rue du Croissant.





